
PALLI

CAROLINE EN SICILE.

IMP. DE HAUMAN ET Ce. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, 8.

CARoline EN SICILE

PAR

Charles Didier.

In sanguine fœdus.
Devise de l'ordre de saint Janvier.

—

TOME III.



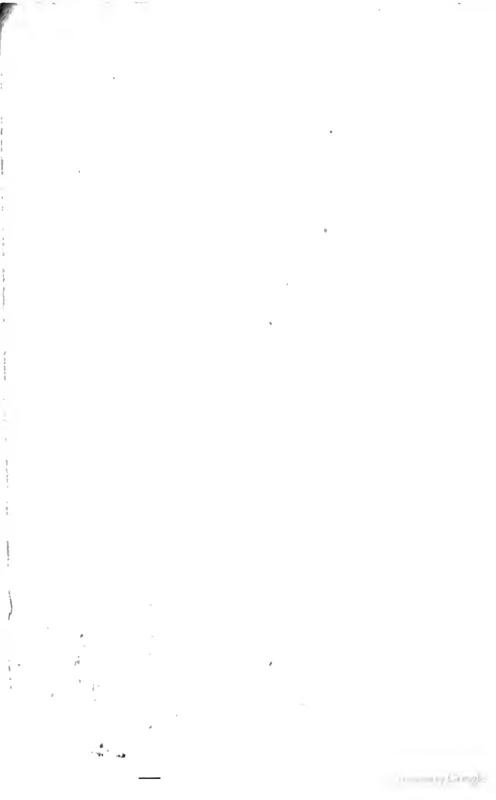
BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
HAUMAN ET Ce.

—

1844





XXXI

L'ENTREVUE.

Le frère Agathon était dans la force, sinon dans la fleur de l'âge : tout en lui commandait le respect. Sa taille était grande et noblement prise, sa figure avait une gravité sévère et pourtant affable qui imposait et attirait tout à la fois ; son front haut annonçait une haute intelligence ; son œil noir respirait la sérénité de l'âme et le silence des passions inférieures. Quoique son costume ne se composât que d'une robe de grosse bure et d'une sandale de bois, il régnait sur sa

personne un ordre, une propreté irréprochable, presque recherchée ; ses mains et sa barbe accusaient les soins d'un homme qui respectait en lui, comme dit un apôtre, le temple de l'esprit.

En voyant une femme s'approcher de sa grotte, il fit quelques pas à sa rencontre, et, la reconnaissant au premier coup d'œil, il lui dit d'une voix impassible, sans que son visage exprimât la plus légère émotion, pas même de la surprise :

« Vous êtes la reine Caroline.

— Et vous, Castoréo, » répondit-elle d'une voix dont elle s'efforçait de dissimuler l'altération.

Évidemment l'avantage n'était pas de son côté dans cette première rencontre ; elle était émue, son adversaire ne l'était pas.

« Je ne porte d'autre nom parmi les hommes, lui dit-il, que celui de frère Agathon. Quant à mon nom antérieur, si j'en eus un autre, que vous importe ? Il exista jadis, je le sais, un Castoréo, mais, si j'ai bonne mémoire, ce Castoréo fut condamné à mort par vos vice-rois. Viendriez-vous ici pour faire exécuter leur sentence ?

— Je viens ici pour la casser.

— Vous vous y prenez un peu tard ; Dieu lui même l'a cassée depuis longtemps, il ne l'avait pas ratifiée.

— Les princes, dit fièrement la reine, qui se retrouvait tout entière dès que la lutte, une lutte quelconque, était engagée, les princes sont ici-bas les représentants de Dieu, ses ministres; leurs arrêts sont les siens : ce qu'ils jugent sur la terre est jugé dans le ciel.

— Vous voyez bien que non : Castoréo, frappé de vos condamnations, est devenu, en dépit d'elles et malgré vous, l'homme de Dieu.

— Vous avouez donc que vous êtes Castoréo?

— Oui, je fus Castoréo; si je le niais, vous pourriez croire que c'est par crainte, et la crainte est morte depuis longtemps dans mon âme, comme l'espérance. Mais que voulez-vous de moi, madame? Ce désert sauvage, ma robe de bure, cette caverne ténébreuse, tout ici ne vous dit-il pas que vous n'êtes plus au séjour des vivants? Que venez-vous faire parmi les morts?

— Je viens les ressusciter.

— Savez-vous s'ils y consentent? savez-vous s'ils ne préfèrent pas le silence et la paix de leur tombeau volontaire aux vains bruits, aux vains orages de l'existence que vous voudriez leur rendre? Laissez-moi, madame, laissez-moi dans mon cercueil; je ne veux pas ressusciter. Mais que dis-je? ces paroles sont dans ma bouche un

blasphème ; ce qu'on appelle la mort, est la vie ; cette robe de moine que vous prenez pour un linceul, est un habit de fête : je suis entré avec elle dans un nouveau monde et n'ai compris le bonheur qu'après l'avoir revêtue.

— Le bonheur ! ici ?

— Ici, madame. Mais ce n'est pas le bonheur comme vous l'entendez ; ce bonheur-là, j'essayerais vainement de vous en donner l'idée, vous ne le comprendriez point. Et d'ailleurs, vous n'êtes pas venue, j'imagine, pour entendre ma confession ?

— Je viens, au contraire, pour vous faire la mienne.

— Non, madame, non, vous ne vous confessez à personne, pas même à Dieu ; vous avez trop d'orgueil, pas assez, peut-être, pour être humble devant lui et sincère avec vous-même. Je ne sais si je dois ouvrir ou fermer l'oreille à vos paroles, car votre voyage a, j'en suis certain, un but intéressé.

— Castoréo, vous m'avez toujours mal connue. Avant de me juger, écoutez-moi.

— Je vous écoute, » répliqua-t-il après un moment de réflexion, et en montrant à Caroline une pierre carrée qui était à l'entrée de sa grotte.

Il jouait évidemment le rôle du prince, la reine celui du sujet. La faisant asseoir au lieu d'attendre qu'elle lui permît de s'asseoir lui-même, il prenait en tout l'initiative : c'était le monde renversé ; mais il était bien question d'étiquette ! Du reste il n'agissait ainsi, ni par vengeance, ni par bravade, mais tout naturellement, sans préméditation, par la seule force des choses et aussi d'une position exceptionnelle. Il avait du reste conservé, durant l'entretien, son avantage du début ; constamment calme, impassible, il avait parlé sans colère, sans amertume, même en rappelant sa condamnation. On eût dit véritablement une ombre des champs Élysées racontant à un visiteur étranger son existence antérieure, ou même celle d'un autre.

Caroline, dont les passions étaient si impétueuses, si indomptables, subissait l'influence de ce grand contraste et l'ascendant de ce grand caractère. Pour la première fois de sa vie elle trouvait en face d'elle quelque chose de plus fort qu'elle, et touchait du doigt, pour ainsi dire, une supériorité morale que sa conscience la forçait de reconnaître, d'accepter. Son orgueil n'avait jamais été mis à une si rude épreuve. Elle s'attendait, de la part de son ennemi, à des récrimi-

nations violentes, à des éclats de colère, à des injures, à des outrages; ses plans de défense, tous ses calculs étaient déjoués: la froideur de son ennemi la dominait, l'écrasait. Elle s'assit sur la pierre qu'il lui avait désignée; lui s'assit sur une autre, à quelques pas d'elle.

Ils tournaient le dos au cratère et avaient devant eux sous leurs pieds le plus beau paysage de l'Europe. Rasant la cime des forêts qui couvrent la région boisée, l'œil descend sur les bases enchantées de la montagne, sur ces vergers, ces champs, ces prés fleuris, ces villages et ces villas que nous avons traversés au lever du soleil. Plus bas dort Catane au milieu de ses campagnes voluptueuses; la blancheur éclatante de ses édifices tranche sur la sombre verdure des orangers et des caroubiers; plus bas encore la vaste et fertile plaine, que la ville baptise de son nom, déroule les larges ondulations de ses moissons d'or; le Symèthe argenté la traverse et la féconde; le lac de Lentini brille au milieu comme une glace, et les collines parfumées d'Hybla, célèbres pour leur miel, l'enlacent avec grâce; mais, vus de si haut, monts et collines disparaissent; les têtes les plus élevées s'humilient et s'abaissent au pied du roi qui les efface; on ne les voit pas,

on les devine seulement à leur ombre ; comme les montagnes de la lune, de grandes lignes noires représentent les hautes chaînes dont la Sicile est sillonnée. Tout paraît plaine : l'île entière a l'air d'une carte déroulée ; on la tient presque à la main ; d'un regard on l'embrasse dans tous ses détails, avec ses villes, ses rivières, ses golfes, ses promontoires, et de tous les côtés on a la mer pour horizon. Cette vue perpétuelle de l'océan imprime au paysage un sentiment d'infini qui rend plus imposante encore et plus grandiose cette incomparable scène. Le spectacle est sublime, mais il est muet : les bruits de la terre ne montent pas jusque-là ; si quelque voix trouble de loin en loin le profond silence de ces solitudes, c'est la voix du volcan qui rugit dans ses abîmes sans fond, c'est le sifflement aigu de la fumée ou de la flamme qui tourbillonne en s'échappant du cratère, et répand dans l'air une âpre odeur de bitume et de soufre.

La reine et Castoréo demeurèrent quelque temps muets en présence de ce grand spectacle, moins préoccupés sans doute du spectacle lui-même que de l'étrange fatalité qui les réunissait dans un lieu pareil. La reine fut la première à rompre le silence :

« Castoréo, dit-elle, vous êtes l'homme que j'ai le plus haï dans ma vie sans vous connaître, car je vous vois aujourd'hui pour la première fois, et moi, sans doute, je suis la femme que vous haïssez le plus.

— La haine est un sentiment que je ne comprends plus, et le mot qui l'exprime a cessé d'avoir un sens pour moi.

— Tant pis! car qui ne hait pas n'aime pas, et si vous n'aimez rien, pas même votre patrie, c'en est fait de l'espoir que j'avais fondé sur vous.

— Vous m'avez dit, madame, que vous veniez me faire votre confession, non recevoir la mienne; pourquoi donc me demander compte de mes sentiments?

— Puisque vous me rappelez à mon rôle de pénitente, je vais m'y renfermer. Oui, Castoréo, je vous haïssais. Chef des novateurs, des jacobins de Catane, vous m'outragiez dans vos clubs et comme reine et comme femme; la reine aurait pu pardonner peut-être, la femme ne pardonna pas. Je devais être vengée, je le voulais, je le fus... ou du moins je crus l'être; votre condamnation satisfit ma haine et la justice, car enfin vous étiez un perturbateur, un factieux, vous aviez mérité l'arrêt qui vous frappa, et si alors

j'eus un regret, c'est que votre prétendu suicide frustrât l'échafaud d'un grand coupable et la Sicile d'un grand exemple. Vous le voyez, je ne marchande pas avec vous, et ne me fais pas meilleure que je ne le suis. Bien loin de jouer la comédie ridicule des justifications après coup, je n'atténue rien et vais de moi-même au-devant de vos légitimes ressentiments.

— Mes ressentiments?... Ne vous ai-je pas dit, madame, que ces mots-là n'avaient plus pour moi de sens? C'est à peine si j'ai conservé un souvenir vague et confus des choses que vous me rappelez, j'ignore dans quel but.

— Dans le seul but de vous les rappeler, afin que, plus tard, vous ne puissiez m'accuser de vous avoir pris par surprise.

— Me prendre par surprise! moi? pourquoi faire? Je ne comprends pas encore ce que vous voulez de moi.

— Vous le comprendrez tout à l'heure: laissez-moi poursuivre. A la haine succéda l'oubli : vous étiez mort, et avec vous le venin où vous empoisonniez vos traits séditieux. D'ailleurs, les insultes, les calomnies que vous aviez été le premier à susciter contre moi furent suivies de tant d'autres calomnies, de tant d'autres insultes, votre

insolent exemple fut si bien imité, que je n'avais pas trop de toute mon énergie, de toutes mes forces pour faire tête au présent, sans me préoccuper encore du passé. Votre nom même, ce nom qui avait excité en moi tant et de si justes colères, sortit de ma mémoire tout à fait. La haine et la vengeance s'endorment sur les tombeaux. Bien des années, bien des orages avaient passé ; je ne songeais plus à vous ; tout à coup, j'apprends que votre mort est une fable, que le père Agathon et Castoréo sont un seul et même homme. A l'instant, je pars, j'arrive, et je viens vous proposer d'oublier, avec le passé, nos vieilles inimitiés, nos vieilles querelles, et de nous allier dans un but commun.

— Et ce but ?

— Est la délivrance de la Sicile, qui gémit depuis trop longtemps sous le joug britannique.

— Vous, madame, délivrer la Sicile !... sans doute comme vous avez naguère délivré Naples avec Ruffo. N'ayant pas, cette fois, un cardinal à compromettre, vous vous rabattez sur un ermite.

— Dites un Pierre l'Ermite ; car c'est une croisade qu'il s'agit de prêcher en Sicile, la plus sainte de toutes les croisades, celle de l'indépendance, de la liberté.

— Est-ce bien vous, madame, vous Caroline

d'Autriche, qui osez devant moi prononcer de pareils mots ?

— Eh ! pourquoi non ?

— Pourquoi ?... Parce que vous n'en avez pas le droit.

— Et qui prétendrait me le dénier ce droit qui m'appartient, et dont j'use ?

— Qui ?... la Sicile, Naples, l'Europe entière, et moi, s'il le fallait, oui, moi ! La terreur de votre nom imposerait silence au monde entier, qu'à défaut d'autre accusateur, Castoréo s'élèverait contre vous.

— Songez-vous bien à qui vous parlez ?

— Et vous donc, madame, songez-vous bien qui je suis, qui vous êtes ? Quoi ! vous invoquez la liberté, vous, toute baignée du sang des martyrs qui sont morts pour elle et par vous ! Faut-il rappeler vos victimes ? On compterait plutôt celles du volcan qui mugit sous nos pieds, et dont les fureurs sont douces auprès des vôtres : l'Etna, du moins, en détruisant, obéit en aveugle aux aveugles forces de la nature ; il n'a pas conscience de ses ravages ; mais vous, quand vous frappez, vous frappez sciemment, avec réflexion, avec joie ; et les fruits du crime, c'est vous, vous seule qui les recueillez. Récapitulons votre règne,

votre vie. Je ne parle point des scandales, des corruptions de toute sorte dont vous avez donné l'exemple : je veux bien taire aussi l'impure Emma, cette courtisane immonde dont un vieux lord avait fait sa femme, Nelson sa concubine, et vous votre amie. Je tais l'aventurier insolent et médiocre, ce déplorable Acton que votre caprice infligea si longtemps au royaume ; j'en tais beaucoup d'autres. Vous rappellerai-je vos confiscations, vos rapines, vos prodigalités effrénées, vos tribunaux serviles, l'armée d'espions qui vous escortait? Je vous fais grâce encore de cela. Mais les échafauds, les massacres!... Passez avec moi, si vous l'osez, cette revue sanglante. La foule est pressée ; par qui commencer? Évoquons d'abord, si vous voulez, le jeune, l'intrépide Emmanuel de Deo, un adolescent, presque un enfant, qui périt, pourquoi? Pour avoir trop aimé la liberté. Et Blasi et Piraïno, mes deux compagnons de captivité, eux que je devais suivre à l'échafaud! Vos jugeurs même n'ont pu trouver en eux d'autre crime que l'amour de la liberté. Ceci n'était que le prélude, la grande action va s'ouvrir. Dites-moi, reine Caroline, est-ce que cette longue procession de corps sans tête ne défile jamais devant vous, la nuit, pen-

dant vos insomnies?... Mais non ; vous m'avez répondu d'avance : quand ils sont morts, vous n'y pensez plus. Mais Dieu y pense et vous y fera penser un jour. Génie, beauté, vertu, savoir, ni le sexe ni l'âge, vous n'avez rien épargné pour assouvir vos impitoyables vengeances. Le vénérable Caracciolo, l'héroïque Mantone, deux généraux irréprochables, éprouvés, n'échappent aux dangers de la guerre que pour tomber sous les coups de vos bourreaux. Les sciences, les lettres, la politique, la poésie, l'histoire, expirent dans Domenico Cirillo, Mario Pagano, Baffa, Conforti, Ciaia, Vincenzo Russo, Scoti, Logotetta !.... comment les nommer tous ? Nobles, prélats, évêques, et la bourgeoisie et le peuple, tous les rangs, tous les ordres sont décimés et payent leur tribut à vos sicaires. Les femmes même, les femmes, une duchesse Popoli, une adorable San-Felice, une Éléonore Pimentel, aimée, chantée par Métastase, et poëte elle-même, bien d'autres encore, et des plus belles, sont égorgées après mille outrages. Et vous osez maintenant parodier devant moi tous ces illustres martyrs en balbutiant le nom de cette liberté sainte que vous avez noyée dans leur sang ! C'est aussi trop d'oubli, trop d'audace ! »

Pendant que Castoréo parlait, la reine s'était levée comme une lionne ; ses yeux dardaient des flammes, son sein palpitait avec une violence convulsive ; son sourcil froncé, sa narine enflée, sa lèvre frémissante, tous ses traits, tout son être étaient bouleversés par la fureur. Elle s'élançait vers le moine audacieux comme pour l'anéantir, mais il ne se laissa ni intimider ni même interrompre, il garda jusqu'au bout tout son sang-froid ; ses paroles les plus dures, les plus sévères, ses récriminations les plus foudroyantes, il les prononçait de cette voix calme, impassible, qui ne s'altérait jamais chez lui et qui ne faisait que rendre ici plus écrasantes, par le contraste, ses formidables accusations.

« Téméraire, s'écria la reine en lui secouant le bras fortement, tu oublies que d'un mot je puis faire tomber ta tête !

— Faites-la tomber comme tant d'autres ; une de plus dans le nombre ne comptera pas. »

Ce flegme intrépide terrassa Caroline : elle se laissa retomber, sans répliquer un seul mot, sur la rude pierre qui lui servait de siége ; appuyant sa joue sur sa main et regardant l'anachorète avec une fixité dévorante :

« Castoréo, lui dit-elle après une pause,

l'orateur des clubs survit en vous dans le moine; je le reconnais à vos outrages,

— Je ne vous outrage point, je vous rappelle votre vie comme vous m'avez rappelé la mienne. Est-ce ma faute, à moi, s'il y a du sang dans votre passé?

— Du sang!... Vous parlez toujours du sang qui a coulé ; est-ce moi qui ai commencé la lutte? et puisqu'on nous attaquait, n'avions-nous pas le droit de nous défendre? devions-nous souffrir qu'une minorité factieuse nous fît la loi et bouleversât l'État, sous prétexte de le réformer? On sait aujourd'hui, mais trop tard, à quoi s'en tenir sur ces prétendus réformateurs qui débutent par les grands sentiments, les phrases magiques, et qui concluent par la guillotine. Je suis comptable à Dieu, comme reine, du pouvoir qu'il m'a confié. Chaque rang a ses devoirs comme ses droits, et je me manquerais à moi-même si je laissais avilir sur mon front la couronne que je porte. Le sort de Louis XVI est un grand enseignement pour tous les princes ; si ce malheureux et trop faible monarque avait su résister à temps, il n'aurait pas péri lui-même ni entraîné ma sœur sur l'échafaud. En face de pareils exemples il n'est plus permis de se bercer

d'utopies ni de s'endormir dans les déceptions d'une longanimité bénévole et par trop naïve.

— Le grand mot vous est échappé; c'est votre sœur Marie-Antoinette que vous avez voulu venger en opposant terreur à terreur et en élevant échafaud contre échafaud.

— Oui, j'ai voulu venger ma sœur et n'ai pas voulu périr comme elle a péri. J'ai fait respecter en moi la majesté du trône dégradée en elle par ses sujets; j'ai conservé à la royauté sa puissance, son prestige, et maintenu les peuples dans les limites de la fidélité. L'avenir me rendra justice et vengera ma mémoire des calomnies de mes contemporains.

— O princes de la terre! vous convoitez, vous usurpez tous les priviléges, tous les biens : en savourant les joies sauvages et les profits du crime, il vous faut encore les palmes de l'innocence et les prestiges de la persécution! L'impunité ne vous suffit pas, vous voulez l'apothéose; et si l'on donne à vos actes leur nom véritable, si seulement on les rappelle, vous prétendez qu'on vous outrage, qu'on vous calomnie. Ayez du moins le courage de vos actions.

— Et qui vous dit que je ne l'ai pas?

— Prouvez-le donc en m'écoutant sans colère

et en modérant l'orgueil de vos apologies et l'enivrement de vos passions. Détachez-vous, isolez-vous une fois en votre vie des préjugés du pouvoir ; sachez vous élever au-dessus de vous-même, au-dessus du trône ; supposez que nous nous rencontrons dans une autre existence et que c'est l'ombre de Castoréo qui parle à l'ombre de Caroline.

— Ainsi vous vous arrogez le droit de me faire comparaître à votre barre ?

— Ce n'est pas moi, madame, qui vous y ai appelée ; vous y êtes venue volontairement.

— Il a raison, dit la reine en se parlant à elle-même et en redevenant calme subitement par une de ces transitions brusques qui étaient dans son caractère ; c'est moi-même qui ai soulevé contre moi cette tempête ; je devais m'attendre à ce qui m'arrive. Seulement, ajouta-t-elle en s'adressant directement à Castoréo, vous auriez pu être plus généreux.

— Il ne m'appartient pas de l'être. La générosité est une absolution ; je ne puis pas vous absoudre. Ne croyez point, pour cela, que je sois un fanatique aveugle qui s'attaque aux effets brutalement, sans rechercher les causes. Non, madame, non : la justice condamne et flétrit

les actes, l'équité tient compte des motifs. Les points de vue changent avec les positions; les préjugés égarent autant que les passions et les intérêts; voilà pourquoi vous vous croyez moins coupable devant Dieu que vous ne l'êtes devant les hommes. J'aime à penser qu'en montant sur le trône vous étiez animée d'intentions louables. Sœur de l'empereur Joseph II et du grand-duc Léopold, vous teniez à honneur, j'en suis sûr, de marcher sur leurs traces, et de jouer comme eux aux réformes sans conséquence; le cœur des peuples est si facile à s'éprendre, qu'il battit d'espérance à votre avénement, comme il battit plus tard d'épouvante au seul bruit de votre nom.

— Qui êtes-vous donc, après tout? demanda Caroline avec une fierté hautaine et concentrée; qui êtes-vous pour me juger de si haut et pour me parler avec tant d'autorité?

— Qui je suis! Est-ce ma vie que vous voulez connaître? Je n'ai pour la taire aucun motif. Apprenez-la, madame, si vous en êtes curieuse; vous jugerez vous-même, après l'avoir entendue, si je puis, si je dois accepter la monstrueuse alliance que vous venez me proposer et dont je veux ignorer les conditions.

— Je vous écoute, » répondit la reine avec un vif mouvement de curiosité.

Castoréo resta quelques instants plongé dans un profond silence et absorbé en lui-même, comme pour recueillir ses souvenirs; après quoi, il reprit la parole en ces termes, sans préambule et sans préparation.

XXXII

CASTORÉO.

« Grâce aux lois iniques qui régissaient la Sicile et qui la régissent encore, je suis né vassal, c'est-à-dire à peu près esclave d'un haut et puissant baron dont les vastes domaines s'étendent sous nos pieds et qui est seigneur de l'Etna. La petite ville de Paternò, que d'ici nous voyons presque, est mon lieu de naissance. Mon père vivait d'une petite place dans l'administration seigneuriale; comme il était intègre, il n'y fit pas fortune. Le chanoine Cutoré, mon oncle, un

homme de bien sans faste et sans ambition, se chargea de moi et m'enseigna tout ce qu'il savait: un peu de latin et l'histoire de la Sicile, dont il avait fait une étude particulière. Il a même composé un gros livre pour prouver que Paternò occupe le site de l'ancienne Trinacrie, le dernier boulevard des Sicaniens, qui s'incendièrent, eux et leur ville, comme les habitants de Sagonte, pour échapper au joug syracusain. Mon oncle, élevé dans l'admiration classique de cet héroïque suicide, m'apprit à lire dans le chapitre de Diodore où il est raconté, sans se douter, l'excellent homme, des passions qu'il éveillait en moi. A dix ans j'étais un véritable Sicanien; j'aurais mis le feu sans sourciller aux quatre coins de Paternò. Je tuai presque un jour dans une batterie d'école un de mes camarades, uniquement parce qu'il était de Syracuse; je vengeais sur lui mes compatriotes. Je ne tenais nul compte des siècles et me croyais naïvement aux beaux jours de ces anciennes républiques dans l'étude desquelles j'étais exclusivement nourri.

« Tombé de ces hauteurs sublimes sur le sol ingrat de la réalité, je sentis ma chute; elle était rude, et je commençai dès lors à avoir conscience des temps, des choses et de moi-

même. Plus le rêve avait été beau, plus aussi le réveil fut douloureux. Ma condition de vassal m'humilia, m'indigna; cette servitude originelle, mais non volontaire, exalta de bonne heure en moi le sentiment de la liberté; mon oncle, le plus pacifique, le plus timoré des hommes, s'effraya des symptômes d'une passion dont il s'accusait d'avoir développé, sinon semé, le germe en moi. Son admiration pour les anciens était purement littéraire; il n'avait jamais entendu que je prisse la chose au sérieux, et, détruisant désormais son propre ouvrage, il ne me prêchait plus l'admiration des Sicaniens, mais les douceurs du canonicat; car, dans sa pensée, il me destinait à l'Église, et gémissait en secret de trouver en moi les dispositions d'un tribun plutôt que celles d'un chanoine.

« L'idée lui vint de me faire voyager, dans l'espoir, sans doute, que le spectacle des pays étrangers me ramènerait à la vie positive et résignée. Je partis donc pour Rome et visitai de là toutes les capitales de la Péninsule; mais, en changeant de ville, je ne faisais que changer de servitude. L'Italie d'alors offrait en raccourci toutes les sortes de tyrannies : tyrannie féodale en Sicile, royale à Turin, théocratique à Rome,

étrangère à Milan, patricienne à Venise, et même à Gênes, malgré les simulacres de sa démocratie bâtarde : quant à Florence, où votre frère le grand-duc Léopold jouait le rôle de philosophe, la chaîne n'y était pas trop courte, et l'on y dormait d'un sommeil assez doux. Ce premier voyage produisit sur moi un effet opposé à celui qu'en avait espéré mon oncle. Quand les Spartiates voulaient dégoûter leurs enfants de l'intempérance, ils enivraient devant eux les Ilotes; c'est ainsi que m'apparut l'Italie : je vis en elle une esclave ivre de corruption, d'ignorance, et l'excès de la servitude ne fit que fortifier dans mon cœur l'horreur du despotisme et l'amour de la liberté. Esclave parmi les esclaves, qu'avais-je à faire encore dans ce grand sépulcre d'hommes gardé par des bourreaux? Mes vœux les plus chers, mes rêves les plus ardents m'entraînaient au delà des Alpes, dans cette France où commençait, dès lors, à poindre l'aurore d'une ère nouvelle.

« J'arrivai à Paris le jour même où tomba la Bastille, et j'assistai, bien plus j'eus le bonheur de participer moi-même à ce grand événement. Cette première campagne fut pour moi une véritable initiation : j'entrai dans un ordre nouveau,

dans une vie nouvelle, et je reçus même au début le baptême du sang, de mon propre sang; une balle ennemie m'avait percé le bras, le 14 juillet 1789. Pouvais-je payer moins cher la gloire d'avoir fait mes premières armes et chaussé l'éperon révolutionnaire dans une journée si mémorable? Quel spectacle pour moi qui revenais du pays des morts! Quel réveil après un sommeil si léthargique, si long! Je m'étais cherché pendant bien des années, je me trouvais enfin. Semblable à l'oiseau captif qu'on rend à l'air libre, je respirais à l'aise pour la première fois. Étranger dans ma patrie, j'en rencontrais une autre, la véritable, sous le ciel étranger. Mes vœux, mes rêves, tout en moi était satisfait.

« A partir de ce jour, et encouragé par un si heureux début, je ne perdis pas une scène du drame saisissant et terrible de la révolution française; je remplis même un rôle dans plusieurs. J'étais à cette auguste séance de l'Assemblée nationale où fut proclamée l'égalité, et je fis alors sur moi-même un amer retour: je n'étais qu'un vassal! Flétri avant même de naître par cette tache indélébile, je n'étais plus esclave au milieu des esclaves: j'étais esclave au milieu des hommes libres; mais du moins j'étais libre par la

pensée ; je l'étais aussi par mes actes, et je m'efforçais de racheter par l'honneur de ma vie l'ignominie de ma naissance.

« D'abord ébloui par la nouveauté du spectacle, étourdi par la rapidité et le choc des événements, j'avais fini cependant par me reconnaître et par m'orienter : de spectateur, je m'élevai au rang de juge ; à l'effervescence de l'admiration, au trouble de la première surprise, succédèrent peu à peu le recueillement et la réflexion ; je commençai dès lors à raisonner ce que, auparavant, j'avais accepté sans contrôle. L'esprit mûrit vite au soleil ardent des révolutions : formé par des leçons si sévères et des enseignements si formidables, j'acquis en peu de temps, avec l'expérience des hommes, la clairvoyance des causes et des résultats. Ce qui me frappa tout d'abord, c'est la puissance, la fatalité des circonstances; les personnalités les plus fortes plient devant elles et les subissent en croyant les gouverner ; pour un qu'elles portent sur le pavois ou sur l'échafaud, qui est souvent un piédestal, combien n'en laissent-elles pas, et des meilleurs, dans les limbes d'une éternelle obscurité ! La valeur individuelle n'y fait rien, ou du moins y fait peu ; la fortune est souveraine. Sans la révo-

lution, que seraient Mirabeau, Danton, Robespierre? Les deux premiers, débauchés par nature, n'auraient jamais conquis d'autre célébrité que celle du scandale, si même ils l'avaient conquise. Robespierre plaiderait à cette heure au parlement d'Arras. Et Mme Roland, et Charlotte Corday, et tant d'autres figures touchantes ou terribles que j'ai vues passer devant moi, qui les connaîtrait sans la tempête qui a jeté leurs noms sur les plages de l'avenir? Calculez tout, prévoyez tout, et laissez faire à la destinée, je veux dire à la Providence, car c'est elle, non le hasard, qui préside à la vie collective des nations. L'individu n'est dans sa main qu'un instrument passif qui fonctionne sans avoir, le plus souvent, conscience de sa mission, et les existences les plus obscures, les plus végétatives, ont, comme les plus brillantes, les plus intellectuelles, leur place et leur tâche dans ses plans mystérieux. Sans ce dogme suprême et divin, rien ne s'explique, rien ne se conçoit; l'humanité n'est plus qu'un grand polype aveugle qui naît et qui meurt sans avoir vécu.

« Cependant la marée révolutionnaire montait, montait toujours ; entravée par mille résistances, mille obstacles, on pouvait craindre à chaque

instant qu'elle ne finît par rompre toutes les digues, et par inonder le monde au lieu de le féconder. Chaque jour amenait une nouvelle crise ; l'heure des catastrophes approchait. Mais quel élan ! quel enthousiasme ! quel délire sublime ! Il faut en avoir été témoin pour s'en faire une idée, et quand on a vu ce grand, ce magnifique spectacle, on ne peut plus l'oublier. Heureux les yeux qui l'ont contemplé !

« Je vivrais des siècles que ce souvenir ne sortirait pas de ma mémoire et me serait aussi présent le dernier jour que le premier. Enivré de courage, d'héroïsme, le peuple en masse volait aux frontières comme à une fête ; on eût dit, à voir son mépris de la vie, qu'il avait soif de la mort encore plus que de l'indépendance. Comment un tel peuple n'aurait-il pas conquis le monde ? Moi-même, électrisé par ses transports et par son exemple, je fis la campagne de l'Argonne en qualité de volontaire, comme j'avais fait celle de la Bastille ; je combattais à Valmy dans les rangs des simples soldats ; la victoire, chose rare ici-bas ! se rangea dans cette illustre journée du côté de la justice, et sanctionna, chose plus rare encore ! le droit du peuple contre les rois coalisés.

« Le sang ne rougissait pas seulement les champs de bataille, il ruisselait déjà dans Paris. La Constituante avait semé des germes que la Convention voulut faire trop tôt fructifier ; elle abolit le temps, cet élément nécessaire de tout progrès, et, s'obstinant à accomplir en une année l'œuvre d'un siècle, elle manqua le but pour l'avoir brusqué. Là fut sa faute, et cette première faute enfanta toutes les autres, sans parler des crimes qui ensanglantèrent et perdirent la plus sainte des causes. Logique inflexible, redoutable! tel mot prononcé avant l'heure se traduit fatalement par l'échafaud. Mais le sang versé retombe sur la tête des rois de l'Europe ; c'est leur défi téméraire, leurs provocations insensées qui ont allumé en France toutes ces fureurs. La folle bravade de Brunswick et son manifeste insolent ont fait tomber la tête de Louis XVI, dont il prétendait sauver la couronne. Le vote de la Convention n'est que l'effet ; la cause est à Pilnitz et à Coblentz. L'Europe, en prenant l'offensive, irrita, exalta chez les Français l'instinct de conservation, et légitima de leur part toute espèce de représailles.

— Toute espèce de représailles !... s'écria la reine incapable de se contenir plus longtemps.

Vous justifiez donc le supplice de ma sœur Marie Antoinette ?

— Je n'absous ni ne condamne, je m'abstiens et je doute. Qu'irritée, indignée des menaçantes injonctions de l'Europe, la Convention lui ait jeté pour gant une tête de roi, c'est là une de ces nécessités terribles qu'expliquent la rigueur des temps et la raison d'État, cette loi suprême des sociétés humaines. Et d'ailleurs chargé des crimes de sa race, victime expiatoire destinée providentiellement à racheter par son sang les impuretés de son père, les iniquités de son aïeul, et les dragonnades et la Saint-Barthélemy, tous les excès, en un mot, tous les abus, les rapines, les meurtres, les massacres de tous ses prédécesseurs, Louis XVI accomplissait sur son Calvaire, à la face du monde, le mystère incompréhensible, ou du moins encore incompris, de la responsabilité héréditaire. Mais la mort de la reine, je ne la compris point, je ne la comprends pas encore. Elle était, il est vrai, nièce de l'empereur qui signa le manifeste de Brunswick et sœur de celui qui avait ouvert les conférences de Pilnitz ; complice ou du moins solidaire, à plus d'un égard, des agressions de sa royale parenté, elle combattit elle-même par toutes les armes et

en son nom propre la révolution dont les ennemis les plus acharnés étaient ses amis les plus chers ; voilà bien des titres à la haine du peuple, à sa vengeance : aussi la vengeance et la haine ont-elles plaidé contre elle, je le crains, plus que la raison d'État satisfaite par une première expiation. Une seconde était inutile. En voyant monter sur l'échafaud...

— Eh quoi ! interrompit Caroline avec un élan de sensibilité qui ne lui était pas ordinaire, vous avez vu mourir ma sœur de prédilection, ma chère Marie-Antoinette ?

— Oui, madame, et ce souvenir est un des plus douloureux de ma vie. En la voyant périr si jeune encore et si belle, malgré ses souffrances, j'oubliai la reine et ses fautes pour ne voir que la femme et ses adversités. Elle était vêtue de blanc ; son visage était calme, ses yeux sans colère ; tous ses traits, toute sa personne respiraient la résignation. Cette douce et noble figure fut longtemps présente à mes yeux, et encore aujourd'hui, quand mon esprit se reporte au passé, elle se dresse devant moi telle qu'elle m'apparut à son heure suprême, et me regarde tristement. J'aimerais mieux qu'elle n'eût pas péri.

— Ah ! pourtant vous en convenez !

— Le soleil est assez brillant pour supporter quelques taches, et l'on peut, sans craindre de rabaisser la révolution, avouer les fautes, même les crimes commis en son nom. Et d'ailleurs, les premiers coupables, qui sont-ils ? On laisse partout croupir le peuple dans l'ignorance, dans le vice, et quand ses passions se déchaînent, on s'étonne de ses excès. Étonnez-vous plutôt qu'il ne s'en commette pas davantage. Les violences de la Terreur sont à la fois une leçon et un problème. Profitez de la leçon ; quant au problème, l'avenir le résoudra.

— Mais rendra-t-il la vie aux victimes ? dit la reine avec amertume ; et ma sœur en a-t-elle été moins égorgée ?

— Vous parlez de victimes !... mais les vôtres, qui leur rendra la vie ? Et votre sœur, madame, ne l'avez-vous pas assez vengée ? Ah ! s'il fallait du sang pour apaiser ses mânes, ils ne sont que trop satisfaits.

— Mais vous-même, vous, si vous aviez eu un frère massacré, ne l'auriez-vous pas vengé ?

— J'ignore ce que j'aurais fait à votre place, et d'ailleurs, madame, dans les crises politiques, il faut voir et juger l'ensemble, non le détail.

Tous les partis, même les plus modérés, ont des excès à se reprocher : les passions des hommes ne débordent jamais impunément; jugez de celles d'autrui par les vôtres. Sans parler même de vos attentats publics, avérés, on vous accuse d'avoir fait ou laissé commettre dans l'ombre un des plus grands forfaits de ce siècle si fertile en forfaits.

— Moi ?

— Vous. Quand les plénipotentiaires de la république française furent massacrés à Radstadt par les hussards impériaux de Szekler, vous étiez à Vienne; le colonel du régiment assassin était Barbaczy, un de vos familiers; le meurtre est resté impuni, les meurtriers n'ont pas même été recherchés. M'oseriez-vous déclarer ici à la face de Dieu que cet exécrable assassinat n'a pas été suggéré, protégé, ordonné par vous ? »

Caroline garda le silence, mais, sans baisser la tête ni même les yeux, elle continua à regarder fixement son accusateur sans que son visage trahît aucune émotion.

XXXIII

LE PACTE.

Jusque-là le tête-à-tête de Caroline et de Castoréo avait été scrupuleusement respecté; étrange tête-à-tête : une reine et un ermite sur un volcan ! En ce moment ils furent interrompus par l'arrivée d'un *serio*, nom qu'on donne en Sicile aux coureurs chargés de messages importants (1). Il arrivait de Catane en toute hâte et

(1) Étymologie : *Vi mando un avviso serio*, je vous envoie un avis sérieux. On a fait du dernier adjectif, par hypallage, le nom du messager. Le serio est le drémokérox des Grecs, et marche avec une vitesse surprenante.

remit à la reine une lettre par laquelle le commandant du brick lui donnait avis qu'un grave conflit s'était élevé entre le capitaine du port et lui ; que, menacé d'être mis en *embargo*, il avait levé l'ancre immédiatement, et que, profitant du vent pour traverser le Phare de Messine, il allait s'embosser au cap Tyndare, où il attendrait Sa Majesté ; il la suppliait, en terminant, d'aller directement au rendez-vous sans redescendre à Catane, où ses démarches seraient observées.

Comme elle achevait la lecture de cette lettre inattendue, Caroline aperçut en mer un bâtiment qu'elle supposa être son brick ; c'était le brick, en effet, qui cinglait vers Messine à pleines voiles, et se trouvait déjà à la hauteur de Mascali. Ce contre-temps obligeait la reine à faire par terre, pour rejoindre le navire, un voyage long et pénible, car le cap Tyndare est séparé de l'Etna par un pays montueux, difficile, sans compter que ce n'était pas une médiocre entreprise que de franchir l'Etna.

« Il faut que je me hâte, dit Caroline à Castoréo, mes instants sont plus que jamais comptés; c'est mon tour maintenant, écoutez-moi comme je vous ai écouté, et ne me répondez qu'après m'avoir entendue. »

Castoréo témoigna, par un geste muet, qu'il prêtait l'oreille à ce que la reine avait à lui dire.

Passant la main sur son front comme pour en chasser les nuages qu'y avait amoncelés le récit du moine inflexible :

« Castoréo, reprit-elle d'une voix calme, vous m'avez dit des paroles que personne avant vous n'avait osé prononcer devant moi, et qu'après vous, sans doute, personne ne me fera jamais entendre. Vous n'êtes pas un homme comme les autres ; je vous ai méconnu autant que vous me méconnaissiez. Il est dans la destinée des ennemis politiques de ne se point rendre justice et de se calomnier mutuellement. Trop de passions, de préjugés, d'intérêts s'élèvent entre eux pour qu'ils se voient froidement et se jugent avec impartialité. Mais vous m'avez modifiée ; j'ai compris, en vous écoutant, des choses que jusqu'à ce jour j'avais à peine entrevues par échappées.

— De la flatterie, madame?

— C'est de la vérité. Vos paroles sont tombées dans un cœur bien préparé : en me précipitant du trône, Dieu, sans doute, a voulu m'éprouver, m'éclairer, et il m'envoie à vous pour achever ma conversion. Je rends hommage à votre sincérité, rendez justice à la mienne.

— Il ne s'agit pas de vous, madame, il ne s'agit pas de moi, il s'agit de la Sicile. Que voulez-vous faire pour elle ?

— Je vous l'ai déjà dit : je veux la délivrer du joug britannique.

— C'est-à-dire que vous voulez remonter sur le trône dont les Anglais vous ont forcée de descendre ; et, pour ressaisir votre couronne, tout marchepied vous est bon.

—Oui, je veux remonter sur le trône et reconquérir ma couronne, car c'est mon droit, et il y aurait lâcheté de ma part à ne pas le revendiquer.

— Votre droit ! vous parlez toujours de vos droits ; mais vos devoirs ?

— Je suis prête à les remplir.

— Les connaissez-vous seulement ?

— J'ai appris à les connaître, et ceux que j'ignore encore, on me les enseignera.

— Eh ! qui voulez-vous qui vous les enseigne ?

— Vous, si vous le voulez.

— Vous vous moquez, madame.

— Je parle sérieusement ; mais avant de me répondre, écoutez-moi donc jusqu'au bout. Vous comprenez bien que je ne suis point venue ici pour engager avec vous une discussion politique ; je n'en ai ni le temps ni la volonté. Vous avez vos

idées, j'ai les miennes : nos points de vue sont différents comme nos positions : vous représentez la liberté, je représente, moi, l'autorité ; ces deux éléments, je l'admets, sont aussi nécessaires l'un que l'autre à la vie des États ; toute la question est de les équilibrer de manière à ce que l'un ne soit pas absorbé par l'autre. En France on avait tué l'autorité ; et c'est ce que vous vouliez faire en Sicile. Quant à moi, il est possible qu'entraînée dans l'excès contraire par la tyrannie des événements, j'aie réagi avec trop de force, et immolé à l'autorité la liberté pour hécatombe. Je reconnais mon erreur, reconnaissez la vôtre ; unissons-nous pour réparer nos fautes, en nous faisant des concessions réciproques. Mais c'est rester trop longtemps dans les généralités ; je vais m'expliquer catégoriquement. Apprenez, Castoréo, que j'ai dans ma main les moyens de chasser les Anglais de cette Sicile qu'ils tyrannisent, et dont ils se rendent maîtres à petit bruit ; il est inutile pour le moment de vous dire quels sont ces moyens ; qu'il vous suffise de savoir qu'ils existent, et qu'ils sont infaillibles si vous voulez m'aider. Je sais d'avance tout ce que vous allez m'objecter, mais vos objections sont prévues et faciles à détruire ; ne

vous donnez pas même la peine de les formuler. Votre mort supposée, votre caractère sacerdotal, votre vie cénobitique, votre renoncement au monde, tout cela servirait nos projets bien loin de leur nuire ; le prestige de votre résurrection ferait plus à lui seul que toute une armée. Vos anciens complices, je veux dire vos coreligionnaires politiques ne sont pas tous morts, quoi que vous en disiez ; ils existent en grand nombre, je le sais, et Catane est toujours le foyer d'où ils rayonnent sur la Sicile ; vous retrouverez aisément et rassemblerez plus aisément encore les débris épars de votre ancienne phalange ; vous n'avez qu'à leur dire : « Je suis Castoréo ! » ils vous suivront partout où vous les conduirez.

—Mais où voulez-vous donc que je les conduise?

— Je vous l'ai dit, et je vous le répète malgré vos doutes, vous les conduirez à la croisade de la liberté. Vous vous allierez avec moi d'abord et avant tout pour chasser les Anglais : une fois chassés, continua Caroline en se levant avec une gravité majestueuse, je m'engage à donner une constitution libre à la Sicile, et à faire pour elle avec vous ce que vous vouliez faire sans moi. Voilà le pacte que je vous propose, l'acceptez-vous? »

Castoréo ne répondit point. Il leva les yeux

sur la reine debout devant lui et la contempla longtemps en silence. Il y avait dans son regard de la préoccupation, de la défiance, de l'étonnement. Réveillé tout à coup en lui par ces voix trop puissantes, le passé se dressait dans son cœur avec tous ses souvenirs, toutes ses passions, et le rappelait du repos où il dormait depuis tant d'années aux orages de sa première existence. Mais il luttait visiblement contre ce terrible assaut ; il n'était pas homme à rendre les armes, sans coup férir, à la tentatrice couronnée qui venait troubler sa Thébaïde.

« Il est trop tard, répondit-il d'une voix sourde, et puis, qui m'assure que vous soyez sincère dans vos tardives résipiscences ?

— Si ma parole royale ne vous suffit pas, faites vos conditions, prenez vos garanties ; quant à vous personnellement, vous serez tout ce que vous voudrez être.

— Tout à l'heure, madame, répondit Castoréo d'une voix sévère, vous vouliez me séduire par la flatterie, maintenant c'est par l'ambition. Sachez que les fibres de l'orgueil et de la vanité sont mortes en moi depuis longtemps et qu'il n'est donné à personne, pas même à une reine, de les faire vibrer encore. J'ai immolé, j'ai brisé

devant Dieu ma personnalité tout entière; je n'ai plus de désirs, plus de besoins. Quelle prise peut avoir le monde et vous-même sur un homme qui a réduit sa vie aux proportions où la mienne est réduite? Cette grotte que j'habite depuis tant d'années me défend seule et me défend mal contre la fureur des tempêtes, du volcan et les neiges de l'hiver; quelquefois même les bêtes féroces m'en ferment l'entrée. J'y dors sur un lit de feuilles; une source y coule pour étancher ma soif; et avec les fruits des forêts qui sont à tout le monde, je n'ai pour nourriture que le lait des troupeaux et le pain des pasteurs quand ils m'en donnent. Telle est ma vie, et vous croyez m'éblouir par l'éclat banal des dignités, des honneurs?... Vous vous êtes méprise, madame; je ne suis pas l'homme que vous avez cru.

— Vous êtes l'homme que j'aurais voulu rencontrer et connaître en montant sur le trône; vous m'auriez épargné bien des fautes et bien des malheurs. Je n'ai trouvé que des courtisans quand j'ai cherché des ministres, et pourtant vous pouvez m'en croire, j'ai toujours méprisé la servilité; je n'estime que les natures fières et les cœurs trempés fortement. Pourquoi aussi les grands caractères se tiennent-ils à l'écart? Pour-

quoi laissent-ils le champ libre à la bassesse et à la médiocrité?

— Parce qu'il répugne à leur fierté d'entrer en lutte avec de tels ennemis, et que le prix d'ailleurs ne vaut pas la lutte.

— S'ils se cachent, comment les découvrir? Prenez garde, la vertu a ses excès qu'il faut éviter, par vertu même; et le détachement n'est pas permis à tout le monde. Craignez vous-même de retomber dans l'égoïsme à force d'abnégation. Quels que soient vos vœux et vos engagements avec vous-même, avec Dieu, si votre patrie vous réclame vous vous devez à elle, comme un fils se doit à sa mère, c'est vous qui l'avez dit.

— Ah! certes, je ne m'en dédis pas, et si pour elle il fallait mourir...

— Pourquoi mourir? vous la servirez mieux en vivant. Ne vous êtes-vous pas assez replié sur vous-même? n'est-il pas temps de rayonner au dehors et de rentrer dans la vie d'action? La porte que je vous ouvre y conduit. Franchissez-la hardiment, vaillamment avec moi. Il y aurait de la honte à vous à rester sur le seuil; et vous ne vous en consoleriez jamais. Qui sait même si les remords ne viendraient pas peupler votre solitude? »

Depuis quelques instants les rôles étaient intervertis : la reine avait passé de la défense à l'attaque. Castoréo ne combattait même plus ; la tête plongée dans ses deux mains, il écoutait en silence ; et plus son attitude accusait d'irrésolution, plus la voix de Caroline croissait en véhémence, en autorité. Elle reprenait ou du moins croyait reprendre les avantages qu'elle avait perdus en débutant. Du reste, elle était sincère avec elle-même et ne rusait point avec Castoréo ; elle cherchait vraiment en lui un allié et non pas un de ces instruments dont on use et qu'on brise ensuite.

« Madame, dit-il enfin en relevant la tête, avez-vous bien réfléchi aux engagements que vous prenez devant moi ?

— Non-seulement je les ai pesés avant de les prendre, mais j'entends les tenir fidèlement et à tout prix après la victoire.

— Dieu le veuille ! répondit Castoréo d'un air défiant.

— Homme incrédule ! s'écria la reine avec impatience, que faut-il donc pour vous convaincre ?

— Je ne doute pas maintenant de la loyauté de vos promesses, mais je doute que vous en

ayez mesuré toute la portée, et j'attends peu de promesses qu'on fait à la légère. Vous parlez de donner à la Sicile une constitution libre? Les Anglais aussi lui en donnent une ; est-ce la leur, est-ce une autre que vous avez rêvée?

— Je n'en ai rêvé aucune, c'est vous-même, vous, Castoréo, qui la rédigerez, et quand vous l'aurez rédigée, je veux, entendez-vous bien, que ce soit vous qui l'exécutiez, je vous nomme dès à présent mon premier ministre.

— Encore un engagement téméraire. Au moins devriez-vous attendre, avant de vous lier, que je vous aie fait ma profession de foi politique. Vous ne savez ni mes idées ni mes principes...

— J'en sais assez pour ne pas craindre ce que j'ignore, vous voulez la délivrance de votre patrie, je la veux aussi; il est impossible qu'à nous deux nous ne la réalisions pas. Ayez confiance en moi, puisque j'ai confiance en vous.

— Eh! madame, ce n'est point ici une question de confiance, c'est une question de principes. Pour marcher dans la même route, il faut tendre vers le même but ; nos idées sur la société sont-elles donc communes, pour que nous mettions en commun nos espérances et nos efforts?

Vous croyez peut-être qu'épris, enivré d'une forme exclusive de gouvernement, je vais me perdre en théories, en parallèles. Détrompez-vous; en voyant couler tant de sang pour les mots, j'ai tourné vers les choses et mes yeux et mon cœur; les utopies m'ont rendu pratique, le mépris des simulacres m'a élevé au culte des réalités. Je veux pour les hommes un bonheur senti, des droits positifs, non des droits illusoires, des félicités imaginaires. Je veux que la somme de biens que comportent les milieux divers soit comptée équitablement à chaque être, et que tous, dans leur situation respective, aient le libre exercice et l'emploi normal de leurs facultés. Je veux le développement progressif de la race par celui de l'individu; je veux l'harmonie enfin, et la paix au lieu de la guerre et de l'anarchie. La société est une grande famille qui ne saurait prospérer qu'autant que tous ses membres prospèrent. La pauvreté d'un seul appauvrit les autres. Les aînés se doivent aux plus jeunes, les plus forts aux plus faibles; tous ils se doivent réciproquement amour, support et protection. Voilà ce qui devrait être et voilà ce qui n'est pas; partout la loi de la nature est méconnue, et la force a fondé partout, sur des

bases de granit, le règne du privilége. Quelques-uns ont usurpé l'héritage de tous, et s'y maintiennent par la ruse et par la violence ; il n'est resté en partage aux autres que la misère, l'ignorance, et avec elles tous les maux, toutes les erreurs, tous les vices qu'elles engendrent. A la fois déshérités des biens de l'intelligence et des biens de la nature, ils usent leurs corps dans un dur, un ingrat, un incessant labeur, et leur esprit, ce premier des dons, se rouille faute d'exercice, et s'atrophie comme un organe inutile et sans emploi ; c'est-à-dire qu'au lieu de s'élever à Dieu, sur les ailes de la pensée, comme c'est la destinée de l'homme ici-bas, ils retombent de chute en chute jusqu'aux instincts brutaux de l'animalité. Déchéance impie ! Sacrilége abdication ! Voilà la société, telle que l'ont faite les institutions humaines. Croyez-vous, ô reine Caroline ! vous qui prétendez, en qualité de majesté, représenter Dieu sur la terre, croyez-vous que les plans de la providence aient été suivis et ses vues remplies ? Non, madame, non, vous ne le pensez pas, et si vous le pensiez, vous n'oseriez pas l'avouer.

— Vous me montrez bien le mal, mais le remède...

— Le remède est toujours à côté du mal, c'est à nous à le découvrir, afin de l'appliquer. Il ne faut pour cela que de la droiture de cœur et de la bonne volonté.

— Mais enfin, que voulez-vous que je fasse ?

— Le contraire de ce qu'ont fait vos prédécesseurs ; en agissant ainsi, vous serez sur le chemin de la vérité. Jusqu'à présent la royauté s'est mise à la tête des oppresseurs ; qu'elle se mette une fois à la tête des opprimés, et vous verrez quels prodiges elle accomplira. Jamais plus grand spectacle n'aura été donné au monde.

— Mais c'est une révolution que vous voulez que je tente ?

— Ce mot vous effraye, pourquoi ? Tout dans la nature n'est-il pas soumis aux lois des révolutions ? Il y a les révolutions du soleil, des astres, des saisons ; comment la société n'aurait-elle pas aussi les siennes. Le mouvement est la loi de la vie : tout se meut, tout marche, tout change dans la création ; l'immobilité, c'est la mort. Ah ! si vous le vouliez, madame, vous feriez de notre Sicile l'État modèle que j'avais rêvé naguère. Les chimériques royaumes de Salente seraient éclipsés par elle ; la fiction même pâlirait devant

la réalité. Vous le pouvez, madame; et quelle gloire pour vous d'avoir donné la première aux princes ce grand, ce sublime exemple! La suprême puissance vous est confiée pour le bonheur des hommes, non pour en être le fléau; mettez la puissance au service de la justice, et la justice, enfin, triomphera, et les malédictions des peuples se changeront pour vous en bénédictions, leur gratitude vous dressera des statues, presque des autels; environné d'une sainte aûréole, votre nom brillera de toutes les splendeurs de l'immortalité. La récompense est magnifique et la tâche est facile. Pour accomplir le bien, privilége auguste! vous n'avez qu'à le vouloir. Comment ne le voudriez-vous pas? Soyez juste, soyez grande, soyez la reine de la liberté. Le peuple est en servitude, affranchissez-le; bandez ses plaies saignantes, dissipez les épaisses ténèbres où il est plongé, rendez-lui, donnez-lui le sentiment de son droit et de sa dignité, convoquez-le tout entier à ce divin banquet de l'intelligence dont il fut toujours exclu, et où il est temps enfin qu'il communie à son tour. Il n'est besoin pour cela ni d'armées, ni d'échafauds; dites seulement: Que la lumière soit! et un soleil nouveau se lèvera sur la Sicile; et, brisant sa

grossière enveloppe, la larve populaire accomplira sa brillante métamorphose. Peut-être trouverez-vous d'abord des résistances de la part de ceux-là même que vous voudrez sauver; telle est leur dégradation, qu'ils n'ont pas même le désir de se réhabiliter; ne vous laissez pas décourager par ces premiers obstacles; persévérez, au contraire; faites, s'il le faut, au malade une violence salutaire pour le rendre à la santé; il baisera plus tard la main qui l'aura brusqué pour le guérir. Ce sont là, madame, et mes principes et mes espérances; plût à Dieu que ce fussent aussi les vôtres! »

Caroline écoutait Castoréo avec une attention sérieuse; il lui semblait entrer dans un autre monde, tant les choses qu'elle entendait avaient de nouveauté pour elle. Elle se sentait émue, entraînée, ébranlée sinon convaincue. Ce rôle de reine populaire auquel on la conviait souriait à son imagination audacieuse; il flattait son humeur inquiète et ses vengeances du moment. Quant à Castoréo, il s'exprimait avec force, avec feu. Si impassible au début, sa voix s'était élevée par degrés à l'éloquence, à l'enthousiasme. Les passions du tribun avaient fait explosion sous la robe de l'ermite. Emporté par elles, il parlait comme

Savonarole au roi Charles VIII et à Laurent de Médicis.

« O reine de Sicile ! poursuivit-il du ton de l'inspiration, vous m'avez demandé vos devoirs, je viens de vous les apprendre, et je vous adjure de les remplir ; comme prêtre, je vous l'ordonne au nom du Dieu qui est mort sur la croix pour affranchir les hommes et fonder parmi eux le règne de l'égalité ; vous n'avez que ce moyen, mais il est infaillible, d'obtenir grâce devant lui, et de racheter à ses yeux les scandales et les cruautés de votre vie ; c'est la pénitence que je vous impose. Comme homme, comme citoyen, continua-t-il avec émotion et en tombant aux pieds de Caroline, je vous supplie à genoux de rendre la liberté, mais la liberté véritable, à cette noble et infortunée Sicile couchée devant nous comme un Christ dans son linceul.

— Je le jure devant les hommes et devant Dieu ! » répondit Caroline en étendant ses deux bras sur la Sicile.

« Le ciel a reçu votre serment. Malheur aux parjures ! »

En ce moment une épouvantable détonation, suivie d'une seconde, puis d'une troisième, ébranla la montagne jusque dans ses fondements ;

le sol trembla sous leurs pas; une gerbe enflammée s'élança du cratère et retomba en pluie autour d'eux.

« Nous venons de recevoir ensemble, reprit Castoréo, le baptême du feu; le volcan s'est ému du serment que vous avez prêté; les éléments eux-mêmes conspirent avec nous. N'oubliez jamais ce serment solennel. »

Quoique la reine ne fût pas superstitieuse, elle ne put se défendre d'un frisson, et le saisissement lui ôta quelque temps la parole.

« Castoréo, dit-elle enfin après un moment de silence, le pacte est conclu; j'accepte vos conditions, vous acceptez les miennes. Vous avez ma parole, j'ai la vôtre; entre nous désormais, c'est à la vie et à la mort.

— Tant que vous tiendrez vos serments.

— Et vous les vôtres.

— Je ne vous ai rien juré, madame, répondit Castoréo revenu à sa première impassibilité : c'est vous qui m'êtes venue chercher dans ma solitude; je n'ai pas été vous chercher dans la vôtre. Je me dois à ma patrie, et c'est à elle, non à vous, que j'ai prêté serment de fidélité. Si pour elle je puis encore quelque chose, comptez sur moi. Vous n'êtes visiblement ici qu'un instrument

de Dieu. C'est lui qui vous a poussée à ressusciter en moi le vieil homme que je croyais mort à jamais, c'est lui qui me ramène dans la mêlée. Puisque telle est sa volonté, je me résigne et j'obéis. Repartez, madame, laissez-moi seul; j'ai besoin de solitude pour m'accoutumer à ma nouvelle transformation; j'ai besoin de me fortifier par la méditation, par la prière.

— Songez que le temps presse.

— J'y songe et j'agirai en conséquence. Avant qu'il soit longtemps j'irai moi-même à Castelvétrano vous porter ma réponse. O mes solitudes! Etna formidable! paysage austère! silence auguste! harmonies sauvages! splendeurs triomphantes du soleil levant! mélancolie du soir! sérénité des nuits étoilées! assauts des hivers! horreur des tourmentes! O ma grotte! ô mes visions! ô mes rêves! puissé-je en vous quittant pour recommencer la lutte au milieu des hommes, puissé-je ne vous regretter jamais! Puissé-je vous retrouver après la victoire! C'est ici que j'ai vécu, c'est ici que je veux mourir. »

XXXIV

L'ETNA.

Le cap Tyndare, où le brick devait attendre la reine, est situé sur la côte septentrionale de la Sicile. Il fallait, pour s'y rendre en ligne droite, traverser l'Etna, puis une contrée agreste coupée de vallées profondes, hérissées d'âpres montagnes et presque entièrement dénuée de population : cette dernière circonstance était décisive pour Caroline qui, dans la situation actuelle, redoutait toute espèce de rencontre, et

préférait les plus rudes fatigues au danger de voir percer son incognito. Quant à redescendre à Catane, elle n'y pensait même pas ; elle s'applaudissait, au contraire, de l'incident qui la dispensait de traverser cette ville une seconde fois. Qui sait si une nouvelle épreuve aurait eu le succès de la première ? Ajoutons que les craintes exprimées par l'*Alter Ego* de Castroné étaient loin d'être chimériques. Non-seulement les démarches de la reine auraient été observées, mais on attendait son retour à Catane pour lui faire subir un interrogatoire dans les formes. Ce n'est pas qu'on soupçonnât sa qualité véritable : on la prenait pour ce qu'elle s'était donnée, mais on espérait tirer d'elle des éclaircissements sur le brick suspect qui l'avait amenée et qui n'avait fait que paraître et disparaître. La nouvelle combinaison coupait court à toutes ces difficultés, prévenait tous ces périls.

Le soleil avait marché pendant l'entretien de la reine avec Castoréo ; cependant, il était encore assez haut quand ils se séparèrent, pour qu'elle pût espérer de franchir avant la nuit les hauteurs et toute la région déserte du volcan. Le guide qui l'avait amenée de Catane devait la conduire jusqu'au premier village du revers op-

posé. On se rappelle qu'outre sa camériste, sa suite n'était composée que de deux hommes du brick qui lui servaient d'escorte et l'auraient suivie jusqu'aux confins de la terre.

La grotte de l'ermite auquel nous rendrons son nom de frère Agathon, était située à la lisière des forêts; c'est-à-dire à l'extrême limite de la végétation, de la vie; au delà il n'y a plus rien, rien que le désert et la mort. Les premiers milles se firent sans trop de difficultés : le sol, d'abord assez ferme, offrait aux pas des chevaux et des mules une résistance suffisante pour assurer leur marche; parfois seulement on avait à traverser quelques champs de neige, qui, rares d'abord, se multiplient à mesure qu'on approche des hautes cimes. En quelques endroits la neige est recouverte par la lave et conservée par elle des années entières. Le temps était parfaitement calme, le soleil radieux et l'air si transparent que la vue portait jusqu'à Malte. La sérénité de l'air, la splendeur du ciel faisaient paraître plus lugubres et plus terribles par le contraste, la stérilité, la désolation de ces régions maudites.

On côtoya d'abord la redoutable Vallée-du-Bœuf, incommensurable abîme dont les parois sont taillées à pic et les vastes profondeurs rem-

plies de scories noires et de bitume liquéfié. Un peu plus loin s'ouvre une autre vallée, un autre abîme appelé la Citerne, et qui est formé de laves superposées en couches régulières, sorte d'échelle graduée où la science peut étudier l'âge du volcan. Des herbes desséchées, quelques maigres arbustes, derniers efforts, efforts impuissants d'une nature lasse de la destruction, végètent péniblement à l'extrême bord du précipice; tout le reste est d'une effrayante aridité. Ce n'est point ici, comme le disent les pâtres, une des bouches de l'enfer, c'est l'enfer lui-même : la sombre fantaisie d'Alighieri n'a rien inventé : le volcan a posé devant lui, il n'a eu qu'à le copier pour porter l'épouvante dans les consciences timorées et les imaginations superstitieuses. L'Etna est l'Enfer du Dante retourné : la forêt d'abord, puis les régions du soufre, du feu et les frimats éternels. Chaque cercle de la Cité Dolente a son correspondant et son type dans un des cercles de la Montagne infernale. Seulement la nature a jeté dans l'espace ce que le poëte a plongé dans les entrailles de la terre.

La caravane montait toujours, la reine était silencieuse, tout le monde imitait son silience : ses yeux erraient au hasard sur les horreurs

sublimes qui l'environnaient, sans faire part de ses impressions à personne, pas même à sa camériste. Le sol, d'abord ferme, était devenu friable et mouvant : on marchait dans le sable et la cendre ; les montures enfonçaient à chaque pas, et quelquefois jusqu'au genou. On avançait lentement et le soleil descendait vite. On fit de cette manière, et non sans peine, plusieurs milles encore; enfin on atteignit le plateau supérieur, le Piano-del-Lago, où est bâtie la Tour du philosophe. Le mot *tour* est ici quelque peu ambitieux, car cette ruine fameuse se réduit à un quarré de briques qui, à peine, s'élèvent à quelques pouces du sol. Quelle fut sa destination? voilà le problème; et dix-huit siècles de controverse ne l'ont pas résolu.

Les uns veulent que ç'ait été un observatoire, les autres une vigie des Sarrasins ou des Normands; ceux-ci prétendent que ce fut un temple de Vulcain, ceux-là une simple maison de refuge bâtie à l'époque où l'empereur Adrien fit l'ascension de l'Etna. Enfin l'opinion vulgaire, celle-là même qui lui a fait donner son nom actuel, est qu'elle fut élevée en l'honneur d'Empédocle ou par lui-même lorsqu'il se retira, comme Castoréo, sur ces hauteurs augustes où

Platon vint méditer à son tour. On ajoute même que, jaloux de faire croire au monde que les dieux l'avaient enlevé au ciel, Empédocle poussa l'héroïsme de l'orgueil jusqu'à se précipiter dans le sein du cratère ; mais voyez la fatalité ! le volcan rejeta les sandales du philosophe, qui, frustré par là des honneurs posthumes qu'il s'était promis, perdit les bénéfices de son vaniteux suicide, et resta simple mortel comme devant. C'était jouer de malheur, mais son mécompte n'a pas découragé ses successeurs : la race des Empédocles n'est pas éteinte; que de philosophes, encore aujourd'hui, se croient dieux pour se dispenser d'être hommes ! Sublimes révélateurs, cachez bien vos sandales !

La tour du Philosophe marque le point culminant de l'Etna, moins toutefois le cratère qui la domine et qui a la figure d'un cône tronqué. Le cratère est comme la gueule du monstre ; c'est par là qu'il vomit en mugissant des torrents de fumée et de flamme qui, tour à tour, embrasent ou ternissent le ciel. Arrivée là, Caroline se retourna pour mesurer l'espace qu'elle avait parcouru et pour jeter un dernier regard sur la carte immense déployée à ses pieds. Quoique toujours le même, le point de vue avait changé d'aspect

avec les changements survenus dans la position du soleil. Les parties de l'île qui le matin se trouvaient lumineuses étaient maintenant dans l'ombre, et d'autres qui alors gisaient dans les ténèbres s'étaient illuminées. Tel est le prestige et la variété des grandes vues de montagnes, qu'elles se modifient à chaque instant du jour, et que d'une heure à l'autre les mêmes objets changent d'apparence, suivant les accidents de l'atmosphère et de la lumière. Le spectacle était moins radieux, mais il était plus doux, plus voilé; moins vives et moins heurtées, les couleurs du paysage se fondaient harmonieusement avec les teintes affaiblies du ciel.

La reine demeura quelque temps immobile et toujours silencieuse en présence du vaste et mélancolique horizon étendu devant elle; puis son regard retrouvant au passage la grotte de l'ermite ou du moins la place qu'elle occupait, elle repassa subitement de la nature à la politique et retomba sous le joug de ses préoccupations habituelles. Toutes les pensées soulevées par son entretien du matin bouillonnaient à la fois dans son cerveau comme la lave en fusion au sein du cratère. Incapable dès lors de recevoir aucune autre impression et dominée, tyrannisée par son

idée fixe, elle continua son chemin sans plus rien voir ni rien regarder.

On avait atteint le sommet de l'Etna, et l'on marcha quelque temps en plaine au pied du cratère. Le vent s'était levé, un vent glacial, et il soufflait avec une violence à tout renverser; on eût dit que le dieu de la montagne défendait son empire contre les approches de l'homme; la fumée qui, l'instant d'auparavant montait droit au ciel comme une colonne, tourbillonnait maintenant avec des sifflements formidables. Enveloppée, suffoquée par elle, la caravane était parfois plongée dans une obscurité profonde; il fallait toute l'expérience du guide pour s'orienter à travers ces ombres bitumineuses, sans compter que le vent fouettait au visage des voyageurs des nuages de cendre, de poussière, et que les montures ne résistaient qu'avec effort à ses assauts furieux. Les cavaliers eux-mêmes avaient bien de la peine à faire tête à la tourmente : à chaque pas ils étaient menacés d'être arrachés de leur selle et lancés dans les précipices. Cette lutte et ce supplice durèrent aussi longtemps qu'on fut sur les hautes cimes.

La reine souffrait en silence et opposait un front stoïque à la rage aveugle des éléments.

Enveloppée dans une ample pelisse où le vent s'engouffrait, elle soutenait par son exemple, encore plus que par ses paroles, le courage chancelant de la pauvre caméristе, qui était à demi-morte de fatigue, d'effroi, et même celui des marins du brick, qui, ne se sentant pas là sur leur terrain, regrettaient les tempêtes de l'Océan. Enfin, on acheva de franchir le plateau supérieur de la montagne et l'on commença à descendre le revers opposé ; à mesure qu'on s'éloignait du trône des orages, l'ouragan diminuait de violence : il s'apaisa par degrés et la fumée n'atteignit bientôt plus les voyageurs ; l'air libre du ciel leur parut plus pur et plus léger en sortant de ces vapeurs fétides.

Cependant, les mêmes spectacles de destruction les environnaient. Partout des laves, des cendres, des scories aiguës ou pulvérisées : partout la stérilité, la désolation, la mort. Le point de vue seul avait changé. De ce côté on plane sur la chaîne agreste des monts Pélores, et sur tout le pays que la reine avait à franchir pour gagner le cap de Tyndare; les villes et les villages de la côte septentrionale, de Palerme à Messine, apparaissaient comme des taches blanchâtres, et, plus loin, l'archipel de Lipari, avec les

îles Alicuri, Filicuri et même Ustica, avaient l'air d'une flotte éparse en pleine mer; Stromboli, la dernière de toutes, fumait à l'horizon, comme un gigantesque candélabre allumé sur les flots.

Du côté du couchant, l'œil se perd à travers un dédale de montagnes sombres, qui appartiennent à la chaîne des antiques Nébrodès, et que la crète boisée de la Madonie domine comme une coupole de verdure. On a même au delà une échappée sur le mont Éryx. De ce côté le spectacle est austère et mélancolique; de l'autre il est bien plus riant : le regard tombe sur les eaux bleues du Détroit et sur les côtes de la Calabre; on découvre même le golfe de Tarente par-dessus la longue crète de l'Apennin; la ville de Messine et la pointe du Fare sont cachées par le Mont-de-Neptune; mais on se dédommage de ce qu'on ne voit pas par ce que l'on découvre; car on a sous ses pieds le Mont-d'Or, habité, dit-on, par Pythagore; le mont de Sainte-Vénus, habité par la déesse qui lui a laissé son nom, et une troisième montagne appelée la Porte-des-Sarrasins. Plus bas est Taormina et son magnifique théâtre grec; plus bas encore la presqu'île de Naxos et le fleuve d'Alcantara, à l'embou-

chure duquel le papyrus croît comme à Mégare et à Syracuse.

Le soleil se couchait et répandait ses dernières pourpres sur ce panorama plein à la fois de grâce et de majesté. Les rochers des montagnes étaient embrasés; de larges bandes de feu sillonnaient la mer et l'Etna lui-même, dont la fumée était transformée en un jet de flamme immense. Quant au Stromboli avec son panache rouge, on l'aurait pris alors pour un navire incendié. Au moment où le soleil descendit sous les flots, un grand coup de vent passa sur l'île qui se couvrit aussitôt des ombres du crépuscule comme si la rafale eût en passant éteint l'incendie du couchant. Les monts, les mers et les plaines, tout se décolora, et les premières étoiles jaillirent bientôt du fond du firmament.

A l'approche du soir, la reine avait pressé la marche; et malgré les difficultés, les dangers même d'une descente rapide, les cendres mobiles et les laves glissantes de la région déserte furent assez lestement franchies. Toutefois, on n'atteignit la lisière du bois qu'aux dernières lueurs du jour. C'est ici qu'il fallait du sang-froid et de la résolution. Le guide allait en avant une torche à la main, et, soit qu'il voulût trom-

per l'ennui du voyage ou se donner du cœur et des forces, il chantait d'une voix rude, mais assez belle, des airs nationaux. Les échos des forêts en étaient tout émus, et cette harmonie champêtre, même un peu sauvage, ne déplaisait pas à la reine. L'infortunée camériste, la seule qui fût dans le secret de sa royale maîtresse, marchait aussi près d'elle que le permettaient les difficultés du chemin. Les deux cavaliers d'escorte suivirent en silence.

L'obscurité fut bientôt profonde et rendue plus profonde encore par l'épais ombrage des chênes et des châtaigniers. La torche du guide projetait des reflets sinistres et donnait aux troncs noueux et difformes les apparences les plus bizarres. S'il se faisait une éclaircie on apercevoit le dôme étoilé de la nuit, et, par des rares échappées, la fumée rougeâtre du volcan. Le sentier était comme celui du revers méridional, tantôt sablonneux, tantôt hérissé de scories dures et acérées, presque toujours bordé de précipices. A mesure qu'on descendait, la forêt était plus épaisse, plus sombre, et le guide, tout expert qu'il fût, dévia plusieurs fois au milieu des ténèbres. Quand il était indécis ou inquiet, il se taisait et l'on n'entendait alors que le pas des chevaux sur les laves; mais il recommençait bien-

tôt son chant interrompu, et les bois muets retentissaient au loin de sa voix âpre et sonore.

La reine, absorbée tout entière en elle-même, avait fini par oublier complétement la fatigue, les dangers de ce voyage nocturne, et jusqu'au lieu où elle se trouvait. L'épreuve cependant était dure pour une reine, pour une femme, mais la force morale la soutenait et plus encore la fièvre de l'ambition. La grandeur du but lui faisait tout supporter avec une résignation héroïque; chaque passion a son héroïsme, et l'ambition plus que toute autre :

« Qu'importe la route! se disait-elle, pourvu qu'on arrive! »

On approchait des lieux habités; le guide chantait gaiement et pressait l'allure de sa mule, qui, sentant elle-même le gîte à distance, doublait le pas spontanément; la caravane suivait de près, sans échanger une parole. Tout à coup une voix brutale, partie du sein des bois, interrompit grossièrement la joyeuse chanson du guide :

« Te tairas-tu, braillard! » lui cria-t-elle avec colère.

Le guide se tut sans attendre une seconde injonction, et, un coup de pistolet, tiré à côté de lui, lui fit tomber la torche des mains.

XXXV

LE BIVAC.

Le guide était-il tué ou seulement blessé ? Il n'était qu'effrayé, mais la peur l'avait si complétement paralysé, qu'il n'eut pas même la pensée de chercher son salut dans la fuite : cloué sur sa selle comme une statue, il n'osait faire un pas ni en avant ni en arrière. Plongée inopinément dans l'obscurité, Caroline se crut, comme le guide, tombée au milieu d'une bande de voleurs; mais, ferme en face du danger, elle arrêta sa mule, et fut rejointe aussitôt par ses deux cavaliers d'es-

corte, qui, ne sachant à quel ennemi ils avaient affaire, s'étaient mis immédiatement en état de défense. Un silence assez long suivit le coup de pistolet ; mais la première voix reprit la parole un instant après pour jurer et blasphémer. Il était évident qu'on cherchait les voyageurs à travers les ténèbres de la forêt pour leur faire un mauvais parti, car la voix ne parlait que de tuer et tout massacrer. La reine reconnut sur-le-champ l'accent napolitain, et quelques mots qu'elle surprit au passage furent pour elle un trait de lumière.

« A moi, les Calabrais ! » cria-t-elle en napolitain.

— Qui appelle ? répondit la voix.

— Approchez, vous le saurez. »

Elle n'avait pas achevé sa phrase, qu'elle se vit entourée d'une dizaine d'ombres noires qui sortaient, les unes après les autres, du milieu des arbres. Cette apparition était effrayante, mais Caroline ne tremblait pas.

« Qui êtes-vous ? » demanda la même voix d'un ton d'autorité, et que faites-vous ici au milieu de la nuit ?

— Avant de vous dire qui je suis, je vous dirai qui vous êtes.

— Voyons, qui suis-je? Dites-le, si vous le savez.

— Toi qui parles, tu es Scarolla, le chef des Indépendants de la Basilicata.

— C'est pardieu vrai! Vous êtes donc des espions pour savoir si bien qui nous sommes.

— Je suis la reine Caroline, répondit-elle en se penchant à l'oreille du partisan, de manière à n'être entendue que de lui. »

Ce nom fit sur lui l'effet du tonnerre; il resta muet, immobile, pétrifié; le pistolet dont il était armé lui tomba des mains.

« Éloigne ta bande, et viens me parler seul, » continua Caroline à voix basse; surtout point de démonstrations; fais comme si tu ne me connaissais pas.

Scarolla obéit en silence; Caroline éloigna de son côté ses deux cavaliers d'escorte, qui, n'ayant point entendu le mot magique de la reine, et, ignorant toujours qui elle était, se montraient fort étonnés de cette singulière reconnaissance.

« Pourquoi es-tu ici? » demanda Caroline à Scarolla quand elle fut seule à l'écart avec lui.

— Hélas! Majesté, parce que je n'ai pu aller ailleurs. Ce n'est pas pour mon plaisir que je suis dans ces bois de malédiction. Voici ce qui est

arrivé : le signor Castroné m'ayant ordonné d'amener mon régiment en Sicile pour le mettre au service de Votre Majesté nous avons quitté la Basilicata sans délai, et nous sommes venus nous embarquer en Calabre aux marines de Bova; notre espoir était d'aborder pendant la nuit sur quelque grève déserte du cap San-Alessio, afin de gagner de là la partie des environs de Messine qui nous a été assignée pour quartier général; mais le mauvais temps nous a contrariés. Surpris par le jour au milieu du Fare, nous avons été découverts par une frégate anglaise qui nous a donné la chasse avec acharnement. Que faire? le premier coup de canon aurait coulé bas la méchante felouque que nous montions, et nous avons été obligés, pour échapper, de nous échouer sur la côte; encore cet expédient ne nous a-t-il réussi qu'à demi, car plusieurs des nôtres se sont noyés, et ceux qui ont atteint le rivage avec moi, n'ont fait que changer d'ennemis. Les Anglais en garnison au château de la Scaletta nous ayant aperçus, sont tombés sur nous à l'improviste, et m'ont tué beaucoup de monde; non pas, grâce à Dieu! sans en perdre beaucoup aussi de leur côté; mais leurs morts n'ont pas ressuscité les nôtres; bref, j'ai dû me réfugier avec les débris

de mon régiment dans les forêts de l'Etna, où nous errons depuis deux jours et deux nuits, dans l'état où Votre Majesté nous trouve. Notre unique espoir est de rencontrer le vieux Bénincasa, qui a tout récemment débarqué de Calabre avec sa bande de Sainte-Euphémie, et qui doit être caché par ici.

On se rappelle que, d'après le plan soumis par Castroné à l'approbation de la reine, la première attaque des deux places de Messine et de Milazzo, était confiée aux deux partisans Scarolla et Bénincasa, dont le dernier, en effet, était campé provisoirement sur le revers septentrional de l'Etna, en attendant le moment de tomber sur sa proie. Le chef des Indépendants de la Basilicata achevait à peine à la reine le récit de sa triste campagne, qu'un grand bruit de voix détourna leur attention d'un autre côté : c'étaient les éclaireurs de Bénincasa qui venaient à la découverte, attirés par le coup de pistolet de Scarolla, et qui, rencontrant leurs anciens camarades, renouvelaient bruyamment connaissance avec eux.

« Grâce à vous et à la madone, » dit Scarolla, nous sommes sauvés; Votre Majesté nous a porté bonheur.

Caroline voulut profiter de la circonstance

pour juger par elle-même des dispositions de cette fameuse bande de Sainte-Euphémie dont les échos de la Calabre redisent encore les exploits. Elle ordonna à sa suite de l'attendre au lieu même où elle la laissait, et accompagna sans elle les éclaireurs de Bénincasa. Après quelques centaines de pas à travers les parties les plus sombres, les plus touffues de la forêt, elle se trouva en présence d'un spectacle étrange, bizarre, effrayant, et tout à fait en harmonie avec cette nature sauvage et formidable.

Un vaste feu brûlait au milieu d'une clairière, et autour de ce feu gisait pêle-mêle, dans toutes les attitudes des démons du Dante ou de Michel-Ange, une troupe de Calabrais armés jusqu'aux dents et vêtus comme leurs confrères de Sélinonte ; sauf que leur toilette était plus délabrée, leur tenue plus abandonnée encore, leur mine plus atroce, et qu'il ne régnait pas même au milieu d'eux le simulacre de discipline que Pandigrana maintenait parmi les siens ; tout, au contraire, y respirait la licence la plus effrénée. Ce qui ajoutait encore à l'horreur de ce hideux tableau, c'est que tous ou presque tous ces hommes étaient vieux et portaient sur leur visage les caractères du crime endurci. Les Indépendants de

la Basilicata et Scarolla lui-même ne le cédaient en rien à ces terribles condottieri, si ce n'est qu'exténués par la fatigue, par la faim, ils étaient maigres, défaits, en lambeaux, horribles à voir. Le feu du bivac jetait des reflets rouges sur ces figures patibulaires, et les armes amoncelées lançaient des éclairs sinistres.

A l'aspect de cette effroyable armée, Caroline eut un accès d'épouvante, de honte, presque de remords; mais elle surmonta son dégoût, son effroi et sut conserver un front impassible au milieu de cette affreuse mêlée. Elle ne se fit connaître qu'à Bénincasa, vieux bandit sexagénaire capable et coupable des derniers forfaits, prêt à tout pour assouvir ses appétits cupides ou sanguinaires, et qui résumait en lui tous les vices, tous les crimes de sa bande. Il portait son âme dans ses yeux fauves et sur ses traits flétris. Sa chevelure et sa barbe blanchies dans les excès de tous genres n'avaient rien de vénérable et donnaient au contraire à son visage une expression plus inculte et plus féroce. Ses lèvres blanches étaient rentrées et minces comme la lame d'un couteau; ses dents écartées et décimées étaient pointues comme celles d'une bête de proie; ses mains calleuses brandissaient une carabine d'où la mort

avait jailli mille et mille fois. Mais une vertu, une seule, rachetait aux yeux de la reine et dominait tous ses attentats, c'était un dévouement aveugle et sans bornes ; pour elle il fût descendu jusqu'au fond de l'Etna. Il l'accueillit, tout en respectant son incognito, avec les signes du plus profond respect ; et quand, l'appelant par son nom, elle lui dit : « Béníncasa, je compte sur toi au jour de l'action, » sa sombre physionomie se transfigura, ses yeux éteints se rallumèrent, quelque chose qui ressemblait à un sourire entr'ouvrit ses lèvres, une larme d'attendrissement coula le long de sa joue creuse et basanée. Il lui fut impossible d'articuler une parole, mais quelle réponse eût égalé l'éloquence d'un pareil silence ?

Quoique chef suprême et dictateur absolu, il eut quelque peine à contenir sa bande qui, n'étant pas dans le secret de Caroline, ne voyait en elle qu'une femme, c'est-à-dire une proie : leurs yeux brillaient à sa vue d'une ardeur impure, et de brutales passions grondaient dans ces cœurs déréglés. L'un d'eux même, plus audacieux que les autres, osa faire un pas vers la reine avec une intention qui faillit lui coûter la vie. Bénincasa le rejeta en arrière avec son poignard, et il allait l'achever d'un coup de pistolet si Caroline

n'eût désarmé d'un geste sa terrible colère.

Cependant elle avait remarqué dans un coin du bivac un groupe d'hommes qui se tenaient à l'écart et qui, armés seulement de quelques mauvais fusils de chasse, évitaient le contact de leurs voisins. Elle s'approcha d'eux pour savoir ce qu'ils étaient et ce qu'ils faisaient dans un lieu pareil, avec de pareils compagnons, car leurs manières, leur costume, leur langage, tout en eux attestait qu'ils n'étaient point là avec leurs pairs.

« Nous sommes des carbonari, lui répondit un grand et beau jeune homme dont l'air noble et la voix cultivée contrastaient avec la voix rude et l'air vulgaire des partisans.

— Des carbonari ! dit la reine étonnée ; et qu'est-ce qui vous amène en Sicile ?

— La persécution. Après nous avoir protégés, flattés pendant plusieurs années dans l'espoir sans doute de faire de nous les instruments de la tyrannie naissante, Murat s'est ravisé tout à coup, et Manhès, le digne Séjan de ce Tibère au petit pied, inonde la Calabre du plus pur de notre sang. Les tribunaux ordinaires sont trop doux au gré de sa fureur ; il faut des cours martiales pour nous juger ; que dis-je ? pour nous frapper ;

et, comme la guillotine fonctionnerait trop lentement, on nous fusille comme des déserteurs, des espions ; nous dont tout le crime est de réclamer des lois, on nous traite comme les derniers de ceux qui les violent. Mais le despotisme en vain nous décime, ses efforts sont impuissants ; l'arbre auguste de la Liberté croît plus fort et plus robuste dans le sang fécond des martyrs. »

En prononçant ces dernières paroles, les yeux du jeune homme brillaient des pures flammes de l'espérance et de la foi ; la sainte inspiration du sacrifice rayonnait sur son front comme une auréole splendide ; toute sa figure paraissait illuminée. Ses compagnons d'exil l'écoutaient avec un attendrissement mêlé de respect.

« Comment vous appelez-vous? lui demanda la reine avec un vif intérêt.

— Mon nom est celui d'un martyr, répondit-il en portant sa main sur son cœur, et levant ses grands yeux noirs vers la voûte étoilée ; mon désir le plus cher comme mon devoir le plus sacré est de m'en rendre digne en le portant avec honneur, et puisque je ne peux l'illustrer, je ne dois pas du moins l'avilir. Un homme juste et probe vivait en Calabre; sa vie était sobre et simple comme celle des patriarches ; il habitait comme

ses pères un vieux manoir des montagnes, où sa vie appartenait tout entière à la pratique des vertus publiques et privées. Sa famille était fière de lui, ses compatriotes le vénéraient, quoique jeune, comme un sage; il était leur providence et leur idole. Cet homme était carbonaro, c'est-à-dire qu'il voulait des devoirs pour les princes, des droits pour les peuples, et qu'à l'exemple des premiers chrétiens, il appelait de tous ses vœux le règne de la liberté, de l'égalité, de la justice. Le nouveau gouvernement lui portait une haine égale à l'amour dont il était l'objet de la part de la Calabre entière; mais il le redoutait et craignait, en l'arrêtant publiquement, un soulèvement universel. N'osant l'attaquer de front on lui dressa un guet-apens infâme. Le général Janelli, retenez ce nom pour le flétrir comme celui d'un lâche et d'un traître, l'attire un jour à Cosenza, dans sa propre maison, sous le prétexte d'un banquet où devaient assister les autorités de la province, y compris l'évêque; il s'y rend sans défiance et dîne sans inquiétude; mais, comme il sortait de la salle du festin, des gendarmes apostés se jettent sur lui, le garrottent comme un malfaiteur, et le jettent en prison: le lendemain sa tête tombait sur l'échafaud. Ce

martyr sans tache s'appelait Capobianco, et c'est le nom que je porte, car ce martyr était mon frère. »

Le jeune homme n'en put dire davantage; il cacha sa tête dans ses deux mains, et fondit en larmes au souvenir de cette abominable perfidie.

« Pleurez, lui dit la reine avec émotion, pleurez le frère que vous avez perdu; mais vengez-le sur ceux qui vous l'ont ravi. Peut-être trouverez-vous en Sicile même des vengeurs et des libérateurs.

— Ah! madame, puisse le ciel vous entendre et vous exaucer! Puisse-t-il rendre à ma bien-aimée patrie l'indépendance et la liberté! A ce prix les mânes de mon frère seront satisfaits, et moi suffisamment vengé. Que les bons principes triomphent, et je bénirai mes souffrances, mon exil et les privations que j'endure, et les dangers que j'ai courus, que je cours encore dans ces forêts inconnues, parmi ces hommes sans frein, qui nous donnent l'hospitalité à leur bivac parce qu'ils sont Calabrais comme nous, mais qui ne sont pas des nôtres, et dont les mains sanglantes souilleraient, en y touchant, l'autel immaculé de la Liberté.

— Qui sait si ces hommes ne sont pas des

instruments dans la main de Dieu, et si leur intervention n'entre pas dans les plans de sa providence? Ne jugez point avant de savoir ce que vous ignorez; attendez que ce qui est dans les ténèbres soit mis en lumière.. Espérez de meilleurs jours, et ne perdez point courage; de grands événements se préparent; secondez-les vaillamment, car il y aura pour tous des dédommagements glorieux, et votre part sera belle, croyez-moi. »

Caroline ne s'expliqua pas davantage, et laissa les carbonari frappés de son air imposant et de la fierté de son langage. Ils se demandaient entre eux quelle était cette femme inconnue qui parlait avec tant d'autorité; peu s'en fallait que leurs imaginations superstitieuses, ébranlées par cette apparition merveilleuse, inattendue, ne vissent en elle la divinité de la montagne descendue au milieu d'eux pour les fortifier et les consoler.

Elle-même, en les quittant, était rêveuse et préoccupée. L'infortune était pour elle fertile en enseignements et en leçons. Que de choses elle avait apprises et vues de ses yeux, touchées de ses mains, qu'elle ne soupçonnait même pas aux jours de sa puissance, dans le délire aveugle du commandement! Mais ces fruits tardifs de

l'adversité étaient-ils destinés à mûrir? C'est ce que l'avenir dira.

Les deux partisans Bénincasa et Scarolla sollicitèrent à l'envi la faveur d'escorter Sa Majesté jusqu'au terme de son voyage; mais elle ne voulut être accompagnée que jusqu'à l'endroit où elle avait laissé sa suite; une fois qu'elle l'eut rejointe, elle les congédia et continua son voyage comme elle l'avait commencé.

Les voyageurs atteignirent bientôt le pied de l'Etna. La nuit était fort avancée : le premier village où ils entrèrent se crut envahi par une *comitive*, mot poli pour désigner une bande de voleurs ; saisie d'une terreur panique, la population tout entière fut en un instant sur pied; elle accourut en désordre, mais elle se rassura aussi vite qu'elle s'était effrayée. Caroline donna au repos le reste de la nuit, elle en avait besoin. A défaut d'un autre gîte, elle accepta l'hospitalité du curé, qui aurait été bien fier, le saint homme, s'il avait pu soupçonner le rang de la voyageuse qu'abritait son modeste presbytère.

Pendant ce temps on se procura des chevaux frais ; on fut même assez heureux pour trouver une litière où la reine prit place avec sa camériste. Le premier guide retourna à Catane récom-

pensé royalement ; on en prit un du pays même pour achever le voyage, et le matin, assez tard, on se remit en route avec l'assurance d'arriver au cap Tyndare avant le coucher du soleil.

Nous laisserons la reine traverser sans nous la chaîne classique des monts Pélores, et nous retournerons à un autre voyageur que nous avons abandonné trop longtemps sur la route de Ségeste.



XXXVI

LA BARBARA.

Nous avons vu que Fabio avait dû se travestir en villageois après sa délivrance, et nous l'avons laissé au couvent de la madone de Trapani, au moment où il partait pour le mystérieux rendez-vous qu'on lui avait donné au temple de Ségeste. Il portait une jaquette de gros drap, serrée à la taille par une ceinture de cuir, et une cape brune en guise de manteau. Un chapeau à larges ailes était rabattu sur ses yeux et achevait de le rendre méconnaissable. L'escopette classique

pendait à sa selle. Comme si son cheval se fût, par instinct, conformé à la circonstance, il avait perdu son allure militaire sous ses harnais rustiques et marchait la tête et l'oreille basses. Fabio ne le pressait ni de l'éperon ni de la voix et le laissait aller à sa fantaisie.

Surpris bientôt par la nuit, il traversa au milieu des ténèbres et sans faire une seule rencontre les grandes solitudes et les grands pâturages qui séparent le mont Éryx des ruines de Ségeste. L'obscurité l'empêchait de rien distinguer, mais il eût fait jour qu'il n'en aurait pas vu davantage, tant sa préoccupation était profonde. Son corps seul voyageait ; son âme était restée à Trapani dans la prison où Rafaella était enfermée pour lui. Quelle nuit ! quel séjour pour une femme comme elle ! Tant de courage et de dévouement pénétrait Fabio d'une gratitude ardente, infinie. Comment acquitter une semblable dette ? Il se disait avec tristesse qu'il n'y parviendrait jamais. Son amour alors égalait sa reconnaissance ; il n'aspirait plus en ce moment qu'à sortir des complications de sa vie et à triompher des difficultés de sa carrière pour offrir à Rafaella un cœur et une existence dignes d'elle. Mais que ce terme était loin de lui ! Au lieu de se

simplifier, sa vie se compliquait au contraire tous les jours davantage; et, quant à sa carrière, fugitif, contumace, avait-il une carrière?

Si enclins que soient les hommes à se dissimuler leurs revers ou du moins à les atténuer, il ne cherchait pas à se tromper lui-même et se sentait humilié de sa triste campagne. Était-ce là ce qu'il avait promis à Rafaella? et cette haute destinée qu'il s'était vanté d'accomplir? Son ambition déçue le ramena brusquement et violemment à la reine, dont il avait si mal rempli les instructions et si mal payé la confiance; mais il éloigna de lui cette image, ne voulant se laisser distraire par rien de celle qui en ce moment remplissait son cœur.

La nuit et sa rêverie étaient si profondes qu'il aurait pu passer au pied du temple de Ségeste sans l'apercevoir; mais ses yeux s'étaient par degrés accoutumés à l'obscurité, et, les ayant levés par hasard, il vit une forme carrée qui lui interceptait les étoiles; c'était le temple. Pour la première fois depuis Trapani, il fit sentir la bride à son cheval, et, le dirigeant du côté des ruines, il gravit lentement la colline couronnée par elles. En approchant, il distingua les colonnes qui se dessinaient comme autant de lignes

noires sur le firmament étoilé. Enfin il arriva.

Vu à cette heure, le monument avait quelque chose de plus monumental et aussi de plus mystérieux. Les ravins qui l'environnent et dont l'œil n'atteignait pas le fond avaient l'air d'incommensurables abîmes, et les montagnes d'alentour se dressaient à l'horizon comme des monstres gigantesques. Rien ne troublait le silence universel : la brise nocturne passait sans bruit sur les rares arbustes et les hautes herbes de la colline ; à peine entendait-on de loin en loin le cri d'un insecte ou le frôlement d'un reptile. Un petit-duc, s'étant venu poser sur le fronton du temple, remplit quelque temps l'espace de son cri plaintif ; puis il se tut et prit sa volée pour aller gémir plus loin. Fabio mit pied à terre et, s'armant à tout hasard du fusil accroché à sa selle, il se promena patiemment sous le sombre portique en attendant les directions qu'on lui avait promises.

La faction fut longue et il était bien près de perdre patience, lorsque les pas ou plutôt le souffle haletant d'un cheval qui gravissait péniblement la colline attira son attention, et bientôt après un cavalier, enveloppé tout entier dans un vaste manteau, mit pied à terre au pied du mo-

nument. Au même instant, Fabio s'entendit appeler par son nom, et s'avança résolûment vers l'inconnu.

« C'est sans doute vous que j'attends? lui dit-il en l'abordant.

— Vous êtes donc le capitaine Fabio ?

— Moi-même... et vous ?

— Ne me reconnaissez-vous pas ?

— Ou je m'abuse ou vous êtes le comte Allégroni.

— Vous avez deviné juste, je suis Allégroni.

— Mes pressentiments ne me trompaient donc point ; c'est vous dont l'œil et le bras amis veillaient sur moi pendant ma captivité. Vous êtes ma providence, mon créancier...

— Mais j'ai le regret de n'être pas votre libérateur. On a pris les devants sur moi.

— Je ne vous en dois pas moins une vive et sincère reconnaissance.

— Vous ne me devez rien. Ne vous ai-je pas dit que vous m'aviez rappelé mon fils ? A ce titre je veux être votre père. Je ne vous demande qu'une chose en échange, c'est que vous m'aidiez à le venger en vengeant notre Sicile et vous-même.

— Je vous l'ai juré, monsieur le comte, et,

depuis mon serment, les Anglais ont acquis de nouveaux titres à ma haine. Ils n'en avaient pas besoin, vous le savez, pour qu'elle égalât la vôtre, si même elle ne la surpasse.

— La surpasser! s'écria le comte avec un cri sauvage, c'est impossible! Au surplus, nous ne sommes pas venus ici pour faire assaut de haine, mais de prudence. Avant de nous venger, il faut vous cacher et vous bien cacher.

— Mais où?

— Voilà la question, et je crois l'avoir résolue. Ceci exige quelques préliminaires; allons à ma métairie de Barbara, nous y serons mieux et plus en sûreté qu'ici pour causer confidentiellement. Elle n'est qu'à deux pas. »

Ils remontèrent à cheval et furent bientôt rendus à la métairie, située à un mille de là tout au plus, au penchant d'un coteau qui jouissait de la même vue que celui de Ségeste, avec le temple de plus en perspective; ce n'était qu'une maison rustique, presque une cabane, assez mal tenue par un métayer plus occupé à braconner qu'à labourer. Pour une heure passée à la charrue, Rosario, c'était son nom, en passait dix le fusil à la main; la besogne n'en allait pas mieux; mais il rachetait son inaptitude agricole par un

dévouement sans bornes à la personne du comte Allégroni, qu'il payait en gibier à défaut d'argent. Le comte était assez riche pour se contenter de ce payement; la Barbara n'était pour lui qu'une bague au doigt; et d'ailleurs, en sa qualité de grand seigneur sicilien, il laissait aller ses affaires à la débandade, et en sa qualité de grand conspirateur, il préférait de beaucoup à un métayer exact et rangé un braconnier entreprenant, audacieux, et prêt à tout pour son service, dût-il lui remettre éternellement l'arriéré de ses fermages et lui payer encore par-dessus le marché sa poudre et ses balles.

« Debout, Rosario! cria le comte en frappant à la porte de la métairie, et fais taire ton caniche. »

Le chien se tut de lui-même en reconnaissant la voix du comte, et son maître parut bientôt une lampe à la main; car, quoique l'aube s'annonçât par une lueur blanchâtre à l'orient, il faisait encore nuit. Rosario était un grand et vigoureux gaillard, taillé en Hercule, jeune encore, dont la physionomie sanguine exprimait les passions violentes et la prédominance des instincts sur les facultés réflectives.

« Par la madone de Trapani! dit-il en ouvrant

la porte, Votre Excellence est matinale ; si je n'avais pas reconnu votre voix, j'aurais pu me croire visité par quelque comitive...

— Ou débauché par quelque camarade pour aller braconner sur les terres du prochain.

— Que voulez-vous, Excellence, il faut bien se donner parfois du bon temps. On se perdrait tout à fait la main, sans parler du coup d'œil, si l'on n'échangeait de loin en loin le manche de la charrue contre un fusil.

— A ce compte, personne ne doit avoir la main plus sûre que toi ni le coup d'œil plus juste. Au fait, j'en sais quelque chose, et si ma bourse en souffre, ma table ne s'en trouve pas plus mal. »

Cet éloge du maître arracha un sourire de satisfaction au métayer qui fit tomber sur Fabio sa bonne humeur. Trompé par son costume rustique, il le prit pour ce qu'il paraissait être.

« Holà ! mon camarade, dit-il en lui frappant familièrement sur l'épaule au moment où il mettait pied à terre, si tu viens pour garder les troupeaux de la métairie, ils ne te donneront pas grand'peine : une vache et deux chèvres en font toute l'affaire ; il y a longtemps que le dernier de nos moutons a passé par la broche de la

ménagère, et par malheur il est mort sans héritier. »

Fabio rit de la méprise et s'en applaudit, mais il pensa trahir sa condition véritable en laissant au métayer le soin de conduire son cheval à l'écurie avec celui du comte Allégroni.

« Voilà un garçon qui ne se gêne pas, se dit Rosario en passant son bras dans la bride des chevaux. Patience! puisque monsieur le comte le trouve bon, il a ses raisons pour cela. Suffit!... »

Les abords de la métairie étaient plus que négligés : les instruments aratoires, en fort petit nombre et en fort mauvais état, gisaient pêle-mêle dans un coin de la cour, et des tas de pierres et d'immondices obstruaient partout le passage, sans compter les mares et le reste. L'œil du maître ne se sentait nulle part et ne brillait que par son absence. L'intérieur répondait au dehors : le désordre et la malpropreté régnaient dans toutes les parties de la maison : une seule pièce était un peu moins sale et moins nue que les autres ; c'est là qu'on recevait le comte et où lui-même reçut Fabio.

« En attendant mieux, lui dit-il, vous êtes ici en sûreté; sous la garde de mon métayer, vous n'avez rien à craindre ; le drôle est un franc bra-

connier, mais il est d'une fidélité à toute épreuve ; vous pouvez vous fier à lui. Et d'ailleurs j'espère que vous ne resterez pas longtemps ici, non que je ne sois heureux de vous y offrir un asile, mais j'ai à vous en proposer un où vous pourrez en même temps vous cacher et vous venger.

— Ce serait si beau, monsieur le comte, que je n'ose y croire.

— Croyez-y ou plutôt écoutez-moi : vous m'avez demandé à Trapani, la veille du jour de votre arrestation, si la confrérie des nobles, dont je suis le grand maître, n'avait pas des analogies, des relations quelconques avec l'ancienne confrérie des Beati-Paoli ; apprenez que les deux confréries n'en font qu'une ; je vous l'aurais déjà dit, si votre emprisonnement ne m'avait empêché de vous initier à nos mystères, comme c'était mon intention. Je ne puis, pour le moment, je ne dois pas vous en découvrir davantage ; encore ne vous fais-je cette confidence que sous ma responsabilité personnelle et sous le sceau d'un secret inviolable. Vous voyez que ma confiance en vous est sans bornes. Contentez-vous aujourd'hui de cette demi-révélation : quand il en sera temps vous en saurez beaucoup plus; sachez seulement qu'en attendant d'être un adepte en

titre, vous êtes un adepte en esprit; car, à l'heure qu'il est, la confrérie n'a qu'un but, et ce but est le vôtre.

— Quoi! s'écria Fabio, vous voulez, vous aussi, chasser les Anglais de Sicile?

— Je veux les exterminer tous et venger du même coup ma patrie et mon fils égorgé sous mes yeux par ces barbares. Jamais représailles furent-elles plus légitimes? Je serais le dernier des hommes, et comme père et comme citoyen, si j'endormais dans un lâche oubli mes haines politiques et ma vengeance particulière.

—Mais quels moyens avez-vous de les satisfaire?

— D'immenses, si nous savons en user.

— Mon attention redouble et mon impatience avec elle; ne les faites pas trop languir.

— Vous ne languirez pas longtemps, rassurez-vous. Vous n'êtes pas là sans avoir entendu parler de la corporation des tanneurs, de ces terribles *conciapelli* qui font trembler Palerme. Nul corps de métier n'est constitué plus fortement qu'eux; leur quartier, véritable cité dans la cité, est un sanctuaire redouté autant que redoutable, où la police n'oserait mettre le pied, sous aucun prétexte; ils ont leurs lois, leurs franchises, leurs immunités que tous les gouvernements ont

respectées, même celui d'à présent. Entre autres priviléges, ils ont celui de porter des armes en tout temps, en tout lieu ; passionnés pour la chasse, ils sont excellents tireurs et toujours prêts à faire le coup de fusil sur les hommes comme sur le gibier. Liés étroitement entre eux, ils se soutiennent en frères dans toutes les circonstances. Offenser un membre de la corporation, c'est offenser la corporation tout entière, et malheur à l'offenseur ! De temps immémorial, ils ont pour la madone de Trapani une dévotion particulière et ne manquent jamais de venir l'adorer en troupe une ou deux fois par an. Ces fréquents voyages les ont mis, depuis longtemps, en rapport avec la confrérie des nobles dont ils constituent pour ainsi dire le bras séculier; c'est-à-dire qu'en servant la confrérie publique, ils servent en même temps la confrérie secrète et sont Beati-Paoli sans le savoir. Leur consul est seul initié, et, pour nous, c'est comme s'ils l'étaient tous; car il est auprès d'eux l'organe de l'ordre, son intermédiaire, et, comme il règne sur eux en dictateur, nos ordres sont exécutés aussitôt que formulés. Nous avons de cette manière tous les avantages de l'association sans les dangers de l'indiscrétion.

— Permettez-moi de vous dire, monsieur le comte, que je ne vois pas encore bien clairement ce qu'il peut y avoir de commun entre les Anglais et les conciapelli.

— Vous allez bientôt le voir. Lazzaro, leur consul actuel, est un homme à moi ; je l'ai sauvé d'une banqueroute imminente, et il m'en a gardé une vive reconnaissance. Je lui dirais aujourd'hui qu'il faut tuer lord Bentinck, qu'aujourd'hui même lord Bentinck aurait cessé de vivre. Commencez-vous à comprendre?

— Je comprends même tout à fait.

— Notre projet cependant n'est pas de faire assassiner Bentinck. A quoi cela nous servirait-il? Lui mort, l'Angleterre nous enverrait un autre proconsul, un autre tyran, et nous ne gagnerions rien au change. Un meurtre isolé, nous étant inutile, ne serait qu'une puérile vengeance. Nous visons plus haut ; il ne s'agit pas de frapper un Anglais, mais tous les Anglais, et, pour cela, nous soulèverons contre eux, avec l'aide de nos alliés les conciapelli, le peuple de Palerme en masse. Que si maintenant Bentinck reçoit un mauvais coup dans la mêlée, nous nous en consolerons sans trop de peine.

— Je vous avoue que je n'en mourrais pas

non plus de chagrin. Mais continuez, monsieur le comte, vous me dites des choses si agréables à entendre que, dans mon propre intérêt, je me reproche mes moindres interruptions.

— Nous sommes déjà plus avancés que vous ne le supposez : un de nos confrères, le chevalier Vito Vitali, est déjà à Palerme, occupé à organiser l'insurrection, et Lazzaro est venu lui-même à Trapani avec une vingtaine de conciapelli, sous prétexte de rendre hommage à la madone, mais en réalité pour prendre mes ordres ; il retourne à Palerme aujourd'hui même pour les exécuter.

— Eh quoi ! vous en êtes déjà à l'exécution !

— Pas tout à fait encore. Nous n'éclaterons que lorsque le succès nous paraîtra infaillible ; en attendant, nous faisons les morts, et nous prenons nos mesures de manière à ne pas échouer. Voici maintenant ce que je vous propose. Les conciapelli doivent passer par la Barbara pour retourner chez eux, prenez place dans leurs rangs ; vous entrerez avec eux à Palerme sans être seulement remarqué. Lazzaro est prévenu et vous cachera chez lui. On n'ira pas, à coup sûr, vous chercher là, et d'ailleurs vous y serez bien gardé. Vous payerez l'hospitalité du consul par vos conseils, et, quand viendra le jour de

l'action, je m'en rapporte à vous pour joindre l'exemple au précepte. Acceptez-vous mes propositions ?

— Avec reconnaissance.

— Demeurez donc à la Barbara jusqu'au passage des conciapelli; Lazzaro vous y prendra lui-même ; abandonnez-vous à lui en toute assurance, et s'il imagine quelque fable sur vous pour mieux donner le change à son monde, répondez oui à tout ce qu'il vous dira. Quant à moi, je vous quitte ; il faut que je retourne sur-le-champ à Trapani, où ma présence est nécessaire, et où l'on doit ignorer mon absence. Mais vous aurez de mes nouvelles et j'aurai des vôtres. Adieu, cher capitaine, adieu ! Voyez un père en moi, comme je vois en vous un fils ; vous avez cessé d'être orphelin, et je ne suis plus seul au milieu des hommes. »

Allégroni prononça ces dernières paroles avec un attendrissement dont il n'était jamais le maître lorsque le souvenir de son fils lui revenait à la mémoire.

« Ce n'est pas le moment de s'attendrir, reprit-il en dévorant ses larmes, c'est le temps d'agir, agissons ! Fermons nos cœurs à la pitié, ouvrons-les à la vengeance. Délivrons la Sicile de

ses tyrans, et vous de vos persécuteurs. Exterminons jusqu'au dernier les assassins de mon fils; nous le pleurerons ensemble, ô Fabio! quand nous l'aurons vengé. »

A ces mots, il monta à cheval et repartit, après avoir donné ses instructions à Rosario. Le soleil s'était levé sur les hauteurs crénelées de San-Bonifato : les montagnes, les collines, le temple de Ségeste et la plaine elle-même, toutes les parties de ce magnifique paysage s'étaient illuminées l'une après l'autre et nageaient dans des flots de lumière. Le comte allait vite; il disparut promptement aux yeux de Fabio, et fut bientôt rendu à la porte de Trapani. Comme il entrait dans la ville, Lazzaro en sortait à la tête de sa petite armée. Ils se croisèrent sur le dernier pont-levis; mais ils n'échangèrent pas une parole, pas même un salut. La prudence leur commandait cet excès de réserve : ils se connaissaient trop pour laisser voir qu'ils se connussent. Seulement le comte fit à Lazzaro un signe de tête imperceptible qui voulait dire :

« Tout va bien, le fugitif vous attend à la Barbara. »

XXXVII

LE CAP TYNDARE.

Tandis que Fabio attend à la Barbara le passage des conciapelli, revenons sur nos pas jusqu'au cap Tyndare pour nous assurer que la reine et le brick y sont arrivés à bon port.

Certes, s'il y a un nom grec, c'est celui de Tyndare. Comment a-t-il passé de Grèce en Sicile ? Notre ami le baron Schininà, s'il était là, nous le dirait de point en point et nous édifierait complétement à cet égard. En son absence, nous en sommes réduits aux conjectures.

Quoique roi de Sparte, la ville aux mœurs patriarcales, le roi Tyndare ne paraît pas avoir été fort heureux en ménage : sa femme Léda n'a que trop fait parler d'elle, et ses deux filles, Hélène et Clytemnestre, bien davantage encore ; aussi avait-il dans son palais une statue de Vénus avec les fers aux pieds. Était-ce une vengeance? Était-ce une leçon? La chronique se tait là-dessus; l'imagination du lecteur y suppléera. Ajoutons que ses deux fils Castor et Pollux lui donnèrent plus de satisfaction. A la suite d'une révolution quelconque, il envoya ou conduisit lui-même en Sicile une colonie, qui vint bâtir sur le promontoire où nous sommes une ville dont il fut le père et le parrain. Ne me demandez pas l'histoire de cette ville, tout ce que je pourrais vous en dire, c'est qu'elle frappait des médailles au coin de Léda, représentée en tête-à-tête avec le cygne amoureux, ce qui n'était pas obligeant pour la mémoire du mari.

. . . .

De toutes ses splendeurs passées, il ne reste plus aujourd'hui qu'une petite église dédiée à la madone, sous le titre de Sainte-Marie-de-Tyndare. Quelle impiété ! l'époux de Léda, le père d'Hélène, baptiser la vierge de Bethléhem !

L'église de la Madone est gardée par deux ou trois ermites nichés dans un oratoire contigu où les saints hommes partagent leur temps entre la messe et la sieste ; quelques chaumières sont dispersées à l'entour et troublent d'une manière peu poétique la solitude du promontoire. Le coq n'est pas l'oiseau des ruines, et son chant se marie mal avec le poétique murmure des vagues.

Les restes de l'antique cité sont peu de chose : là, pas de temples, pas une seule colonne ; tout se borne à quelques fragments de murs secs et à quelques dalles usées des anciennes rues. Je passe sous silence les marbres épars réduits en cailloux, ainsi que les lambeaux de sculpture incrustés dans les murailles de l'ermitage ou des chaumières. N'oublions pas cependant les vestiges à peu près méconnaissables d'un théâtre et une espèce de portique aux trois quarts renversé qui sert aujourd'hui, faut-il le dire? d'étable aux pourceaux. O Léda ! ô Hélène ! Ajoutez à toutes ces profanations les grands bras prosaïques d'un télégraphe. De rares cyprès debout au milieu des décombres portent seuls le deuil de la cité morte.

Le cap est très-élevé et tombe à pic dans la mer; cette mer est si bleue, si limpide, qu'elle

peut à bon droit revendiquer sa part dans la voluptueuse légende du cygne olympien. Le site, au reste, est admirable : à l'orient, la côte forme une courbe gracieuse terminée par la haute presqu'île de Milazzo, qui s'avance en éperon dans la Méditerranée : sa fertilité l'avait fait nommer par les anciens Chersonèse d'or, et Homère y fait pâturer les troupeaux du Soleil. Du côté de l'occident, l'horizon est fermé par les escarpements abruptes du cap Calavà, dont les rochers sont nus et rouges comme ceux du comté de Modica. Au nord, s'étend la vaste mer dont l'archipel de Lipari coupe la monotonie par ses grandes masses de verdure. Le Stromboli fume plus loin comme un immense autel. Au midi, court la chaîne boisée des monts Pélores, qui masquent l'Etna, et dont l'aspect sombre jette sur le paysage une teinte mélancolique. Quant au cap Tyndare lui-même, l'aspect en est sauvage, quoique les abords en soient riants ; les sentiers qui y conduisent passent à travers les peupliers, les aloès, les cactus, et sont peuplés de rossignols; le genêt odorant s'y marie au chèvrefeuille, au jasmin, et les torrents descendus des montagnes coulent comme l'Eurotas au milieu des lauriers-roses en fleur. Un de ces tor-

rents s'appelle Tyndare, comme le promontoire.

Ce jour-là quelques officiers anglais de la garnison de Milazzo étaient venus en partie de plaisir visiter les antiquités dont un des trois ermites leur faisait les honneurs, Dieu sait comme! Mais le cicerone était digne des visiteurs et les visiteurs dignes du cicerone. Sur le chapitre de l'érudition ils se valaient les uns les autres. Tandis qu'ils étaient là vaguant et divaguant tout à leur aise, un bâtiment qui paraissait venir du Fare, et qui naviguait sous pavillon sicilien, mouilla au pied du cap et s'embossa aussi près de la côte que le fond le lui permit. La chaloupe fut à l'instant mise à flot et débarqua sur la grève un officier de marine qui, à peine à terre, fit une reconnaissance aux environs, et après une conférence avec des pêcheurs du madrague voisin d'Olivéri, revint se mettre en faction près de la chaloupe.

Cette apparition piqua la curiosité des officiers anglais. Quel était ce bâtiment? D'où venait-il? Que venait-il faire là? Telles furent les trois premières questions qu'ils se posèrent, et les paris succédèrent bientôt aux conjectures. Qui avait gagné? qui avait perdu? Ils résolurent de s'adresser pour le savoir à l'officier lui-même. Aussitôt dit, aus-

10.

sitôt fait. Ils l'abordèrent assez cavalièrement et l'interpellèrent sans plus de cérémonie. Blessé d'une familiarité qui frisait l'impertinence, l'officier sicilien refusa de répondre; ils insistent, on s'échauffe, et d'interpellation en interpellation, on en vient aux menaces, aux injures, aux défis. Le Sicilien avait déjà l'épée à la main, et se préparait à en faire un bon usage malgré le nombre de ses adversaires, lorsqu'une litière, escortée par deux cavaliers, parut à quelque distance.

« A moi, camarades! » cria-t-il aux cavaliers en leur faisant signe de venir à son aide.

Son appel fut entendu; les deux cavaliers furent en un clin d'œil auprès de lui, et la litière elle-même arriva un instant après. A l'approche de ce renfort inattendu, les Anglais firent quelques pas en arrière et devinrent plus circonspects.

« Eh quoi! s'écria une femme qui occupait le fond de la litière, ne peut-on faire un pas en Sicile sans rencontrer des Anglais? Partout des Anglais! Toujours des Anglais! Est-ce que personne enfin ne nous délivrera d'eux?

— Par la madone de Tyndare! répondirent les pêcheurs d'Olivêri, qui s'étaient attroupés sur la grève, si tout le monde pensait comme nous,

il y a longtemps qu'il ne serait plus question de langoustes.

— Mieux vaut tard que jamais, ajoutèrent les matelots de la chaloupe, qui avaient sauté à terre au moment de la querelle pour soutenir leur officier.

— Mort aux langoustes! » crièrent en chœur pêcheurs et mariniers.

La position des Anglais était d'autant plus critique qu'ils étaient les agresseurs : ni la reine, ni les gens du brick, on a reconnu l'une et l'autre, personne, en un mot, n'était disposé à leur faire quartier.

Rangés en bataille, ils attendaient l'événement, l'épée à la main, bien résolus à vendre chèrement leur vie s'ils ne pouvaient la sauver.

Caroline avait mis pied à terre, et faisant monter malgré eux dans la chaloupe son escorte et les autres marins du brick :

« Votre commandant, leur dit-elle, a besoin de vous à son bord. Laissez aux pêcheurs le soin de châtier l'insolence de ces étrangers. »

Quoique son incognito eût été respecté jusqu'au bout, elle parlait avec tant d'autorité, et l'habitude du commandement avait imprimé à sa personne une dignité si naturelle, que tout le

monde subissait instinctivement l'ascendant de sa parole et lui obéissait comme si son rang eût été connu. Demeurée la dernière sur le rivage :

« Mes amis, dit-elle aux pêcheurs, qui, bien qu'armés de simples bâtons, n'attendaient qu'un signal pour commencer l'attaque, si vous êtes les véritables Siciliens que vous vous êtes vantés d'être, prouvez-le : vous avez devant vous les plus grands ennemis qu'ait jamais eus notre Sicile. »

Elle n'avait pas achevé que les officiers anglais, indignés d'être tenus en échec par des gens de si basse condition, et se flattant d'avoir raison d'eux avec le plat de leur épée, tombèrent sur les pêcheurs qui les reçurent de manière à rabattre la morgue britannique; plusieurs des assaillants mordirent la poussière; serrés vivement entre la mer et l'ennemi qu'ils avaient tant méprisé, les autres étaient menacés du même sort : toute retraite était impossible. Les yeux de Caroline brillaient d'une joie sanguinaire.

« Dieu soit béni! se disait-elle, je puis compter sur le peuple sicilien : les passions de Procida ne sont pas mortes en lui. Ton règne approche, ô vengeance! »

Cette épreuve, qu'elle n'avait point cherchée,

et dont le hasard seul la rendait témoin, ne fit qu'exalter ses espérances et fortifier ses résolutions. Puisqu'une troupe de pêcheurs sans armes, et qui n'avaient pas à leur tête un Mazaniello, triomphait si facilement d'officiers aguerris et bien armés, que ne devait-on pas attendre du peuple en masse soulevé et organisé par sa reine elle-même assistée de Castoréo? Après une expérience si concluante, comment douter du succès?

Cependant les officiers anglais approchaient de leur dernière heure ; malgré leur résistance et leurs efforts désespérés ils allaient tomber ignominieusement jusqu'au dernier sous le bâton des pêcheurs. A cette vue, la pitié reprit ses droits dans le cœur de Caroline ; elle ne vit plus dans ses ennemis que des malheureux prêts à périr par son ordre, et la générosité fit taire en elle la vengeance.

« Arrêtez ! cria-t-elle aux pêcheurs d'une voix qui commandait l'obéissance et qui fut obéie ; faites grâce aux vaincus ! Quant à vous, continua-t-elle en s'adressant aux Anglais, recevez la vie qu'on veut bien vous laisser, et que cette leçon vous profite ! Apprenez à respecter le peuple que vous opprimez, et qui pourra bien quelque jour, si vous le poussez à bout, vous faire repentir d'avoir

éveillé sa colère. C'est l'homme et non l'Anglais, sachez-le bien, qu'on épargne en vous; car si la tyrannie étrangère dont vous êtes les instruments devait périr ici avec vous, vous seriez tous morts à l'heure qu'il est. Allez! on vous rend votre épée, faites-en à l'avenir un usage plus noble et plus juste. »

Humiliés de leur défaite et plus encore de la grâce qu'ils obtenaient, les Anglais remontèrent à cheval sans mot dire et repartirent à l'instant pour Milazzo, où ils ne se vantèrent pas de leur aventure. La reine, à son tour, monta dans la chaloupe, et quelques instants après elle était rendue à bord du brick.

Le soir était arrivé, une soirée comme il n'y en a qu'en Sicile : la mer était unie et transparente comme un lac, et la sérénité du ciel s'harmoniait avec la tranquillité des eaux. Quelques promeneurs de la petite ville voisine de Patti s'étaient approchés du brick sur des barques pavoisées ; les uns chantaient sur la guitare, les autres jouaient du tambour de basque, tandis qu'un berger assis nonchalamment sur les ruines dont son troupeau maigre broutait l'herbe rare et desséchée, leur répondait du rivage sur sa cornemuse. La cloche argentine de l'ermitage

de Tyndare mariait sa voix pieuse à ce concert agreste et mondain.

Pendant ce temps, le soleil s'abaissait rapidement; caché derrière un long rideau de nuages, il n'éclairait au-dessous de lui qu'une ligne de mer que la brise soulevait comme une lame d'or liquide; la petite île d'Alicuri, au-dessus de laquelle il était comme suspendu, nageait dans un océan de feu. L'horizon était sillonné de larges bandes éclatantes, qui allaient se fondre par degrés dans l'azur du crépuscule naissant. L'œil ne discernait pas le point où la mer finissait et où commençait le ciel. Mais peu à peu les teintes s'adoucissent; les obliques rayons pâlissent, s'éteignent, et l'astre enfin submergé sombre au sein des flots.

. . . .

La nuit fut belle et l'on marcha vite, pas assez cependant au gré du commandant; craignant quelque mauvaise rencontre dans les eaux de Palerme, il avait espéré franchir avant le jour ce point périlleux; il fut trompé dans son attente. Quoiqu'il eût donné toutes ses voiles et pris tout le vent qu'il pouvait prendre, il n'arriva à la hauteur de la capitale que pour voir le soleil se lever sur les rochers stériles du mont Pellégrino. Il est vrai

qu'il s'en tenait assez loin pour que la distance atténuât le danger qu'il redoutait, et il fut assez heureux pour doubler sans encombre le cap de Gallo. Il se croyait sauvé, il ne l'était pas, car le danger n'est presque jamais où on croit le voir. A peine avait-il filé quatre ou cinq nœuds qu'il aperçut, dans la direction d'Ustica, une frégate anglaise qui venait droit sur lui ; il se trouvait alors en vue de Carini, l'ancienne Hycarra, patrie de Laïs, et la mer le jetait irrésistiblement à la côte. Contrarié par le vent, menacé par la frégate, qui arrivait à toutes voiles, il fallait prendre un parti ; l'*alter ego* de Castroné le prit immédiatement.

Quoique la matinée fût déjà avancée, la reine n'avait pas encore paru sur le pont ; le repos de la nuit l'avait à peine remise de ses fatigues de corps et d'esprit ; le matin elle était restée dans sa chambre, à demi couchée sur un canapé. Seule et concentrée dans ses récents souvenirs, elle récapitulait les événements de ce voyage si rapide et cependant si plein d'enseignements et d'émotions. Elle repassait en elle-même tout ce que lui avait dit Castoréo, et, loin d'ébranler l'empire que tout d'abord il avait pris sur elle, la réflexion ne faisait, au contraire, que l'affermir

davantage. Chacune de ses paroles lui revenait en mémoire comme autant d'oracles; elle n'avait oublié que les récriminations et les vérités impitoyables que, de la part d'un autre, son orgueil vindicatif n'eût jamais pardonnées. Son cœur frémissait de joie en songeant aux conséquences du pacte mystérieux qu'ils venaient de conclure ensemble. Quel coup de théâtre pour la Sicile! Quel coup de foudre pour les Anglais!

Castoréo cependant et ses projets n'absorbaient pas tellement ses pensées qu'elle n'eût vers Fabio des aspirations violentes. Emprisonné pour elle, il avait acquis par là sur son cœur des droits sacrés, légitimes. Quelles réparations ne lui devait-elle pas! Qui sait même s'il sortirait sain et sauf des dangers de toute espèce où elle l'avait précipité? Se donnant le change à elle-même, afin sans doute de se mettre plus à l'aise avec ses passions, elle baptisait du nom de reconnaissance, de devoir, un sentiment beaucoup plus vif, et se livrait sans scrupule aux sympathies ardentes qui l'entraînaient vers lui.

Toutefois, en passant devant Palerme, elle fut assaillie d'un souvenir bien différent: elle se sou-

vint, avec une douleur poignante, que, naviguant naguère en fugitive et déjà exilée dans ces mêmes parages, elle y avait perdu un de ses enfants mort dans ses bras au milieu d'une affreuse tempête. La vue des mêmes flots, du même ciel rappela si vivement à son cœur maternel cet accident douloureux, qu'elle fondit en larmes et pleura longtemps.

Elle pleurait encore lorsque le commandant du brick se présenta devant elle.

« Madame, lui dit-il, la fortune et les vents cessent de nous être propices; ils veulent se venger sans doute de nous avoir trop favorisés jusqu'à présent. »

Là-dessus il la mit au fait de la situation, sans atténuer le péril qui était pressant. Le premier mouvement de Caroline était toujours pour les moyens extrêmes : elle voulait qu'on attendît la frégate, et qu'on opposât au besoin la force à la force.

« C'est bien ce que je ferais si j'étais seul, répondit le commandant, mais Votre Majesté doit-elle s'exposer au danger d'être reconnue, et, qui pis est, arrêtée, si nous n'étions pas les plus forts, sans compter toutes les chances d'un combat naval ? »

Ces raisons étaient trop fortes pour que la reine n'en sentît pas la justesse.

« Que faire ? demanda-t-elle après un instant de réflexion.

— Je propose à Votre Majesté de la débarquer à Castellamare, une petite ville de pêcheurs qui est au fond du golfe et où le vent nous porte directement ; nous avons là des amis, et vous y trouverez toutes les facilités nécessaires, sans que votre incognito soit compromis. Votre Majesté achèvera son voyage par terre, comme elle a été de Catane au cap Tyndare, et sera rendue ce soir même à sa résidence, pour peu qu'elle le désire.

— Mais vous ?

— Oh ! moi, je m'en tirerai toujours ; j'en ai vu bien d'autres ; Votre Majesté peut être tranquille sur mon compte. »

Le plan du commandant fut exécuté ponctuellement et sans rencontrer d'obstacle. La reine débarqua à Castellamare où elle monta immédiatement en litière, avec sa camériste : ne voulant pas affaiblir l'équipage du brick au moment d'un engagement possible, elle se contenta, pour escorte, de trois campieri du pays, et partit résolûment pour Castelvetrano.

Midi sonnait aux cloches d'Alcamo, comme

elle commençait à gravir le mont Inici, qui sépare Castellamare de la plaine de Ségeste où nous avons laissé Fabio.

XXXVIII

LES CONCIAPELLI.

Nous voici ramenés à la Barbara ; car du mont Inici à la métairie du comte Allégroni, il n'y a que la plaine de Ségeste à traverser. Le comte parti, Fabio attendait patiemment le passage des Conciapelli sous la garde du métayer Rosario. Celui-ci était assez embarrassé vis-à-vis de son hôte ; il n'était pas sans s'apercevoir combien ses manières démentaient son costume rustique ; d'autant plus que son maître lui avait dit en par-

tant : « Rosario, fais tout ce qu'il te dira, et « veille sur lui comme sur moi-même ; tu me « réponds de lui sur ta tête. » Donc ce n'était pas un villageois. Mais qui était-il ? voilà ce qu'il ne devinait point et n'osait demander. « Que m'importe ? se dit-il enfin. Les affaires du comte ne sont pas les miennes. Suffit ! » Et continuant à prendre Fabio pour ce qu'il voulait paraître :

« Hé ! l'ami, lui cria-t-il, qu'allons-nous faire avant déjeuner pour gagner de l'appétit ? Si nous allions *merlotter* dans la plaine ?

— Que je ne vous retienne pas, répondit Fabio qui ne se souciait pas d'aller au-devant des mauvaises rencontres pour le seul plaisir de brûler sa poudre aux moineaux ; je vous attendrai à la maison.

— Oh ! si vous n'y allez pas, répliqua Rosario dont les instructions étaient formelles, je n'y vais pas non plus ; restons donc au logis. Nous déjeunerons bien sans cela. Il me reste d'hier un lièvre et quelques perdreaux qui, arrosés d'un bon coup de marsalla, feront bien notre affaire.

— Ainsi soit-il ! dit Fabio ; l'air du matin m'a aiguisé l'estomac. »

Le déjeuner se passa gaiement et se prolongea fort avant dans la journée; car que faire en un

gîte à moins que l'on ne mange ? Rosario n'était pas hypocrite.

« Je ne suis, disait-il, qu'un franc braconnier ; mais que voulez-vous, c'est plus fort que moi, le sang m'emporte. Je chasse de race comme les bons chiens ; mon père est mort braconnier, et braconnier je mourrai ; je tâche seulement de ne pas finir comme lui, car il a été tué par un garde dans les bois du marquis Artali qui, dit-on, en a tué bien d'autres. Si jamais je tiens ce marquis-là au bout de mon fusil, il fera sagement de recommander son âme à la madone de Trapani. Par saint Hubert ! ce coup de fusil en vaudra bien un autre.

— Oui, mais après ?

— Après ? Si le justicier s'en mêle, M. le comte Allégroni a les bras longs et me tirera d'affaire ; ce ne sera pas la première fois, et dans cette circonstance, il le ferait d'autant plus volontiers qu'Artali et lui ne se chauffent pas du même bois. En attendant de tirer sur le marquis, je tire sur son gibier, et, à l'occasion, sur ses gardes. Quant à celui qui a tué mon père, ajouta-t-il en ouvrant démesurément son grand œil fauve, il y a longtemps qu'il ne tue plus personne.

— Ah çà ! mon camarade, dit Fabio, sans re-

lever la dernière phrase du braconnier, vous aimez donc furieusement le gibier ?

— Le gibier a son mérite ; mais c'est moins le gibier qui me plaît que le coup de fusil qui l'abat. Il y a dans l'odeur de la poudre quelque chose d'enivrant qui monte au cerveau, et il n'est pas jusqu'à l'explosion qui ne me fasse battre le cœur. C'est de l'enfantillage si vous voulez, mais c'est comme cela. Et puis, la chasse est le seul métier digne de l'homme ; les lois qui la prohibent ou la limitent sont des abus de pouvoir ; chacun a le droit de les violer ; c'est comme si l'on défendait de boire et de manger. On chasse comme on respire ; vivez donc sans respirer ! Moi, je meurs si je ne chasse. Il me faut le grand air et les grands bois ; il me faut surtout la liberté. Qu'on me jette seul au milieu d'une forêt déserte, pourvu que j'aie un bon fusil à la main, je ne crains ni gardes ni justiciers ; je suis roi du monde. La nécessité seule me condamne à la charrue ; je la méprise, et tandis que je suis courbé sur le soc comme un mercenaire, je sens mon cœur battre avec une violence à tout rompre chaque fois qu'un oiseau passe sur ma tête ou un lièvre au bout du sillon. »

Rosario s'exprimait avec une espèce d'enthou-

siasme sauvage, et Fabio écoutait avec un vif intérêt ce Nemrod rustique, dont la vocation était si décidée. Tandis que le braconnier parlait, son chien, couché à ses pieds, le regardait avec intelligence et témoignait son approbation par les mouvements de sa queue.

« Il n'est pas beau mon caniche, reprit Rosario, mais il est fidèle, et quel nez! »

Le caniche répondit au compliment de son maître par un petit cri joyeux, et vint lui lécher les mains avec tendresse. Mais il dressa tout à coup l'oreille ; les pas d'un cheval avaient retenti dans la cour, et quelques secondes après un homme robuste, quoique déjà d'un certain âge, entra dans la métairie.

« Ah! c'est vous, don Lazzaro? dit Rosario en se levant avec déférence.

— Pour vous servir, répondit le consul des conciapelli d'un ton qui voulait dire au contraire : Pour être servi. C'est sans doute vous, camarade, continua-t-il en s'adressant à Fabio en lui faisant un signe d'intelligence, dont m'a parlé Sa Seigneurie le comte Allégroni?

— Moi-même

— Ainsi donc, vous voulez vous enrôler dans la corporation dont j'ai l'honneur d'être consul?

— C'est mon intention, si l'on y veut de moi.

— Je me charge de votre apprentissage, et nous aviserons à ce qu'il ne soit pas trop long.

— Comment! s'écria Rosario avec une indignation mal déguisée, vous voulez être tanneur quand vous pourriez être braconnier comme moi? Je m'étais trompé sur votre compte, vous n'êtes pas ce que je croyais.

— Eh! l'ami, demanda Lazzaro, qu'avez-vous à dire contre les tanneurs?

— Rien, répondit Rosario, ce sont de braves gens, je le sais, et de bons chasseurs dans l'occasion. Seulement il m'est bien permis de préférer mon métier au leur. Chacun son goût, n'est-ce pas?

— C'est bon, c'est bon, dit brusquement Lazzaro, je n'ai pas le temps de discuter aujourd'hui. En route! poursuivit-il en se retournant vers Fabio; les camarades nous attendent au bas de la colline; allons les rejoindre, et de là en avant sur Palerme. Il faut que nous y soyons rendus cette nuit. »

Au moment où Fabio montait à cheval, Rosario s'approcha de lui sournoisement.

« Qui que vous soyez, lui dit-il à voix basse, villageois ou non, vous devez bien comprendre

qu'on n'est pas aveugle, tout braconnier qu'on soit, et qu'on voit clair sans en avoir l'air, vous n'êtes pas ce que vous paraissez, et vous avez vos raisons pour vous déguiser.... Suffit! je ne vous demande pas votre secret; mais si jamais l'ennui vous prend à Palerme, et que vous vous lassiez de tanner ou voir tanner d'ignobles peaux de bœuf, revenez à la Barbara, je me charge de vous y faire passer le temps, et, au besoin, je vous cacherai dans certains bois où le diable en personne ne vous découvrirait pas.

— Merci, répondit Fabio en lui serrant affectueusement la main : je m'en souviendrai. »

Quand il voulut faire ses adieux au caniche du braconnier, le caniche lui montra les dents et lui tourna le dos avec mépris.

Lazzaro pouvait avoir la cinquantaine, mais malgré ses cheveux grisonnants, tout chez lui accusait la vigueur. Ses traits étaient fins et son œil gris pénétrant. Il portait le costume des artisans riches de Palerme : une jaquette brune tombant au-dessous des hanches; une culotte de velours bleu à boucles d'argent, et un chapeau rond à larges ailes. Une ceinture de soie rouge était roulée autour de ses reins, et une longue guêtre de cuir destinée à la chasse et au voyage

lui serrait la jambe. Il avait sans doute en poche le couteau classique, mais on ne lui voyait d'autre arme qu'un fusil de chasse pendu à la selle. Les autres conciapelli, une trentaine environ, portaient à peu près le même costume que leur consul : jaquette, culotte et chapeau rond ; leurs habits à tous étaient invariablement coupés sur le même patron ; ils ne se distinguaient les uns des autres que par la couleur de leur ceinture. Les uns montaient des chevaux, les autres des mulets, mais aucun n'était à pied et tous avaient le fusil pendu à la selle.

Quant aux physionomies, elles n'étaient pas des plus rassurantes ; la licence et toutes les passions désordonnées étaient empreintes sur ces visages basanés, dont quelques-uns respiraient une singulière énergie. Malheur à qui tombait entre ces mains calleuses ! Ils revenaient d'offrir leurs saints hommages à la madone de Trapani ; mais il n'y paraissait guère ; la dévotion avait fort peu sanctifié leurs actions et encore moins leurs discours.

« Camarades, leur dit Lazzaro en les rejoignant avec Fabio au bas de la colline, voici un brave garçon qui veut entrer dans la corporation ; faites-lui bon accueil pour l'amour de moi.

— Qu'il soit le bienvenu! » s'écrièrent en chœur les conciapelli.

Et afin de rendre leur réception plus bruyante, c'est-à-dire plus joyeuse (en Sicile il n'y a pas de joie sans beaucoup de bruit), ils firent en son honneur une décharge générale. Rosario, resté au seuil de sa métairie, poussa un vivat retentissant, en humant à pleines narines la fumée de la poudre que le vent emportait de son côté.

L'armée se remit en route. Lazzaro marchait en tête avec la dignité d'un général ; le reste venait ensuite et allait sans ordre au gré des chevaux et des mulets, car les bons écuyers étaient plus rares que les bons tireurs, et quand un conflit éclatait entre un cavalier et sa monture, la victoire restait rarement au premier. Enfin, tant bien que mal on avançait, nonobstant quelques chutes et force ruades.

Fabio qui, en qualité de militaire, méprisait ce ramassis d'artisans (il employait en lui-même un mot moins poli), Fabio, dis-je, se tenait à l'écart ou près du vieux Lazzaro qui, fidèle aux recommandations du comte Allégroni, veillait sur lui avec une sollicitude toute paternelle.

Le temple de Ségeste était dépassé. On avait fait un mille au delà dans la direction d'Alcamo,

petite ville arabe sur la route de Palerme. Le corps d'armée avait pris les devants et laissé en arrière une dizaine de traînards plus mal montés ou plus mauvais cavaliers que les autres, et qui n'étaient pas, tant s'en faut, l'élite de la troupe. En ce moment une litière, descendue du mont Inici et escortée de quatre campieri à cheval, croisa l'arrière-garde indisciplinée des conciapelli.

« Holà! vous autres, crièrent-ils grossièrement aux campieri, quel gibier conduisez-vous dans cette bourriche ?

— Passez votre chemin, répondirent les campieri, et laissez-nous passer le nôtre.

— Nous passerons notre chemin si cela nous plaît ; quant à vous, mes braves, vous avez tout l'air d'escorter de la contrebande. C'est ce que nous allons voir avec ou sans votre permission. »

A ces mots, ils entourèrent la litière dont les rideaux étaient fermés hermétiquement, et comme ils se disposaient à les ouvrir de force, les campieri s'y opposèrent résolûment :

« Halte-là! crièrent-ils en se plaçant aux deux portières le fusil à la main. Le premier qui fait un pas de plus est un homme mort. »

La lutte n'était pas égale : les agresseurs étaient trois contre un et habitués d'ailleurs à toutes les violences, à tous les excès; les campieri n'en faisaient pas moins bonne contenance et ne semblaient pas disposés à quitter leur poste sans coup férir. Il leur survint un renfort inespéré : Fabio, qui était resté en arrière, rejoignit l'attroupement au moment où les hostilités allaient commencer. Il devina au premier coup d'œil de quoi il s'agissait; quelques mots des campieri achevèrent de le mettre au fait; et il se rangea de leur côté sans savoir encore de qui il prenait si chevaleresquement la défense, car les rideaux de la litière étaient toujours fermés. Il ne fut pas longtemps dans l'ignorance à cet égard : aux premières paroles qu'il prononça, un des rideaux s'entr'ouvrit, et il vit la reine qui, l'ayant reconnu à la voix, se faisait reconnaître de lui, mais de lui seul; pas un mot ne fut échangé; on ne se parla que du regard, et le rideau se referma. Caroline lui avait fait entendre par signes qu'elle voyageait incognito.

« Une femme! s'écrièrent les conciapelli en poussant un hourra sauvage. Une femme! par saint Roch et son chien! nous avions bien raison de dire que c'était de la contrebande. Arrière!

continuèrent-ils en s'adressant aux campieri. Arrière ! ou nous faisons feu sur vous.

— Eh quoi ! dit Fabio d'une voix conciliante, car il craignait que le combat une fois engagé, quelque balle perdue n'allât frapper la reine, n'avez-vous pas honte de ce que vous faites là ? Êtes-vous des voleurs de grands chemins pour arrêter les voyageurs ? Allons, mes amis, laissez passer cette litière, sur laquelle nous n'avons aucun droit, et hâtons-nous de rejoindre les camarades, qui ont pris sur nous beaucoup trop d'avance.

— Frère prêcheur, répondit un des plus animés de la troupe, garde tes sermons pour le carême, nous ne sommes pas ici à l'église.

— Parbleu ! dit un autre, le voilà déjà qui parle en maître, et il n'est pas même apprenti.

— Vous allez voir, dit un troisième en ricanant, que c'est son amoureuse qui est là dedans.

— C'est une femme que vous respecterez ou c'est à moi que vous aurez affaire, » répondit Fabio à qui la colère commençait à faire oublier la prudence qu'il s'était d'abord imposée.

Peu endurant de sa nature, il s'était fait violence pour tenter les voies pacifiques, et ne pas

éclater plus tôt. Le soldat reparaissait sous l'habit du campagnard.

« Passez votre chemin, continua-t-il en armant son fusil ; passez-le, vous dis-je, ou vous ne le passerez plus du tout. »

Il n'avait pas achevé sa phrase, qu'un coup de feu parti des rangs ennemis lui perça son chapeau.

« Misérables ! s'écria tout à coup Caroline en s'élançant de sa litière et en allant droit aux conciapelli ; qu'osez-vous faire en ma présence ? Éloignez-vous, c'est moi qui vous l'ordonne, moi la.... »

Elle allait dire la reine, mais elle retint le mot prêt à lui échapper. Au reste, la découverte de son rang n'aurait pu produire plus d'effet que n'en produisirent son geste et sa voix. Quelle autre femme qu'une reine aurait commandé d'un ton si absolu et pris une attitude si fière, si impérieuse ? Tout grossiers, tout insolents que fussent les conciapelli, ils subirent l'ascendant de Caroline et reculèrent de quelques pas devant elle, frappés d'un respect involontaire. Mais bientôt, ils se ravisèrent ; honteux de leur faiblesse, ils s'encouragèrent les uns les autres à revenir à la charge non contre la reine, mais contre Fabio

qui avait attiré sur sa tête toute la colère de l'ennemi. Plusieurs fusils le menacèrent à la fois. A la vue d'un danger si pressant, Caroline ouvrit la bouche pour se nommer, mais Fabio lui coupa la parole avant même qu'elle l'eût prise ; la voyant près de se compromettre pour lui, il prévint son dessein généreux autant par amour-propre que par dévouement ; il aimait mieux être son créancier que son débiteur. Feignant toujours de ne la point connaître, il se jeta vivement entre elle et les conciapelli.

« Madame, dit-il en lui faisant un rempart de son cheval, ne craignez rien ; ces bandits ne seront pas les plus forts ; nous sommes plus qu'il n'en faut, votre escorte et moi, pour en avoir raison. En joue ! » continua-t-il en se retournant vers les campieri, toujours immobiles sur leur selle.

Il allait ajouter : Feu ! et Dieu sait la mêlée qui s'en serait suivie, lorsque Lazzaro, arrivant bride abattue, tomba comme la foudre au milieu des combattants. Véritable *deus ex machinâ* du drame antique, il dénoua par sa présence, et avant l'effusion du sang, cette tragédie compliquée.

« Drôles, dit-il aux agresseurs quand il sut de quoi il était question, c'est ainsi que vous

déshonorez la corporation? Que voulez-vous que l'on dise de nous en Sicile, si vous vous comportez de la sorte? Testalunga et Romano valaient mieux que vous, tout bandits qu'ils étaient : ils auraient eu honte d'attaquer les femmes; ils les protégeaient au contraire, mais vous... allez, vous êtes indignes du nom que vous portez, et vous me faites rougir de vous. Mieux vaudrait pour moi être chef de voleurs que consul de gens de votre espèce. Eh! par saint Roch! puisque vous voulez à toute force tirer des coups de fusil, gardez votre poudre pour les Anglais, vous n'en aurez pas de reste lorsque le jour viendra de leur donner la chasse.

— Lazzaro! » dit Caroline, qui avait profité de la harangue du vieux consul pour remonter dans sa litière, où la malheureuse camériste l'attendait à demi morte d'effroi.

Surpris de s'entendre appeler par son nom, Lazzaro s'approcha de la portière. Quelle fut sa stupéfaction en reconnaissant la reine!

« Madame! s'écria-t-il en ôtant son chapeau, c'était donc Votre Maj...

— Silence! je ne veux pas être connue. Éloigne ton monde et viens me parler ensuite. »

Il n'eut pas la peine d'exécuter la première

partie des ordres de Caroline : honteux d'être pris en flagrant délit par leur consul, et humiliés de sa virulente sortie, les conciapelli s'étaient éloignés d'eux-mêmes sans répliquer un seul mot, tant ils se sentaient dans leur tort ; et, mettant leurs chevaux au galop, ils eurent bientôt rejoint leurs camarades. Lazzaro revint alors auprès de la reine.

Qu'on ne s'étonne pas de cette reconnaissance. Caroline, pendant son séjour à Palerme, flattait les différents corps de métiers dans la personne de leurs consuls ou échevins, *consoli di artieri,* et cela dans la double intention de se populariser et de se créer au besoin des auxiliaires contre les Anglais. En sa qualité de chef des conciapelli, la plus redoutable et la plus redoutée des corporations palermitaines, Lazzaro avait eu sa part, et une large part, dans les faveurs royales ; appelé souvent au palais, il y voyait chaque fois la reine, qui l'avait honoré, dans plusieurs circonstances, d'une attention particulière.

« Lazzaro, dit Caroline d'une voix sévère et encore toute frémissante, comment justifieras-tu l'indiscipline et l'insolence de tes subordonnés ? S'attaquer à moi !... Quelle audace ! A moi !... Est-ce ainsi que tu veilles sur eux ? »

Et comme Lazzaro cherchait à s'excuser lui-même et à excuser les coupables :

« Je te pardonne et à eux aussi, ajouta-t-elle brusquement, en considération de la haine que vous portez aux Anglais, mais à condition que vous n'en resterez pas aux paroles.

— Ce que nous avons dit, Majesté, nous le ferons, et ce jour-là sera le plus beau de ma vie. Vos fidèles conciapelli ont ressenti plus que personne en Sicile l'outrage que les Anglais ont fait à Votre Majesté ; son injure est la nôtre, et nous n'avons rien de plus à cœur que de la venger : nous la vengerons, par saint Roch ! nous la vengerons dans le sang des habits rouges ! Avant qu'il soit longtemps, Votre Majesté rentrera en triomphe dans sa bonne ville de Palerme, et Lazzaro ne sera pas le dernier à lui donner la bienvenue.

— J'accepte vos offres et au besoin votre assistance, répondit Caroline les yeux rayonnants de joie ; jusque-là, garde un secret inviolable sur notre rencontre. Adieu, Lazzaro ! ou plutôt au revoir ! Les beaux jours de la Sicile nous seront bientôt rendus. »

Lazzaro s'éloignait, elle le rappela.

« Ce jeune villageois qui m'a prêté main-forte,

lui dit-elle en désignant Fabio, est-il avec toi?

— Oui, Majesté.

— Eh bien! dès ce moment, il passe de ta compagnie dans la mienne. Je l'emmène avec moi. »

Qui fut embarrassé? Ce fut Lazzaro. Il avait promis au comte Allégroni de ne point quitter Fabio. Quel parti prendre dans une situation si critique?

« C'est que..., répondit-il en balbutiant, c'est que...

— Quoi?

— C'est que j'ai promis de veiller sur ce jeune homme.

— Crains-tu que je ne veille pas sur lui aussi bien que toi?

— J'ai répondu de lui sur ma tête.

— Si ce n'est que cela, je t'en réponds sur la mienne. Il est convenu, continua-t-elle en s'adressant directement à Fabio, que vous m'accompagnez. Vous m'avez si bien défendue, que je ne saurais choisir une meilleure escorte. »

Fabio inclina la tête en signe de consentement.

Il va sans dire que c'était pour la forme et pour jouer son rôle dans la petite comédie impro-

visée par Caroline ; sa résolution de l'accompagner avait été prise au moment même où il l'avait reconnue. Qu'aurait pu le vieux Lazzaro contre deux volontés si arrêtées et si bien d'accord ? Il se résigna à ce qu'il ne pouvait empêcher, et, saluant profondément la reine, il rejoignit son armée au moment où elle arrivait aux portes d'Alcamo.

Disons, en passant, que cette ville est la patrie de Vincenzo, dit Ciullo d'Alcamo, le créateur de la poésie italienne ; mais les conciapelli étaient peu sensibles à cette illustration littéraire ; en qualité de tanneurs, ils l'étaient beaucoup plus au sumac, arbre dont abonde le territoire d'Alcamo, et dont la feuille, réduite en poudre, sert à la préparation des cuirs.

XXXIX

LA MÉTAIRIE.

Après cette alerte, la reine poursuivit son voyage sans autre événement. Aucun des quatre campieri n'avait entendu sa conversation avec Lazzaro ; aucun n'avait deviné son rang. Fabio marchait à côté de la litière, sans regarder dedans : un signe de Caroline lui avait imposé cette réserve ; gênée par sa camériste, elle ne regardait elle-même qu'à la dérobée le faux villageois, et ne lui adressait que des questions conformes à son travestissement. Mais, si insignifiantes que

fussent ses paroles, il y avait dans le son de sa voix quelque chose de vibrant qui annonçait une émotion profonde ; et une tendresse combattue, mais victorieuse, éclatait dans ses regards furtifs. Immobile au fond de la litière, et ses beaux bras croisés sur la poitrine, elle avait des accès de rêverie, de silence, pendant lesquels son esprit absorbé semblait rouler en lui-même quelque dessein secret.

Ce dessein, quel était-il?

« Dites-moi, demanda-t-elle tout d'un coup à Fabio, en penchant sa tête hors de la portière, connaissez-vous quelqu'un dans les environs?

— Personne, à l'exception de ce braconnier, qui vient au-devant de nous avec son fusil et son chien. »

Il achevait à peine, qu'ils furent rejoints par Rosario.

« Eh bien! camarade, dit-il à Fabio, vous avez donc renoncé à votre voyage de Palerme? Ma foi, tant mieux! Je ne vous voyais pas avec plaisir au milieu de ces gratteurs de peaux. Quant à moi, j'ai entendu un coup de fusil, et me voici! Les bons chasseurs et les bons chiens sont comme les bons généraux, ils vont droit au feu. Que s'est-il donc passé? Vous avez reçu une balle

dans votre chapeau, à ce qu'il me semble ! Par saint Hubert ! vous avez du bonheur : deux pouces plus bas, et la balle vous disait dans l'oreille deux mots auxquels vous n'auriez certainement pas répondu.

— Et c'est pour moi, dit à Fabio la reine attendrie, que vous avez affronté la mort de si près ! »

Fabio ne répondit à ce cri de sensibilité que par un sourire qui semblait dire : « Pour vous, que n'affronterais-je pas ? » La passion de Caroline prit en ce moment des proportions gigantesques. Elle envoya tout son être à Fabio dans un regard. Puis revenant à sa première idée :

« Ce chasseur demeure-t-il loin d'ici ? lui demanda-t-elle à demi-voix.

— Tout près, madame, dans la métairie que vous voyez là-bas au penchant de la colline.

— Allons-y. »

Le braconnier se prêta de la meilleure grâce du monde à la visite dont on l'honorait. Il se mit à la tête de la caravane, et l'on fut bientôt rendu à la Barbara. La reine mit pied à terre, et, après un entretien secret avec la camériste, celle-ci continua seule sa route vers Castelvetrano.

« Il ne me convient pas, lui avait dit Caroline, d'y arriver encore, prends les devants. Les intérêts de l'État veulent que je demeure ici vingt-quatre heures. »

Deux des campieri de Castellamare escortèrent la caméristе; la reine retint les deux autres, mais pour la forme seulement; car à peine la litière eut-elle disparu derrière la colline qu'elle les renvoya chez eux, rémunérés avec sa magnificence ordinaire.

« Je viens de m'assurer, dit-elle à Fabio, vingt-quatre heures de liberté. »

Que voulait-elle faire de cette liberté?

« Mon ami, reprit-elle en s'adressant au métayer, je me sens fatiguée, j'ai besoin de repos, voulez-vous me donner l'hospitalité jusqu'à demain? »

C'était s'y prendre un peu tard pour la demander, car la litière était déjà loin et les campieri aussi. Toutefois Rosario ne lui en fit pas l'observation et mit sa métairie à la disposition de l'inconnue avec une courtoisie rustique du meilleur goût.

« Elle est peu digne d'une belle dame comme vous, répondit-il, mais, telle qu'elle est, elle est à votre service. La ménagère vous arrangera de

son mieux la chambre que M. le comte Allégroni occupe lorsqu'il vient à la Barbara. Pendant ce temps je m'en vais, avec votre permission, tirer quelques perdreaux pour le souper. Si vous avez besoin de moi, dit-il à Fabio en prenant son carnier, vous n'avez qu'à tirer un coup de fusil, je ne tarderai pas à me rendre à l'appel. »

Il s'éloignait par discrétion : son tact naturel, qui lui avait fait deviner dans le faux villageois un ami du comte Allégroni, lui faisait comprendre également que cette visite féminine cachait quelque mystère et qu'il fallait laisser le champ libre aux deux inconnus.

« Le tête-à-tête ne leur déplaira pas, se dit-il d'un air narquois, car il est bien impossible qu'ils ne se connussent pas auparavant et qu'ils se soient rencontrés ici pour la première fois ; mais cela ne me regarde point ; les affaires du comte et de ses amis ne sont point les miennes. Suffit !... »

Là-dessus il siffla son caniche qui commençait à se réconcilier avec Fabio, et il se mit discrètement en campagne. On le perdit bientôt de vue, mais on ne fut pas longtemps sans l'entendre tirer des coups de fusil.

« Nous voilà rassurés sur notre souper, dit la

reine en souriant ; je le suis moins sur votre sûreté ; votre travestissement témoigne de vos dangers. Vous me devez l'histoire de vos aventures. »

En disant ces mots elle se jeta dans un grand fauteuil de cuir jadis doré, le seul siége commode qui fût dans la chambre : cette pièce, du reste, le quartier noble de la maison, était assez propre et pas trop mal pour une chambre de métairie. Il est vrai que c'était celle du maître, qui pourtant n'y venait guère et y couchait encore plus rarement ; mais elle était toujours prête à le recevoir, et, en son absence, personne n'eût osé l'habiter. Elle ne dérogeait point ce jour-là.

Un vaste lit à colonnes et à rideaux de serge verte comme ceux des croisées occupait le fond de la pièce ; une grande table ronde en racine de noyer était au milieu. Des chaises et des fauteuils de cuir complétaient l'ameublement, une natte de sparte couvrait les briques du carreau. Quant aux parois, elles étaient passées à la chaux vive suivant l'usage sicilien, mais un Watteau campagnard les avait décorées de guirlandes de fleurs impossibles et de groupes d'amours estropiés.

« N'étaient ces magnificences raphaélesques ,

dit gaiement Fabio, je pourrais me croire à Boncevino. Mes chaises de paille valent presque celles-ci. Votre Majesté me fait-elle l'honneur de s'en souvenir?

— Ma Majesté vous fait cet honneur; mais vous, faites-moi celui de vous souvenir qu'il n'y a point ici de reine, comme il n'y a point de capitaine. Je ne vois en vous qu'un villageois, ne voyez en moi qu'une voyageuse inconnue. Soutenez votre rôle comme je soutiens le mien; de cette manière notre secret sera bien gardé.

— Les indiscrétions ne sont pas à craindre; notre hôte n'est point marié, et sa ménagère est sourde, ou peu s'en faut.

— Mais vous ne me direz donc pas vos aventures! Je veux les savoir dans les moindres détails. »

Fabio se rendit au vœu de Caroline et lui raconta ce que nous savons déjà : son voyage à Trapani, le duel où il avait été témoin, l'arrestation qui l'avait suivi, sa captivité, son évasion, tout en un mot, excepté le dévouement de Rafaella; le nom de sa libératrice ne fut pas même prononcé, et le peintre Errante eut tous les honneurs de sa délivrance.

« Du reste, continua-t-il en passant fort rapi-

dement sur les événements qui lui étaient personnels, si je n'ai pu remplir qu'en partie la mission que Votre Majesté m'avait confiée, j'en ai vu assez pour vous affirmer que les dispositions de la garnison de Trapani sont telles que vous pouvez les désirer.

— Ainsi vous me répondez de votre régiment, je veux dire du régiment dont vous êtes colonel *in petto?*

— A juger des soldats d'après les officiers, je réponds de l'armée tout entière : au premier coup de fusil tiré contre les Anglais, l'explosion sera générale.

— Vous croyez ?

— J'en suis certain.

— Dieu vous entende et surtout vous exauce! »

Caroline prononça ce vœu assez froidement ; elle avait même écouté avec une indifférence qui ne lui était pas ordinaire, quand ses intérêts politiques étaient en jeu, le rapport de Fabio, quoique ce rapport flattât ses passions et servît ses projets. L'instant d'auparavant elle bondissait comme une lionne blessée, au seul nom des Anglais, et maintenant l'espoir fondé de tirer d'eux une vengeance éclatante, prochaine, faisait battre à peine son cœur.

Quelle révolution s'était opérée en elle ?

Après avoir été tendus si longtemps, les ressorts de son âme s'étaient relâchés peu à peu ; des sentiments violents, elle était revenue aux sentiments tendres ; à mesure qu'elle s'éloignait de Castoréo, elle se rapprochait de Fabio, dont l'image ne s'était présentée à elle que par échappées, durant ce voyage, à la fois si long et si court, mais surtout si rempli. Son apparition inattendue et presque miraculeuse au moment où elle le croyait en prison ne pouvait manquer de produire, et avait en effet produit sur elle, une impression profonde, presque superstitieuse.

« Dieu le veut ! » s'était-elle dit dans le plus intime de son être.

Quelle femme ne fait intervenir le ciel dans ses passions ? Laquelle ne voit des complices ou des ennemis dans les forces aveugles et les accidents de la nature ?

Les dangers courus par Fabio, ceux qu'il courait encore, n'avaient fait qu'exalter le sentiment qui l'entraînait irrésistiblement vers lui ; il n'est pas jusqu'à son déguisement qui ne lui donnât une nouvelle grâce à ses yeux. Tandis qu'il parlait de lui-même, elle l'écoutait avec une attention ardente et le regardait avec des yeux

trop éloquents pour n'être pas compris ; puis parfois, comme si elle eût craint d'être trop ou trop tôt pénétrée, elle détournait de lui ses regards et les laissait errer au hasard sur la campagne.

Elle avait approché son fauteuil d'une fenêtre encadrée de plantes grimpantes et qui avait vue sur la plaine ; cette plaine, tout à fait déserte et bornée au nord par les pentes à peine boisées du mont Inici, se déroulait des deux autres côtés comme un large ruban de verdure ; on y cherchait en vain, je ne dis pas un arbre, mais un arbuste ; un gazon ras et quelques bouquets de chardons étaient sa seule parure, et quelle parure! Ce paysage sec et muet était loin d'être pittoresque ; seulement, on apercevait de profil le temple de Ségeste, qui couronne d'une auréole poétique ces tristes solitudes. L'air était tiède et tout imprégné de l'arome enivrant des pâturages ; le jour, à demi voilé par de grands nuages blancs qui se promenaient dans l'espace, avait je ne sais quelle langueur mélancolique qui invitait à la rêverie, et le soleil, invisible derrière les nuées, s'approchait lentement des montagnes d'Alcamo pour se plonger dans les vapeurs ondoyantes du couchant.

Le silence régnait dans la nature ; il régnait aussi dans la métairie. Caroline ne paraissait pas disposée à le rompre ; il y avait dans son attitude quelque chose d'abandonné, et son visage portait tous les signes d'une préoccupation intérieure qu'elle ne cherchait pas à dissimuler. Enhardi par le tête-à-tête, Fabio se rapprocha d'elle, et la regarda fixement.

« Je viens de vous raconter mes aventures, lui dit-il ; Votre Majesté me doit maintenant les siennes. Par quel miracle est-elle à Ségeste quand tout le monde la croit malade à Castelvétrano ?

— Castroné vous a donc fait ce conte comme aux autres ? J'admire sa discrétion. Ma maladie est un voyage mystérieux...

— Mystérieux ?

— Oui, un mystère d'État. Ne m'en demandez pas davantage pour le moment ; un autre jour, je vous raconterai tout ce que vous voudrez. A demain les affaires sérieuses. Je me suis arrêtée ici avec vous pour échapper pendant quelques heures à la politique ; ne m'y faites pas retomber malgré moi. Laissez, laissez-moi jouir, ou plutôt, Fabio, jouissons ensemble des courts instants de liberté que le hasard me donne. Oublions vos

dangers et les miens pour ne songer qu'au bonheur de nous retrouver, et rendons grâce au destin de la faveur signalée qu'il nous accorde. Elle doit nous être d'autant plus chère qu'elle est plus inattendue. Le calme de cette retraite champêtre a passé en moi. Jamais je ne me suis senti le cœur si serein, si paisible. Les mauvais jours de ma vie se sont effacés de ma mémoire par enchantement; vous le dirai-je, Fabio? il me semble qu'il n'y a plus d'Anglais en Sicile, qu'il n'y en a jamais eu. »

Certes, c'était là une métamorphose étrange et tout aussi merveilleuse que la rencontre qui l'avait opérée. Sans être présomptueux, Fabio pouvait, à juste titre, s'en faire honneur. Quelle modestie aurait triomphé d'une pareille épreuve? Et puis, au point où en étaient les choses, il s'agissait bien de modestie!

« Ah! madame, s'écria-t-il en saisissant la main de Caroline, qui la lui abandonna, le destin nous conduit au bonheur par des routes bien mystérieuses, et je bénis mes dangers, car c'est à eux que je dois cette rencontre inespérée. Puisque je vous retrouve, souffrez que je ne vous quitte plus.

— Eh! qui vous dit de me quitter? Le ciel ne

nous a pas réunis par un prodige pour nous séparer aussitôt. Non, Fabio, non, je ne suis pas oublieuse ni ingrate.

— Que parlez-vous d'ingratitude? C'est Votre Majesté qui a des droits à ma reconnaissance. Je n'en ai aucun à la vôtre. Croyez, madame, que je ne me fais aucune illusion; je connais toute mon indignité, et je sais à quel point je mérite peu vos bontés. Que suis-je, après tout? Un pauvre officier disgracié qui ne tient à rien sur la terre. Je n'ai ni fortune, ni famille, ni carrière; mon avenir n'est pas même une espérance, c'est à peine un rêve.

— Eh bien! rêvons ensemble, dit Caroline avec un de ces sourires charmants dont elle avait le secret, et qui, sur ses lèvres, étaient irrésistibles; de nos doux rêves il naîtra peut-être une réalité. Et puis, ajouta-t-elle d'un ton sérieux, ne vous ai-je pas déjà dit que rien au monde ne m'est plus profondément indifférent que la condition des hommes? Que m'importe le rang, je vous le demande, à moi, héritière des Césars et fille de Marie-Thérèse? Vous me plaisez tel que vous êtes, cela ne vous suffit-il pas? Vous me plairiez moins peut-être si vous étiez mon égal. J'aime les contrastes et même, pour

vous dire tout, je préfère ce costume villageois au plus riche habit de cour, et cette métairie à un palais. Mettez que ce soit un caprice, je suis femme, j'ai le droit d'avoir des caprices, et vous n'avez pas le droit de vous plaindre de celui-là. »

En parlant ainsi, elle attira doucement à elle Fabio qui se mit à ses pieds et couvrit de baisers ses mains et ses beaux bras nus. Il devint bientôt plus hardi, et leurs lèvres ne tardèrent pas à sceller le pacte conclu tacitement dans leurs cœurs.

Le reste de la journée se passa dans la plus douce des intimités. Au coucher du soleil, ils firent une promenade dans la campagne ; leurs âmes, plongées dans cette vague rêverie inséparable d'une certaine attente, respiraient avec enchantement les voluptueuses émanations du couchant. Appuyée sur le bras de Fabio et sa main dans la sienne, Caroline était tombée dans le silence et se livrait sans résistance aux émotions tendres qui amollissaient son cœur altier. Elle s'étonnait de trouver la nature si belle ; il lui semblait respirer pour la première fois les brises et les parfums du soir ; c'est que l'amour, magicien sublime, transfigurait à ses yeux la création ; le monde extérieur n'arrivait à elle qu'à travers Fabio. Quant à lui, il jouissait de

sa conquête avec sécurité; l'ivresse du triomphe et l'ivresse de l'amour se partageaient son cœur et brillaient dans ses regards; il était à la fois victorieux et subjugué.

Enfin la nuit vint. Ils regagnèrent la métairie où Rosario les avait précédés. Sa chasse avait été heureuse, et le souper s'en ressentit; le braconnier l'égaya par ses saillies rustiques, et il eut la discrétion de ne le point prolonger. On essaya bien de le retenir, mais cette tentative était-elle sincère? Il fit semblant de la croire telle, et agit comme si elle ne l'était pas.

« Ils sont charmés de me voir, pensa-t-il en prenant congé de ses mystérieux convives, ils le disent du moins, mais ce qui est certain, c'est qu'ils seront encore plus charmés de ne pas me voir et de rester en tête-à-tête. C'est égal, c'est aujourd'hui la journée aux aventures, et la nuit... Suffit! tout le monde a ses secrets; ceux de monsieur le comte et de ses amis ne me regardent pas. Chacun ses affaires. »

Là-dessus il alla fermer avec un redoublement de précautions toutes les portes de la métairie, et recommanda à son fidèle caniche de faire bonne garde.

XI.

LE LENDEMAIN.

Le lendemain Fabio sortit, dès le matin, de la métairie. Il était seul. Il monta lentement la colline de Ségeste; arrivé au sommet, il s'assit sur le socle du temple et laissa tomber sa tête entre ses deux mains dans l'attitude d'une méditation douloureuse. Une morne tristesse était empreinte sur son visage, et son visage ne mentait point; son âme était triste jusqu'à la mort. La veille, il avait l'air superbe d'un triomphateur,

maintenant, tout décelait en lui un coupable, un vaincu. Que s'était-il donc passé?

Durant cette nuit ardente et mystérieuse, l'image de Rafaella lui était apparue comme une ombre accusatrice, et avait allumé dans son cœur un brûlant remords. Le sentiment de l'outrage qu'il lui faisait après avoir reçu d'elle un si grand bienfait, avait empoisonné pour lui cette coupe des voluptés que l'on croit si douce, et qui souvent est si amère. Et dans quel lieu avait-il commis cette infidélité criminelle? A Ségeste même, à l'ombre de ce temple où peu de semaines auparavant Rafaella s'était révélée à lui pour ainsi dire, où tout devait la rappeler à son cœur. Pendant ce temps, que faisait-elle? Elle languissait pour lui (il le croyait du moins, et devait le croire) dans l'horrible prison de Trapani.

Ainsi, tout conspirait pour aggraver sa faute, son crime, et pour aigrir les reproches qu'il s'adressait. Sa conscience indignée le condamnait avec l'impartialité, la rigueur d'un juge étranger, comme s'il n'eût pas été lui-même en cause. Il se fût agi d'un autre, qu'il aurait été moins sévère. L'ambition, la vanité, le prestige du rang l'avaient jeté dans une passion qui, en ce moment, ne lui paraissait plus qu'une intrigue; il ne tenait même

pas compte de l'entraînement, du délire des sens et de la fatalité toute-puissante des circonstances. Bien loin de se glorifier de sa victoire comme la veille, il la déplorait comme la plus honteuse de toutes les défaites, et s'exagérait plutôt qu'il ne se dissimulait les difficultés, les ignominies de la situation qu'il s'était créée.

« Le vertige m'a pris, se disait-il; j'ai fait une chute pendant mon sommeil, et je me réveille au fond d'un abîme. Comment en sortir ? »

Puis, revenant à son action en elle-même, indépendamment de ses conséquences, il l'envisageait face à face, et, plus il l'approfondissait, plus il la trouvait mauvaise, égoïste, irréparable. Il s'accusait de manquer de volonté, de résolution, de s'être placé volontairement entre deux femmes, ce qui, pour un homme, est la pire de toutes les positions, et de n'avoir su aimer, en définitive, ni l'une ni l'autre. Bien loin de le satisfaire, l'amour couronné le rejetait avec une invincible énergie vers celui qui ne l'était encore qu'en espérance, et ce qu'il avait conquis ne lui semblait rien auprès de ce qu'il désirait conquérir.

L'image, la chaste et pure image de Rafaella passait devant lui, rayonnante de beauté, de jeunesse, telle en un mot qu'il l'avait vue au pied

de ce même temple où elle s'était transfigurée à ses yeux. Elle ne lui adressait ni reproche ni plainte ; elle le regardait en silence d'un air grave et sévère, et son œil scrutateur le transperçait jusqu'à la moelle des os. Confus et muet, il n'osait avouer sa faute ni la nier ; la rougeur de son front disait seule son repentir et sa honte ; une sueur froide lui glaçait les membres.

Tandis qu'il était là absorbé dans ses remords et récriminant tristement avec lui-même, une main se posa sur son épaule; il leva la tête en tressaillant. Une femme était devant lui, cette femme était la reine. Il y avait de la colère et presque de la haine dans le premier regard qu'il jeta sur elle : ce regard résumait et reflétait les cruelles angoisses qui bouleversaient son cœur. O péripéties des passions! instinct mobile, instinct féroce qu'on appelle amour et qui de l'amour n'a que le nom!

Caroline devina-t-elle la secrète pensée de Fabio et la révolution qui du soir au matin s'était opérée en lui ? Si sa clairvoyance découvrit la vérité, sa fierté n'en laissa rien paraître ; seulement, une légère rougeur passa sur son front ; mais ce nuage s'effaça si vite qu'il échappa à

Fabio, qui, d'ailleurs, était alors plus occupé à se cacher lui-même qu'à pénétrer la reine. Enfin, il revint à lui, c'est-à-dire à elle, et cet orage intérieur n'eut pas d'autre suite pour le moment.

« Je n'avais jamais vu ce temple, dit Caroline en lui prenant le bras ; puisque vous m'y avez précédée, vous allez m'en faire les honneurs.

— Vous ne pouviez choisir un plus mauvais cicerone : je ne saurais vous dire que : Regardez ! admirez !

— Regardons ensemble ; en admirant à deux on admire davantage. »

Fabio avait l'air contraint ; il suivait la reine à contre-cœur et du pas d'un homme qui s'exécute parce qu'il ne peut s'en dispenser. La présence de Caroline dans ce lieu consacré par Rafaella lui semblait une profanation dont il lui coûtait de se rendre complice. Il aurait voulu dire à la reine : Allons-nous-en. Il ne l'osait de peur qu'elle lui demandât : Pourquoi ? Car, que répondre à cette simple question ? Obligé de taire le motif véritable, il fallait un prétexte, or il n'en trouvait pas, et tout en protestant dans son cœur, il jouait par embarras et par nécessité le rôle de victime. Quel triste lendemain ! Mais il était réservé à une épreuve encore plus pénible.

Tandis qu'il parcourait les ruines, allant de colonne en colonne avec sa royale compagne, une litière accompagnée d'un homme à cheval s'arrêta au bas de la colline ; une femme en descendit, le cavalier mit pied à terre, et tous deux montèrent lentement vers le temple ; ils n'étaient pas à mi-côte que Fabio avait reconnu dans les deux visiteurs... devinez qui?... Rafaella et son oncle.

On se rappelle que le couvent dont la sœur du baron était abbesse, et où Rafaella avait été élevée, se trouvait dans la petite ville d'Alcamo. Après la délivrance de Fabio, sa libératrice avait exprimé le désir de rendre une visite à sa tante et à ses religieuses. Après tant d'émotions, tant de dangers, avait-elle besoin de la tranquillité du cloître pour rasséréner son cœur ; ou si elle aspirait à rendre grâces à Dieu dans cette même église où quelques années auparavant l'image terrestre de Fabio s'était tant de fois unie dans ses prières à celle du Sauveur ? Le plus probable est qu'elle ne cherchait qu'un prétexte pour revoir le temple de Ségeste, qui est sur la route d'Alcamo, ce temple auguste et cher, consacré dans sa mémoire comme dans celle de Fabio par un souvenir ineffaçable, et qui, pour elle

comme pour lui, était devenu le temple de l'amour.

Quoi qu'il en soit, l'excellent baron s'était empressé de satisfaire au désir de sa nièce, trop heureux de lui offrir une diversion qui pût la distraire de l'absence de Fabio, dont le voyage, lui disait-il insidieusement, devait se prolonger quelque temps encore; car, persévérant dans son système de dissimulation, il taisait à sa nièce la délivrance du prisonnier comme il lui avait tu son arrestation, afin de ne point l'effrayer par la pensée des périls qu'il courait encore; or, en jouant cette comédie, qui faisait plus d'honneur à son cœur qu'à son esprit, il se croyait bien fin. Hélas! il n'était que dupe. Pour toute vengeance, Rafaella jouait de son côté la crédulité, l'ignorance, et lui rendait dissimulation pour dissimulation, ce qui lui était d'autant plus facile que le secret concentré entre elle, Errante et Mac-Farlane avait été gardé religieusement. Il ne convenait à personne de le violer. Cette mystification en partie double aurait été plus plaisante si des intérêts moins graves eussent été en jeu. Cependant Rafaella ne résistait pas toujours à la tentation maligne d'embarrasser le baron.

« Mais enfin, mon cher oncle, lui disait-elle

en souriant intérieurement; vous me dites toujours que Fabio voyage, mais où?

— Où? tu me demandes où?... Et si par hasard je ne voulais pas te le dire?

— Alors, mon oncle, je penserais que vous n'en savez rien. »

Il est vrai qu'elle-même n'en savait pas davantage; elle n'en mettait pas moins à la torture le malheureux patient; et c'est précisément ce qu'elle faisait en gravissant la colline de Ségeste. Mais le baron se sentait là chez lui, il faisait bonne contenance, et par une tactique habile et hardie, déplaçait la question pour la ramener sur son terrain. On devine que les divinités de l'Olympe jouaient un rôle considérable dans ses digressions. La nièce disait Fabio, l'oncle répondait Cérès ou Diane; c'était entre eux un chassé-croisé perpétuel.

En approchant du temple, ils aperçurent la reine et son compagnon qui avait conservé son costume de villageois, et les prirent de loin, elle pour une étrangère qui visitait les ruines, lui pour un paysan des environs qui lui servait de guide.

« Tant mieux! pensa le baron qui songeait déjà à remplir auprès de l'étrangère les fonctions de cicerone officieux.

— Tant pis! se dit Rafaella ; j'espérais être seule. Plus de solitude, partant plus de recueillement. Ma journée est gâtée. »

Et un nuage passa sur son front serein.

Quant à Fabio, son premier mouvement en l'a percevant avait été un transport de bonheur. Elle était donc sauvée ! Ses fers étaient tombés ! Peu s'en fallut qu'il ne poussât un cri de joie et ne volât vers elle. Au lieu de céder à cet élan du cœur il sut le refouler, et rabattant son chapeau sur ses yeux, il entraîna précipitamment la reine loin de la vue des visiteurs. Sa position justifiait d'autant mieux ses alarmes, que la reine les partageait pour son propre compte.

« Retournons à la Barbara, » dit-elle en prenant l'initiative de la retraite.

Mais à peine avaient-ils fait dix pas dans la direction de la métairie, que la voix de l'impitoyable baron leur retentit aux oreilles.

« Madame, madame, cria-t-il à la reine, permettez que je vous fasse les honneurs du monument. Le hasard, ou pour mieux dire la fortune, *fortuna non sors,* m'envoie tout exprès pour cela.

— Vous allez voir, dit Caroline à Fabio, que nous n'échapperons pas à ce fâcheux.

— Je le crains, répondit Fabio qui savait à

quoi s'en tenir sur le prosélytisme archéologique de son parrain.

— Soit! il faut faire tête à l'orage quand on ne peut le conjurer. Tenez-vous à l'écart : votre qualité de contumace vous expose plus que moi. J'irai vous rejoindre quand je me serai débarrassée de cet importun. »

Le baron eut bientôt atteint la reine.

« Monsieur, lui dit-elle en se retournant vers lui brusquement, que me voulez-vous ?

— Ce que je vous veux, madame? Je vous offre mes services, et j'ai l'amour-propre de croire qu'ils ne seront pas tout à fait inutiles : un cicerone expert n'est pas de trop pour admirer en détail les merveilles de ce temple qui est l'orgueil de l'antiquité, la gloire de la Sicile, et que personne, j'ose m'en vanter, ne connaît mieux que moi. Je l'ai assez étudié pour cela. Ce campagnard, poursuivit-il en désignant Fabio qui leur tournait le dos prudemment, n'a pu vous donner sur ce monument sans pareil que les fausses notions du vulgaire, *profanum vulgus*. Souffrez que je les rectifie, c'est un devoir pour tout amant de l'antiquité.

— Je vous remercie de vos offres, répondit la reine en souriant malgré elle ; il m'est impossible

d'en profiter, et je suis tout à fait indigne de vos savantes leçons ; je ne sais pas le latin, monsieur.

— Qu'à cela ne tienne, madame, qu'à cela ne tienne ; rien n'empêche de mettre la traduction en regard du texte. »

Rafaella rejoignit en ce moment le baron qui avait pris les devants sur elle, afin de ne pas laisser échapper sa proie.

« Arrêtez, mon oncle, dit-elle en venant charitablement au secours de la reine, vous poussez le zèle jusqu'à la persécution.

— Toi aussi, ma nièce ! *Tu quoque, mî Brute!* s'écria le baron d'un ton de reproche. Mais c'est une trahison. Dans quel siècle vivons-nous? *O tempora! ô mores!* »

Pendant ce temps, Caroline promenait sur Rafaella ce regard particulier que les femmes d'un certain âge réservent aux jeunes filles qui sont belles : il y a dans ce premier coup d'œil de l'envie, du regret, de la malveillance, de la haine ; et de leur côté les jeunes filles ont bien de la peine à n'y pas répondre par quelque chose qui ressemble, même à leur insu, à de la bravade, à un défi. Le grand air de la reine frappa Rafaella, la beauté de Rafaella frappa la reine ; mais tout

en se rendant justice réciproquement, elles ne se plurent point: leur admiration demeura à l'état de glace. Rien n'est plus froid que l'admiration quand elle ne monte pas à l'enthousiasme. Quoique inconnues l'une à l'autre, les deux rivales se traitèrent comme telles instinctivement : il s'échappa d'elles comme un fluide répulsif qui les tint à distance, et toutes les deux obéirent à cette répulsion involontaire, invincible, sans l'analyser, sans même en avoir conscience. Les âmes ont leur magnétisme comme les corps. Elles sont, à première vue, amies ou ennemies; pourquoi? là est le mystère; mystère profond, impénétrable ou du moins encore impénétré; car la science des corps a partout des prêtres et des adeptes, partout elle marche à pas de géants; mais la science des âmes est au berceau. Qui l'étudie? qui la professe? Elle n'a ni chaire ni temple. On ne la nomme guère que pour la nier, et le monde moral est livré de toute éternité à l'instinct aveugle et aux hasards de l'ignorance.

Et puis indépendamment de l'antipathie naturelle, Rafaella avait troublé le tête-à-tête de la reine, et la reine la solitude amoureuse que Rafaella s'était promise au temple de Ségeste; sa

présence inattendue avait mis en fuite l'essaim léger des rêveries et des souvenirs. Toutes les deux étaient coupables l'une à l'égard de l'autre du crime de lèse-amour, le seul que les femmes ne pardonnent jamais.

On se parla à peine; qu'avait-on à se dire? C'est tout au plus si on échangea froidement quelques mots de politesse. Caroline, à qui les persécutions du baron avaient arraché un sourire, redevint sérieuse, hautaine même, si bien que le baron, battu sur toute la ligne, ne renouvela point ses attaques et opéra sa retraite en gémissant. Il ne reconnut point la reine par plusieurs raisons, dont la première est qu'il ne la connaissait pas. Vivant loin de Palerme et absorbé dans ses passions archéologiques, il n'avait jamais eu l'occasion de la voir. Il continuait à la prendre pour une étrangère, d'autant mieux qu'elle l'était en effet. Ses cheveux blonds et ses yeux bleus dénonçaient de reste son origine septentrionale; blessé dans son amour de l'antiquité, le baron était scandalisé qu'on vînt de si loin pour voir si mal.

Repoussé avec perte, et n'osant faire tomber sa colère sur l'inconnue, qui lui imposait malgré lui, il s'en fallut de peu qu'il ne s'en prît à son

guide, à celui du moins qu'il croyait l'être ; il avait même déjà fait quelques pas de son côté dans l'intention de lui demander compte du rôle de cicerone qu'il usupait. Fabio ne fut préservé de cet imminent péril, que par la précaution qu'il avait eue de mettre une côte rapide entre lui et l'ennemi. Le baron ne jugea pas à propos de la descendre pour courir après lui, car il aurait fallu la remonter, et ses soixante ans s'accommodaient peu de cet exercice ; Rafaella, d'ailleurs, ne lui en aurait pas laissé le temps.

« Partons, mon oncle, lui dit-elle en lui prenant le bras.

— Déjà ?

— Oui ; notre campagne est manquée ; ce sera pour le retour.

— A la bonne heure. Je suis l'oncle modèle, je fais tout ce que tu veux. »

Et jetant sous forme d'adieu un triste et dernier regard sur son temple adoré, il se laissa reconduire avec résignation vers la litière qui les attendait au bas de la colline. Quelques heures après ils s'arrêtaient à la porte du couvent d'Alcamo.

Restée maîtresse du champ de bataille, Caroline avait rejoint Fabio. Elle aussi disait dans son

cœur : J'ai manqué ma campagne. La beauté de Rafaella, surtout sa jeunesse, lui avaient fait faire sur elle-même un de ces retours que les femmes ne font jamais sans tristesse et qu'elles n'avouent pas. Sur ce terrain-là, il n'y a plus de reine, toutes les femmes sont égales. La disposition de Fabio n'était pas de nature à dissiper les nuages dont son front s'était tout à coup chargé; elle le retrouva sombre et préoccupé. La voix de Rafaella avait fait vibrer toutes les fibres de son cœur, et quelle violence n'avait-il pas dû se faire pour résister au penchant impérieux qui l'entraînait vers elle!... Elle était là, à deux pas de lui, et il n'osait pas même se retourner pour la voir. Qnelle épreuve et aussi quelle humiliation ! Car, enfin, la fausse position où il s'était placé lui-même entre ces deux femmes également trompées, n'avait rien d'honorable, sans compter qu'en ce moment elle était ridicule. Il souffrait donc à la fois et dans sa droiture, et dans fierté. Cette double blessure faisait saigner son cœur. Telle était sa douleur, sa honte, qu'il eût préféré presque un éclat décisif à l'ignominie d'une si dure contrainte.

La reine fut frappée de son air soucieux pour ne pas dire boudeur ; déjà sourdement irritée par

son accueil du matin, blessée de sa froideur et de plus mécontente de la rencontre qui avait troublé leur solitude et provoqué peut-être des comparaisons dangereuses, elle réprimait à peine l'essor de sa mauvaise humeur, et marcha quelques instants sans parler à côté de Fabio, qui n'était pas plus disposé qu'elle à rompre le silence. Elle plongeait dans ses yeux des regards fixes qui le perçaient d'outre en outre comme des coups de poignard, et scrutaient impitoyablement le fond de son âme. Enfin, incapable de se contenir plus longtemps :

« Fabio, dit-elle avec une colère contenue, il se passe en vous quelque chose d'extraordinaire; vous êtes sombre, inquiet; la vue de cette jeune fille vous a troublé.

— Moi!

— La connaîtriez-vous, par hasard?

— Je ne l'ai pas même vue.

— Je vous demande si vous la connaissez.

— Je vous dis que je ne l'ai pas regardée.

— Fabio, Fabio, s'écria-t-elle en éclatant tout à fait, prenez garde à vous! S'il vous arrivait jamais, après ce que j'ai fait pour vous, de lever les yeux sur une autre femme; si seulement l'ombre d'un regret traversait votre âme, vous

sortiriez de mon cœur à l'instant, et ma haine vengerait mon amour. Je veux un dévouement aveugle, absolu, sans bornes ; toute infraction à cette loi suprême serait pour moi une injure mortelle, non parce que je suis reine, mais parce que je suis femme. Je ne vous prends pas en traître ; je vous préviens d'avance ; vous seriez donc sans excuse et moi sans pitié. Mes passions sont loyales, j'exige que celles qu'on a pour moi le soient également. J'en ai le droit, je pense, puisque je ne demande que ce que je donne. Je ne parle pas seulement de ces infidélités grossières qui portent avec elles leur condamnation ; non, Fabio, non ; un mot, un geste, un regard, une pensée sont des crimes en amour, et ces crimes-là ne se pardonnent point. »

Ces paroles superbes furent prononcées d'un ton plus superbe encore, et accompagnées d'un regard impérieux. Que répondit Fabio ? Que pouvait-il répondre ? Il se retrancha dans le silence, et renferma ses émotions dans le plus profond de son cœur. Le remords l'agitait, non la crainte, et sa conscience lui parlait plus haut que la reine, quoiqu'elle ne lui dit pas les mêmes choses. En le voyant marcher à côté d'elle, muet et la tête baissée, Caroline se méprit sur

les causes de son silence, et se reprocha de l'avoir contristé.

« Mon pauvre Fabio, lui dit-elle en pressant son bras avec tendresse, je te fais de tristes noces; pardonne-moi : la jalousie est inséparable de l'amour. »

Cette méprise fit plus de peine à Fabio que tout ce que la reine aurait pu lui dire. On regagna ainsi la métairie.

« Maintenant, dit Caroline, revenons aux affaires sérieuses; nous avons assez donné de temps aux folies. Partons pour Castelvétrano. »

Les apprêts du voyage furent bientôt faits. Une selle de femme qui avait servi jadis à la feue comtesse Allégroni fut tirée de la poussière et de l'oubli où elle gisait depuis longues années. La reine monta un des chevaux du braconnier qui céda le sien de la meilleure grâce du monde. Il n'avait rien à refuser aux amis du comte. Il fit plus, il consentit à conduire ses hôtes jusqu'à leur destination par des chemins de traverse ; mais il n'eut garde d'oublier son fusil et son caniche afin de tromper au besoin les ennuis du voyage et de laisser plus de liberté au couple mystérieux.

XLI

SOUPÇONS.

Le voyage fut triste et même maussade ; absorbé dans ses pensées du matin, Fabio marchait en silence tantôt devant la reine, tantôt derrière, rarement à côté d'elle afin d'éviter tout entretien suivi. Ne pouvant dire ce qui se passait en lui, il aimait mieux ne rien dire du tout, tant la dissimulation lui coûtait. Droit par nature et habitué de bonne heure à la franchise de la vie militaire, il avait, comme on dit, le cœur sur la main ; toute infraction à la vérité était pour lui un sup-

plice insupportable, qu'il en fût l'auteur ou seulement le complice.

Heureusement pour lui, Caroline n'était pas moins préoccupée, mais sa préoccupation était d'une toute autre nature. A mesure qu'elle approchait du lieu de son exil, de son Patmos, ainsi qu'elle avait baptisé Castelvétrano, le démon de la politique, un instant conjuré par l'amour, se ressaisissait d'elle, et, une fois maître de la proie, il ne lâchait plus. Elle récapitulait en elle-même tous ses projets, calculait toutes ses chances, mesurait ses moyens, les dangers, et son entreprise lui apparaissait alors dans toute la splendeur du succès. Il lui arriva plusieurs fois de dire à Fabio : « Lorsque nous serons à Palerme, lorsque nous serons à Naples. — Quand sera-ce? » se demandait tristement le fugitif, et tel était son repentir qu'en ce moment les fumées de l'ambition s'étaient presque évanouies et avaient cédé au charme tout-puissant de l'amour. Il n'y avait plus pour lui sur la terre qu'un seul bien digne de tous ses désirs, Rafaella, et il venait de creuser entre elle et lui, de ses propres mains, un abîme dont la profondeur l'épouvantait et que chaque instant élargissait sous ses pas.

Le seul des trois voyageurs qui eût le cœur et

l'esprit libres était Rosario. Le joyeux braconnier allait devant lui en chantant lorsqu'il ne chassait pas; et son caniche, toujours gambadant, toujours flairant, partageait sa bonne humeur quand il chantait, et ses émotions quand il chassait. Compagnons fidèles et plus que compagnons, amis véritables, ils avaient les mêmes goûts et ne se séparaient jamais : plaisirs, peines et fatigues, ils mettaient tout en commun. Malgré sa discrétion, Rosario n'était pas là sans faire à part lui ses conjectures sur le couple inconnu qu'il accompagnait, et il avait arrangé dans sa tête qu'il avait affaire à une dame de la cour, peut-être à la plus grande de toutes. Quant au faux villageois, il l'avait pris dès l'abord pour un ami du comte Allégroni. Maintenant que se brassait-il? comme il disait; pourquoi ce rendez-vous? ce voyage? Pourquoi tous ces mystères? Il se souciait peu de le savoir, et remplissait sa mission avec la ponctualité muette d'un soldat qui observe et fait observer la consigne sans demander pourquoi. Il faisait par dévouement ce que les autres font par discipline. Guide expérimenté autant que chasseur habile, il conduisait ses hôtes par des sentiers à lui connus où il était sûr d'avance de ne rencontrer ni importuns ni sbires, mais en revanche

beaucoup de gibier. De cette façon, la route lui paraissait moins longue.

En approchant du terme, la reine devint plus soucieuse ; elle se demandait comment elle allait s'y prendre pour rentrer à Castelvétrano sans être remarquée, et pour échapper aux regards des espions anglais qui entouraient sa résidence. Le jour baissait, il est vrai, et la nuit favoriserait son retour, mais pas assez pour la rassurer entièrement. Il ne fallait qu'un seul regard indiscret pour faire écrouler l'échafaudage de sa maladie supposée, et pour redoubler les soupçons déjà trop éveillés de ses ennemis. Fabio ne pouvait lui être d'aucun secours : contumace et obligé lui-même de se cacher, ne connaissait d'ailleurs ni les lieux ni les personnes, il avait bien plutôt besoin des autres, y compris la reine, qu'il ne pouvait lui être utile. Quel parti prendre dans une situation si critique? Telle était la question embarrassante qu'elle se posait à elle-même sans la résoudre, et déjà cependant les clochers de Castelvétrano se dessinaient à ses yeux sur les vapeurs embrasées du couchant.

Sortis des montagnes de la Salémi, les voyageurs côtoyaient les bords escarpés de la Délia, qui débouche dans la plaine ; les campagnards ,

couverts de leur cape à capuchon, retournaient lentement au village, on pourrait presque dire à l'étable, les uns traînés sur la charrue qu'ils avaient conduite tout le jour, les autres traînant la grossière brouette où étaient entassés pêle-mêle leurs outils, leurs haillons et leurs enfants au maillot. Telle est leur dégradation, qu'ils préfèrent à l'air libre et pur des champs, l'air épais et fétide de leurs bouges enfumés ; c'est que les champs ne leur représentent que le dur et incessant labeur, tandis que dans ces réceptacles immondes, plus faits pour des animaux que pour des hommes, ils trouvent du moins le sommeil, la seule trêve que la faim leur accorde. O Sicile, antique berceau des dieux et des poëtes, île enchantée où naquit Cérès qui féconda la nature et Théocrite qui la chanta ! Qu'est devenue ta splendeur, ta richesse? Tes bergers et tes laboureurs meurent aujourd'hui d'épuisement et d'inanition au bord de tes guérets féconds ; à quoi sert donc ton soleil puissant?

La reine voyait de ses yeux, touchait du doigt, pour ainsi dire, la misère de son peuple, et malgré les récentes leçons de Castoréo, elle n'en avait pas conscience ; comment l'aurait-elle soulagée? A la vue de ces visages hâlés, desséchés

par le soleil, de ces corps voûtés et déformés par l'excès du travail, elle aurait volontiers chanté l'éternelle et menteuse idylle du bonheur champêtre. Elle aspirait au pouvoir avec toute l'ardeur d'une âme ambitieuse, mais le but, mais l'objet du pouvoir, y songeait-elle ? Les savait-elle seulement ? Qui les lui aurait appris ? Ce n'était ni sa mère, la fière et belliqueuse Marie-Thérèse, ni son frère Joseph II, ce faux philosophe impérial ; encore moins son ignare et matériel époux Ferdinand. Et quant à Castoréo, quoique vive et profonde, l'impression qu'il avait faite sur elle était trop récente pour balancer les habitudes, les idées, les préjugés de toute une vie passée dans l'exercice et l'enivrement du rang suprême. De tous les pécheurs, les plus endurcis sont les princes, et les princesses encore plus que les princes ; comment se convertiraient-ils sur le trône ? Ils ne se convertissent pas même dans l'exil. Mais ici Caroline d'Autriche péchait par aveuglement, par ignorance. Pour guérir une plaie il faut la voir, elle ne la voyait pas.

La royale voyageuse avançait lentement et abîmée dans ses réflexions ; Fabio marchait à quelques pas derrière elle, si indifférent à sa

propre sûreté, qu'il ne prenait aucune précaution pour cacher son visage et ne se demandait ni où il allait ni ce qu'il allait devenir. Il abandonnait sa destinée aux chances de la fortune et de l'amour. Rosario et son chien cheminaient devant en éclaireurs. Tout le monde gardait le silence. A deux ou trois milles de la ville, la petite caravane fut rejointe par un voyageur qui suivait la même route qu'elle, et dont le cheval inondé de sueur paraissait fatigué d'une longue course. En passant près de la reine, qui avait baissé prudemment son voile en approchant de Castelvétrano, le nouveau venu fit un haut-le-corps si violent, si brusque, que sa monture en fit autant, et tous les deux faillirent rouler sur la poussière. Embarrassé dans un grand manteau qui l'enveloppait tout entier, le cavalier ne retrouva les étriers qu'avec peine et en proférant le jurement napolitain :

« Saint Janvier maudit !

— Au blasphème on reconnaît l'homme, dit la reine.

— Pardon, Majesté, pardon, la surprise m'a fait perdre la tête.

— Mais non la parole. D'où sors-tu donc ?

— Ma foi, Majesté, je sors, comme Jonas,

du ventre de la baleine, c'est-à-dire de la prison de Trapani.

— Quoi ! toi aussi ?

— Eh ! oui, Majesté, j'y étais resté en otage à la place de votre protégé qui a pris sa volée à point nommé pour éviter un voyage à la Favignana.

— Que veux-tu dire?

— Que la fameuse affaire où il était impliqué a passé ce matin même devant le conseil de guerre ; le héros du duel a été condamné à vingt ans de déportation et les témoins à dix.

— Dix ans ! vingt ans ! dit Caroline avec un sourire amer ; les Anglais disposent du temps comme si l'avenir leur appartenait. Ils croient donc leur usurpation fondée en Sicile pour l'éternité ! Nous leur ferons voir avant peu que leurs années ne sont pas même des jours.

— Encore, les condamnés doivent-ils s'estimer heureux d'en être quittes à si bon marché ; si le conseil eût écouté le major Dudley, on les aurait fusillés tous. Il ne sortait pas de là.

— Comment ! s'écria la reine avec un mouvement d'effroi mal déguisé, le major Dudley faisait partie du conseil de guerre ?

— Sans doute, Majesté, et il faut convenir

que celui-là n'est pas payé pour l'indulgence, après son aventure de la Spagnola. »

Ce rapprochement fit tressaillir Caroline ; elle ignorait que Dudley dût siéger au conseil, et frémit en songeant à l'imminence du danger auquel avait échappé Fabio ; il était impossible que le major ne reconnût pas en lui son mystérieux adversaire de la Spagnola, et alors ce n'est plus la Favignana qui l'attendait, c'était l'échafaud. Cette pensée la fit à la fois pâlir et rougir. Son imagination de femme, et de femme éprise, lui représenta le danger couru par Fabio, quoique passé, sous des couleurs si vives, qu'elle se retourna brusquement de son côté comme pour le disputer aux bourreaux.

Mais ce mouvement passionné fut perdu pour Fabio, qui ne l'aperçut point. Peu désireux de renouveler connaissance avec Castroné, il marchait à l'écart avec son chapeau rabattu sur son visage, de manière à se dérober à ses regards curieux.

« Mais toi, reprit la reine en revenant à Castroné, comment as-tu fait pour te tirer d'affaire?

— Arrêté et mis sous les verrous comme complice de l'évasion du capitaine, j'ai passé en conseil de guerre, aussi bien que les autres ;

mais, plus heureux qu'eux, j'ai fait capituler Mac-Farlane, et sur un mot de lui, le tribunal m'a mis hors de cause, à la seule condition de quitter Trapani avant le coucher du soleil ; je ne me le suis pas fait dire deux fois, et me voilà.

— Tout cela n'est pas clair, dit la reine après quelques secondes de réflexion : la clémence de Mac-Farlane à ton égard ne s'explique point.

— Ne vous y trompez pas, Majesté, sa clémence n'est que de la prudence.

— De la prudence ? Quel intérêt a-t-il à te ménager ?

— L'intérêt d'un secret qu'il lui importe de ne pas divulguer et que j'ai pénétré. »

Le vent ayant porté à Fabio quelques mots de cette conversation, il s'approcha et prêta l'oreille.

« Si l'on m'eût forcé à parler pour ma défense, continua Castroné, j'aurais pu dire en plein conseil, sur la délivrance du prisonnier, certaines choses qu'on veut tenir secrètes. Ma liberté a payé mon silence. »

Ici Fabio devint plus attentif.

« Et ce secret, demanda Caroline, quel est-il?

— Voici, Majesté. Un matin que je portais, de

votre part, au prisonnier des consolations et des espérances, qu'est-ce que je trouve? plus de prisonnier, et à sa place... devinez qui?... une femme.

— Une femme! » s'écria la reine.

Fabio ne put se défendre d'un léger frisson; l'idée lui vint aussitôt de tenter une diversion, mais il était déjà trop tard : les soupçons de Caroline étaient éveillés : et, d'ailleurs, le moyen de fermer la bouche à Castroné? Il n'eût point parlé ce jour-là, qu'il eût parlé le lendemain. Caroline n'était pas femme à s'abstenir de questions sur un pareil sujet, et Castroné n'était pas homme à ménager ses réponses. Fabio affronta donc la position, puisqu'il ne pouvait la tourner, et demeura aussi impassible que s'il se fût agi d'un autre que lui.

« Une femme? répéta la reine en jetant du côté de Fabio un regard soupçonneux.

— Oui, Majesté, une femme, et par saint Janvier! une femme comme il y en a peu, une véritable Romaine, car c'est elle, à ce que j'ai découvert, qui a délivré le prisonnier en restant à sa place. Voilà le secret que Mac-Farlane a promis de garder, afin de ne compromettre personne.

— Et cette femme est-elle jeune? demanda Caroline d'une voix sensiblement altérée.

— Jeune et jolie, ma foi! et, du reste, bien facile à reconnaître, car, avec les yeux noirs d'une Sicilienne, elle a les cheveux blonds d'une Anglaise.

— Ce portrait, dit la reine en s'adressant directement à Fabio, ressemble trait pour trait à la jeune personne que nous avons rencontrée ce matin au temple de Ségeste. Qu'en pensez-vous, capitaine Fabio?

— Je n'en pense rien, madame, répondit-il froidement. Je n'ai pas vu la personne dont parle Votre Majesté. »

Quoique faite d'un ton à déconcerter les soupçons, cette réponse ne put arracher du cœur de la reine le doute acéré qui s'y était logé comme un poignard; mais, par respect pour elle-même, elle ne provoqua pas en ce moment d'autres explications, et, se retranchant dans un silence altier, elle refoula dans le fond de son âme la jalousie qui y grondait sourdement.

Quant à Castroné, il s'applaudissait méchamment du mal qu'il venait de faire à Fabio; mais jouant la cordialité :

« C'est donc vous, capitaine? s'écria-t-il en

poussant son cheval vers lui. Eh ! tant mieux ! Je suis ravi de vous savoir libre et de vous retrouver en si bonne compagnie. Qui diable aussi aurait été vous chercher sous ce déguisement? Je puis dire, sans me vanter, que puisque vous avez trompé Castroné, vous tromperez tout le monde. Mais racontez-nous donc les circonstances de votre évasion.

—Vous êtes si bien renseigné sur mon compte, que je ne vous apprendrai rien; vous en savez sur moi beaucoup plus que je n'en sais moi-même.

— Au fait, répliqua Castroné avec une malignité calculée, on n'est pas forcé de dire ses affaires; chacun a ses secrets ! Bien sot qui, à votre âge et avec votre bonne mine, n'en aurait pas au moins deux. »

Castroné savait bien qu'en parlant ainsi il retournait le poignard dans le cœur jaloux de Caroline; il le fit sans pitié, et, changeant brusquement le sujet :

« L'essentiel, reprit-il en revenant à la reine, est que Votre Majesté ait accompli son voyage heureusement; oserai-je lui demander si elle a vu le fameux ermite?

—Nous parlerons de cela plus tard, » répondit-elle d'un ton bref.

La question voilée de Castroné, et la réponse évasive de Caroline, furent pour Fabio la source de réflexions désagréables : Caroline ne lui avait dit qu'un mot de son voyage, sans lui en confier l'objet, et sans même prononcer le nom de Castoréo ; cette première réserve l'avait offensé ; il le fut bien davantage en s'apercevant que Castroné possédait les secrets de la reine, et qu'il était plus avant que lui dans ses confidences.

« Que suis-je donc pour elle, se demanda-t-il avec amertume, pour qu'elle m'exclue des affaires sérieuses et me préfère un Castroné? Être le rival d'un Castroné! Quelle humiliation! »

Cette rivalité d'influence, la plus irritante de toutes les rivalités, le blessait profondément, et sa fierté se révoltait à la pensée de descendre au rôle de ces favoris sans conséquence, dont l'emploi n'a pas de nom dans les langues honnêtes.

Cependant on avait atteint la porte de Castelvétrano.

« Maintenant, reprit Castroné, il s'agit de rentrer dans la place en bon ordre et sans être vu. Comme je connais mieux que vous, mon jeune capitaine, les abords de la ville et du palais, souffrez que je prenne les devants avec Sa Majesté. Deux personnes échappent mieux que trois

aux yeux des argus. Quant à vous, vous saurez bien, sans moi, vous tirer d'affaire et pourvoir à votre sûreté. »

A ces mots, il piqua des deux ; Caroline, qui connaissait son esprit de ressource et ses inépuisables expédients, l'accompagna sans mot dire, et se laissa guider par lui sans résistance. Nouveau crève-cœur pour Fabio.

« A demain ! » lui dit-elle assez sèchement, en passant devant lui.

Il ne répondit rien, et la suivit d'un œil sombre ; mais elle se perdit bientôt dans l'obscurité, et, grâce à Castroné, elle rentra chez elle sans avoir été seulement aperçue.

Le lendemain, le médecin déclara que Sa Majesté était en convalescence, et qu'elle ne tarderait pas à recevoir, même à sortir comme auparavant. On chanta, en l'honneur de son rétablissement, un *Te Deum* d'actions de grâces dans la cathédrale de Castelvétrano.

XLII

RETOUR.

Resté seul sur le grand chemin, Fabio fut en proie à des sentiments contradictoires et compliqués comme sa situation. D'une part, il en voulait à la reine de l'avoir quitté si brusquement pour suivre Castroné, qui, en rendant à Caroline un service que lui-même n'avait pu lui rendre, avait pris sur lui un avantage marqué, et c'est là ce qui l'irritait le plus. D'autre part, il se sentait immensément soulagé et ne pouvait s'empêcher de bénir sa solitude. Enfin il s'apparte-

nait! Enfin il pouvait être lui-même ! Cette longue journée de contrainte, d'anxiété, de mensonge, avait été pour lui une si cruelle torture que son cœur chantait malgré lui l'hymne de la délivrance et de la liberté. Sisyphe affranchi de son rocher classique, et les Titans de la montagne qui pesait sur leur poitrine, ne durent pas respirer plus à l'aise ni éprouver un plus grand bien-être. Pauvre amant heureux ! était-ce bien là, vraiment, le lendemain d'une royale conquête et les félicités qu'il avait rêvées? Quelle expiation ! quel mécompte ! L'ambition même, cette passion solitaire, égoïste qu'il avait prise pour l'amour, ou du moins confondue avec lui, et à laquelle il avait sacrifié son repos, sa droiture, l'ambition ne le soutenait plus alors de ses aiguillons brûlants.

« Eh bien ! lui dit Rosario, sortant pour la première fois de la réserve qu'il s'était imposée tout le jour, la dame nous a plantés là.

— Plantés là, comme vous le dites, répondit Fabio, rappelé tout à coup au sentiment des réalités.

— Et nous, qu'allons-nous faire?

— C'est la question que j'allais vous adresser.

— M'est avis, puisque vous me faites l'hon-

neur de me consulter, qu'il ne serait pas indifférent de penser au souper. J'ai là, dans ma carnassière, de quoi réparer nos forces.

— L'avis me parait si bon que je m'y range sans observations. Seulement où irons-nous souper? Voilà la question. Entrerons-nous ou n'entrerons-nous pas à Castelvétrano?

— Là-dessus je n'ai point d'opinion; prononcez vous-même. Quant à moi, je n'ai jamais aimé les villes, pas même pour y souper et pour y dormir. Lorsque je suis là dedans, il me semble que l'air va me manquer et les murs se rapprocher pour m'étouffer. Parlez-moi des forêts. Là, pas de murailles, pas de barrières; on y respire à pleins poumons l'air libre du ciel, et l'on y dort bercé sur les grands arbres par les brises de la nuit. Voilà la véritable chambre à coucher du braconnier. »

Cette consultation avait lieu à la porte de la ville, où l'un et l'autre étaient parfaitement étrangers. Qu'auraient-ils été faire dans cette prison? Pendant que Rosario parlait, Fabio roulait dans sa tête le plus dangereux et le plus fou des projets.

« Rosario, dit-il après un moment de silence, je n'aime pas plus que vous le séjour des villes,

sans compter qu'on y est exposé plus qu'ailleurs au danger des mauvaises rencontres. Ainsi donc, si vous m'en croyez, nous brûlerons la politesse à la ville de Castelvétrano, qui ne tient pas plus à nous que nous ne tenons à elle...

—Et nous irons souper ?...

— Dans une cassine de ma connaissance, où nous serons reçus comme chez nous ; mais pour cela il faut que votre appétit ait de la patience, et nos chevaux des jambes pour six milles encore.

— Va pour la cassine ! avec cela qu'il n'y a pas plus de bois qu'il ne faut par ici pour bivaquer. Six milles ne sont pas le bout du monde. Les bêtes n'en mourront pas ni nous non plus, et pour être retardé le souper n'en sera que meilleur.

— Vous m'avez servi de guide pendant le jour, c'est à moi ce soir à vous rendre la pareille. »

Cela dit, ils tournèrent le dos à la ville sans plus de cérémonies, et ranimant non sans peine l'ardeur éteinte de leurs chevaux, qui, sentant déjà l'écurie du *fundaco*, se croyaient au terme de leurs fatigues, ils continuèrent leur route au milieu d'une nuit profonde mais calme. Une heure après ils s'arrêtaient devant la grille rouillée de Boncévino.

Fabio fut surpris de la trouver fermée : d'ordinaire, on ne prenait pas tant de précautions ; sa cour était accessible à tout venant. Il faut, pensa-t-il, que Pipo ait eu quelque alerte ou qu'il redoute une visite importune. Il l'appelle une fois, deux fois, trois fois... point de réponse. Il appelle encore... même silence.

« Au diable le dormeur ! s'écria-t-il impatienté et en essayant de forcer la grille.

— Qu'à cela ne tienne, dit Rosario en descendant de cheval, elle ne m'a pas l'air d'être des plus solides. »

D'un coup de pied vigoureux, il fit sauter la serrure rouillée, la porte s'ouvrit.

« Ah çà ! continua-t-il en tirant son cheval par la bride, il faut que vous soyez bien sûr d'être chez des amis pour entrer chez eux d'une façon si cavalière, et à une heure indue encore ; car s'il n'est pas minuit il n'en est pas loin.

— Entrons, entrons toujours, je me charge de faire entendre raison au maître de la maison. »

En ce moment un grand lévrier se précipita dans la cour en aboyant avec fureur. Il alla droit sur le caniche qui fit bonne contenance et les deux mammifères se tinrent l'un l'autre en arrêt en grognant sur la même gamme et en se mon-

trant leurs dents blanches et pointues. Peu à peu cependant ils s'apaisèrent : il paraît même qu'ils ne se déplurent pas et que leurs physionomies sympathisèrent, car ils se mirent à jouer de la queue au lieu de jouer des dents, et se flairèrent avec tous les caractères d'une amitié naissante.

« C'est bon signe, dit Rosario; quand les chiens s'entendent c'est que les maîtres se conviennent.

« Vous dites plus vrai que vous ne le pensez, » répondit Fabio.

A peine avait-il achevé que le lévrier s'élança sur lui en poussant des hurlements de joie ; il venait de le reconnaître et, jetant ses deux grandes pattes sur les épaules, il le couvrit des caresses les plus tendres et les plus passionnées. Argus, le vieux chien du vieil Ulysse, ne témoigna pas plus de joie au retour de son maître.

« Ah çà ! reprit Rosario attendri par les transports du lévrier, ce beau chien vous appartient et vous êtes ici chez vous. Il n'y a que le maître qu'on reçoive de cette manière.

— Eh ! oui, mon cher hôte, je suis chez moi et vous aussi. J'ai voulu vous recevoir dans ma cassine, quoique pour le quart d'heure je n'y sois guère en sûreté, et vous rendre à Boncévino votre cordiale hospitalité de la Barbara. »

En ce moment on entendit résonner sur les dalles du vestibule la jambe de bois de l'invalide; la porte s'ouvrit et Pipo parut, une lanterne à la main.

« Arrivez donc, dormeur obstiné! lui cria Fabio en contrefaisant sa voix, c'est donc ici la maison du sommeil?

— Un moment, un moment, répondit Pipo de mauvaise humeur, en achevant de boutonner son uniforme et d'ajuster son bonnet de police. C'est ici la maison d'honnêtes gens; et vous autres, qui êtes-vous pour réveiller le monde au milieu de la nuit et pour forcer les grilles? Que demandez-vous?

— Nous demandons le capitaine Fabio.

— Et que lui voulez-vous?

— Que vous importe? Nous voulons le voir.

— Par sainte Rosalie! vous ne le verrez point. On ne se présente pas de cette manière chez un homme comme lui. Apprenez que le capitaine est l'ami de la reine, oui, messieurs, son ami; Sa Majesté nous a rendu visite plusieurs fois; que même un jour, elle m'a dit, à moi qui vous parle: « Pipo, je suis content de toi! »

— Ma foi, dit brusquement Fabio en reprenant sa voix naturelle, je n'en dirai pas autant; car

voici une heure que nous causons et tu n'as pas reconnu ton capitaine. Va, mon lévrier a meilleur nez que toi.

— Est-il bien possible! s'écria l'invalide en laissant tomber sa lanterne.

— Ce n'est pas le moyen d'y voir plus clair, dit Rosario en la ramassant.

— Tu n'es donc qu'un imbécile, continua Pipo en s'apostrophant lui-même, un véritable idiot! Quoi! tu as là ton capitaine devant les yeux et tu ne le reconnais pas? Pardon, mon capitaine, pardon! C'est qu'aussi vous avez un drôle de costume. La zingara ne m'avait pas dit que vous eussiez changé de peau. »

Notre invalide alla refermer la grille et rajusta de son mieux par prudence la serrure disloquée par Rosario; il mit les chevaux au râtelier, tira tous les verrous de toutes les portes de la maison; et, après avoir rempli consciencieusement son double office de concierge et d'écuyer, il revint prendre ses fonctions de valet de chambre et de cuisinier; mais il trouva la place occupée; quant aux dernières, le braconnier les avait usurpées en son absence, et s'en acquittait de manière à légitimer son usurpation.

« Je vous laisse faire, quoique ce soit le

monde renversé, lui disait Fabio en caressant son lévrier couché entre ses jambes, tandis que le caniche étendu sans gêne au coin du feu suivait de l'œil tous les mouvements de son maître : le chasseur a le droit immémorial d'apprêter en personne le gibier qu'il a tué ; mais j'ai le droit, moi, de l'arroser, et j'en use. »

Pipo comprit ce que cela signifiait. Il disparut sans mot dire, et reparut un instant après avec trois bouteilles de syracuse toutes poudreuses qu'il posa sur la table avec précaution.

« C'est du fameux, dit-il, et fièrement bouché ! aussi, n'est-ce pas à celui-ci qu'on appliquera le proverbe :

> Amor di meretrice e vino di fiasco
> La mattina è buono e la sera è guasto (1).

Bon il était ce matin, et ce soir... vous m'en donnerez des nouvelles. »

Tout était prêt, Rosario donna le signal. Une grosse botte de sarments secs jetée dans l'âtre ajouta au plaisir de la bonne chère et du bon vin le charme d'un feu clair et petillant.

« Maintenant, dit Fabio à son convive, vous savez qui je suis.

(1) Amour de courtisane et vin en bouteille est bon le matin et le soir est gâté.

— Sans m'en vanter je m'en doutais bien un peu ; j'ignorais votre nom, c'est vrai, mais je devinais votre profession, et voilà pourquoi, indépendamment des recommandations de M. le comte Allégroni, j'ai sympathisé tout de suite avec vous : le militaire est frère du chasseur. Je savais bien que vous n'étiez pas fait pour suivre à Palerme ces sales conciapelli. Mais, je gardais mes remarques pour moi : tout le monde a ses secrets. Les affaires de monsieur le comte ne me regardent pas, ni les vôtres non plus. Suffit !... Vous avez là, capitaine, un syracuse qui ne me fait pas de peine.

— A la santé de saint Hubert et de ses fidèles! dit Fabio en remplissant le verre du braconnier.

—Ça n'est pas de refus ! » répondit Rosario en joignant l'acte à la parole.

Inutile d'ajouter que ce toast avait été précédé et qu'il fut suivi de beaucoup d'autres.

« Et moi, mon capitaine, dit Pipo avec sa familiarité de vieux serviteur, ne me permettrez-vous pas de boire à votre santé et de fêter votre heureux retour ?

— Bois, mon vieux, bois à plein verre. Cette nuit est la nuit de la liberté ; profitons-en, car demain Dieu seul sait où nous serons.

— Comment ! vous arrivez à peine et vous songeriez déjà à repartir? Vous n'êtes donc pas tout à fait libre.

— Pas tout à fait, c'est-à-dire pas du tout. Pas plus tard que demain il faut me remettre en campagne.

— Hélas, dit l'invalide en frappant tristement sur sa jambe de bois, pourquoi n'ai-je pas mes deux jambes comme tout le monde? Avec ce manche à balai au bout du genou, je ne suis bon à rien : je ne puis pas même accompagner mon capitaine.

—Tu m'es bien plus utile à la cassine. Qui la garderait en mon absence?

— Ce n'est pas l'embarras, elle a bon besoin d'être gardée. Il n'y a pas de jour qu'on ne voie rôder alentour quelque figure suspecte ; voilà pourquoi je ferme la grille au coucher du soleil et même avant. Les espions abondent, il en vient de toutes les couleurs ; ce matin encore j'ai donné la chasse à un grand drôle qui voulait à toute force entrer dans la cassine. Le plus souvent qu'on va livrer la place à un je ne sais qui ! Pour celui-là, il a eu son compte, le lévrier aidant, on lui a soldé son arriéré : il ne reviendra pas de sitôt, j'en réponds.

— Mais il en viendra d'autres et j'aime autant me priver de leur visite. »

Tout à coup une voix se fit entendre à la grille.

« Quand on parle du loup, dit Pipo, on le voit paraître.

— Plût à Dieu, ajouta le braconnier, qu'il en fût de même des lièvres et des perdreaux? On en parlerait toujours.

— Imbécile que je suis! s'écria Pipo en se donnant un coup de poing au milieu du front, j'ai oublié d'accrocher un manteau à la fenêtre, à défaut de rideaux : la clarté de la lampe et du feu a attiré l'attention; il n'en faut pas davantage pour faire pleuvoir ici tous les espions du pays : ils vont à la lumière comme les mouches. »

La voix continua à se faire entendre plutôt suppliante qu'impérative.

« Pipo! disait-elle, ouvrez-moi la porte, mon bon Pipo.

— Je ne sais par quel sortilége tous ces intrigants savent mon nom, et ils font tous la petite voix; je suis toujours leur bon Pipo! leur excellent Pipo! Permettez, mon capitaine, que j'envoie le lévrier à la découverte. »

Le lévrier, suivi de son nouvel ami le caniche,

s'élança dans la cour en aboyant ; mais arrivé à la grille il se tut tout à coup.

« Preuve, dit l'invalide, que c'est un visage de connaissance. Je vais y voir.

— Et moi aussi ! » dit le prudent braconnier en prenant son fusil.

A tout hasard, Fabio prépara le sien et enfonça son chapeau sur ses yeux, de manière à cacher sa figure. Ces préparatifs de défense étaient bien superflus, car hommes et chiens rentrèrent bientôt, accompagnés d'une vieille femme qui n'était autre que la zingara.

« Mon bon cher Pipo, disait-elle à l'invalide, j'ai vu de la lumière en passant, et comme le froid de la nuit m'a saisie en revenant de Mazzara, j'ai pensé à vous demander un air de feu et un doigt de vin. Je vous tirerai les cartes en échange et vous donnerai des nouvelles du capitaine. »

Là-dessus elle alla s'accroupir au coin du foyer, après avoir avalé un verre de syracuse exactement comme nn verre d'eau.

« Quelle pompe aspirante ! dit l'invalide.

— Plus la mousse est sèche, ajouta Rosario, mieux elle absorbe la pluie. »

La zingara répondit à ce compliment par un

regard fauve et méchant ; puis son petit œil gris rentra sous ses paupières rouges, et elle ne parut plus occupée qu'à réchauffer ses vieux membres glacés.

« Ah çà ! la mère, dit Fabio, qui se souvenait de l'avoir déjà, quelques semaines auparavant, rencontrée, avant l'aube, sur le pont de la Délia, tu cours donc les champs toutes les nuits comme les chouettes ; crains-tu qu'il manque des sorcières au sabbat ?

— Apprenez, mauvaise langue, répondit la zingara sans lever la tête, mais non sans regarder de travers son interlocuteur, que je suis aussi bonne chrétienne que qui que ce soit ici ; ceux qui prétendent le contraire sont eux-mêmes des enfants du diable. Si je voyage la nuit, c'est que cela me convient apparemment ; j'en ai bien le droit, j'imagine, et je n'ai de compte à rendre à personne.

— Excepté à moi, dit Pipo : tu m'as promis des nouvelles du capitaine, et tu ne sortiras pas d'ici avant d'avoir rempli ta promesse. »

Pour toute réponse, la pythonisse tira de sa poche un paquet de cartes qui ne la quittait jamais, ni le jour ni la nuit, et se mit à les battre avec un sérieux imperturbable ; après quoi elle

fit sur ses genoux un jeu cabalistique en marmottant des paroles inintelligibles.

« Je vois toujours dans les cartes la même prison, dit-elle enfin ; mais cette fois elle est vide ; je vois plus loin un homme en voyage, et plus loin encore une maison isolée. Ici les cartes se brouillent, je ne vois plus rien.

— Et ce grimoire demanda Pipo, signifie?...

— Que votre maître est délivré et qu'il est en route à cette heure pour revenir chez lui. Maintenant que je suis réchauffée, je vous souhaite le bonsoir.

— Cette sorcière m'aurait-elle reconnu? dit Fabio quand elle fut partie. Je le crains. Elle a jeté sur moi à la dérobée, tout en battant ses cartes, des regards équivoques. Ma voix, quoique je l'aie déguisée, peut m'avoir trahi et encore plus les caresses de mon lévrier. Après tout, que m'importe?

— Connaissez-vous bien cette femme? demanda Rosario d'un air préoccupé.

— C'est une espèce d'égyptienne qui demeure ici près et qui gagne sa vie à dire la bonne aventure.

— Ne vous y fiez pas; une délation est bientôt faite.

— Avienne que pourra! Je n'en aurai pas moins passé cette nuit dans mon lit, ce qui ne m'est pas arrivé et ne m'arrivera probablement pas de longtemps. C'est un caprice dont je me suis passé l'envie. Demain on avisera. A chaque jour suffit sa peine. Bonsoir, mes amis, imitez mon exemple, nous avons tous besoin de repos. »

Cela dit, il alla dormir aussi tranquillement que s'il n'eût pas été contumace et qu'il n'y eût jamais eu en Sicile ni Anglais ni Caroline.

Rosario n'était pas si rassuré. Il commença par lâcher les deux chiens dans la cour afin de n'être pris à l'improviste dans aucun cas ; puis revenant à Pipo :

« C'est à moi, lui dit-il, de garder le capitaine ; j'ai répondu de lui sur ma tête à M. le comte Allégroni, et sa seigneurie s'en prendrait à moi s'il lui arrivait malheur. Allez vous coucher, je ferai sentinelle le reste de la nuit. »

Là-dessus un combat de générosité s'engagea, et les parties décidèrent, pour se mettre d'accord, qu'elles veilleraient tour à tour et se relèveraient d'heure en heure ; ce qui s'exécuta jusqu'au matin avec une ponctualité toute militaire.

« C'est égal, se disait le prudent braconnier en faisant sa faction; cette zingara ne me plaît pas.

Son petit œil gris n'annonce rien de bon. »

Ses inquiétudes auraient été bien plus vives et plus légitimes s'il avait pu savoir qu'au lieu de regagner son gîte en sortant de la cassine, cette vieille suspecte avait pris en tapinois le chemin de Mazzara.

XLIII

LE SIÉGE.

La nuit se passa sans accidents, mais non sans alertes : la fidélité timorée de Pipo lui faisait voir partout des sbires; il entendait leur voix dans les soupirs du vent ou les bâillements des chiens, et si un nuage passait sur la lune, c'était leur ombre qui se glissait dans la cassine. Il n'épargnait pas le *Qui vive* militaire, et appelait ainsi, à force de précautions, les dangers qu'il voulait éloigner. Rosario, quand venait son tour de fac-

tion, y mettait plus de réserve et de sang-froid. Habitué aux ruses du braconnier, il ne prenait pas l'alarme aisément et faisait d'autant mieux la garde qu'il n'avait pas l'air de la faire.

Le matin arriva donc, et le soleil se leva radieux sur les hauteurs de Gibillina et de Rocca d'Aniello; la rosée de la nuit étincelait sur les hautes herbes de la cour et sur les orangers du jardin; chaque goutte, avant de se dissoudre, jetait l'éclat du diamant.

Les premiers rayons doraient à peine les murs crevassés de la cassine, qu'une douzaine de dragons anglais, venus de Mazzara, s'arrêtèrent à la grille encore fermée et entourèrent la maison de tous les côtés. Attirés par les aboiements furieux des deux chiens, l'invalide et le braconnier accoururent en même temps et le fusil à la main sur le point menacé.

« Ouvrez, au nom de la loi! leur cria le brigadier de service dont l'ordre sec et absolu eut bien de la peine à dominer les deux voix combinées du caniche et du lévrier.

— Nous sommes pris, dit Pipo; les habits rouges en veulent au capitaine, c'est sûr, et la retraite est fermée.

— Par saint Hubert! dit Rosario; cette infer-

nale sorcière nous aura vendus. Quand je vous le disais !

— Ah ! zingara, ma mie, murmura Pipo, si c'est toi qui as fait ce coup, tu auras de mes nouvelles.

— C'est égal, dit le braconnier, il faut faire bonne contenance. L'ennemi n'est pas encore dans la place. Parlementons pour gagner du temps. »

Et comme le brigadier renouvelait son ordre en brandissant son sabre nu,

« A qui en voulez-vous ? lui demanda Pipo avec plus de résolution qu'on n'avait le droit d'en attendre de sa jambe de bois.

— Nous en voulons au capitaine Fabio qui est ici, nous le savons. Ouvrez, au nom de la loi !

— Au nom de quelle loi ? demanda Rosario, qui, en qualité de métayer, possédait assez son code pour tenir tête à un procureur, à plus forte raison à un dragon.

— Ouvrez, au nom de la loi ! répétait toujours l'autre en élevant sa voix d'une gamme à chaque injonction.

— Avez-vous un ordre du justicier ? répliqua Rosario. Si vous en avez un, produisez-le.

— Ouvrez à l'instant même, ou nous enfonçons la grille, » cria l'Anglais impatienté.

Rosario savait par expérience combien cette menace était facile à exécuter : pourtant il ne se laissa intimider ni par la faiblesse de ses retranchements, ni par la colère toujours croissante du brigadier.

« Qui êtes-vous ? lui dit-il bravement, pour entrer de force dans la maison d'un fidèle sujet du roi. Vous n'en avez pas le droit ; un Sicilien est maître chez lui, et il n'appartient pas à des étrangers comme vous de commander chez nous,

— Voilà qui est parler ! s'écria l'invalide en mettant de travers son bonnet de police ; oui, un Sicilien est maître chez lui. Vous seriez le roi d'Angleterre en personne, que vous n'entreriez pas.

— Ah ! vous autres, vous résistez! dit le brigadier poussé à bout. Nous allons voir. Goddam ! »

Il mit pied à terre aussitôt, enfonça la grille d'un coup de pied et entra dans la cour son sabre dans une main et un pistolet dans l'autre. Il n'était resté avec lui que deux dragons, les autres enveloppaient la cassine, afin que personne n'en pût sortir. Pour l'instant du moins les deux armées étaient de force égale; car les deux chiens valaient bien un dragon, et si Pipo était invalide, son fusil ne l'était pas.

« Prenez garde à ce que vous faites, dit Rosario en couchant en joue le brigadier ; si vous avez pour vous le nombre, nous avons, nous, la légalité. »

A ce mot de légalité, l'Anglais fit un pas en arrière et abaissa son pistolet, au bout duquel il tenait déjà le hardi braconnier.

« Tout citoyen anglais, dit-il d'un ton subitement et sensiblement radouci, connaît ses devoirs et respecte la légalité ; avant de forcer la clôture, je vous ai fait les trois sommations, j'ai été jusqu'à quatre et même jusqu'à cinq ; ainsi j'ai observé les formes, et c'est vous qui les violez.

— Il s'agit bien de formes! répliqua Rosario en ajustant son homme. Vous entrez ici comme des bandits et on vous reçoit comme tels. »

Le coup partit, le brigadier tomba. Non moins résolu que son maître, le valeureux caniche avait happé par les naseaux l'un des deux dragons, ou du moins son cheval, et s'y tenait suspendu par les crocs avec acharnement. Le cheval furieux hennissait de douleur, bondissait de rage sans pouvoir se débarrasser de son appendice incommode; mais, en revanche, il se débarrassa de son cavalier, qui, dans la lutte, fut lancé à dix

pas. Pendant ce temps, l'invalide, aidé du lévrier, avait mis hors de combat le second dragon ; la victoire restait aux assiégés. Maître du champ de bataille, le prudent braconnier alla refermer la grille, qui n'en était pas moins, si faible qu'elle fût, une première ligne de défense. Il s'attendait à une attaque générale de la part des dix dragons occupés en ce moment à cerner la cassine. Tout à coup il entendit, de l'autre côté de la maison, un coup de fusil suivi d'un second, d'un troisième, puis un feu de peloton appuyé d'un feu de file bien nourri.

« Ah ! ah ! dit Pipo, tout fier de son exploit, voilà le capitaine qui se réveille. »

Au même instant on vit paraître à la grille une demi-douzaine de dragons qui, bien loin de songer à l'attaque, ne songèrent pas même à la défense ; se voyant pris entre deux feux, ils abandonnèrent leur brigadier et se mirent à fuir bride abattue du côté de Mazzara, sans attendre la décharge que leur réservaient nos deux vainqueurs, étonnés eux-mêmes d'un triomphe si facile.

« Par sainte Rosalie ! s'écria l'invalide en reposant les armes militairement, le capitaine n'a pas perdu son temps. »

Fabio, en effet, ne l'avait pas perdu, quoique

l'honneur de la victoire ne lui appartînt pas tout entier. Réveillé en sursaut par le premier coup de fusil du braconnier, il saute à sa fenêtre, qui donnait sur le jardin, et, voyant sa maison investie par les dragons, il devine le reste. Cédant à son premier mouvement, il tire sur un dragon qui réplique, et, de riposte en riposte, le combat s'était engagé aussi sérieusement de ce côté que de l'autre. Le résultat n'en pouvait être douteux : Fabio, à bout de munitions, calculait déjà ses moyens de retraite, lorsqu'un feu de peloton éclata comme un coup de tonnerre à la lisière du bois de pins qui sépare Boncévino de la mer. Étaient-ce des amis ou un nouvel ennemi ? Telle est la question que se posait naturellement Fabio; la déroute des dragons et leur fuite précipitée à travers la plaine ne lui laissèrent bientôt aucun doute sur les dispositions de ce renfort inespéré. Mais ses libérateurs, qui étaient-ils? Voilà ce qu'il ne devinait point. Il regarde... personne ; il écoute... plus rien. Les dragons une fois débandés, la fusillade avait cessé.

« Par saint Bologaro ! dit tout à coup une voix ; les langoustes ont pris le mors aux dents. Coure après qui voudra ! ce ne sera pas moi ; je reste pour enterrer les morts et pour les dépouil-

ler; car ce serait un péché que de laisser leurs guinées se rouiller dans leurs poches? Avec cela qu'ils n'auront d'autre bière que la peau qu'ils portaient sur leurs os en venant au monde; corps de Dieu! c'est assez bon pour des hérétiques. »

Fabio crut reconnaître dans cette voix qui parlait l'idiome calabrais, une de celles qui une fois déjà avait frappé ses oreilles dans la plaine de Castelvétrano. Il ne se trompait point. Le séjour des Calabrais à Sélinonte se prolongeant malgré les injonctions réitérées du général Mac-Farlane, et les vivres leur manquant en l'absence du brick qui avait conduit la reine à Catane, ils en étaient réduits pour subsister à marauder aux environs; or, comme autour d'eux et grâce à eux, le pays était dévasté, le cercle de leurs déprédations s'étendait nécessairement tous les jours. Cette nuit-là ils avaient audacieusement poussé leurs reconnaissances jusqu'à la porte de Mazzara; passant par Bouccévino pour regagner Sélinonte, ils avaient aperçu les dragons et tiré dessus par haine encore plus que par cupidité, car qu'espérer d'une pareille proie? « La peau d'un dragon, disait Francatripa, ne vaut pas même celle d'un lapin. » Trois ou quatre Anglais étaient restés sur la place; les autres n'avaient dû

leur salut qu'aux jambes de leurs chevaux. Après cette victorieuse et rapide expédition les Calabrais firent le tour de la cassine et se présentèrent à la grille au moment où Fabio descendait dans la cour.

« Eh ! les amis, crièrent-ils à l'invalide et à Rosario en apercevant les trois dragons démontés et couchés sur le flanc tous les trois, ouvrez-nous donc la porte que nous vous donnions un coup de main.

— On y va ! on y va ! répondit Pipo en courant à la grille aussi vite que le lui permettait sa jambe de bois. Entrez, entrez ! C'est donc vous qui avez servi aux langoustes le picotin qui les fait courir si vite ?

— On n'a pas fait ici de la mauvaise besogne à ce qu'il paraît, dit Parafanti, car c'était lui qui commandait en personne les maraudeurs. Bravo ! les ennemis des Anglais sont nos amis. Mais, Dieu me pardonne ! en voilà un, je crois, qui se permet de vivre encore. Attends, mon garçon, je vais te ressusciter comme Lazare. »

A ces mots le féroce partisan acheva d'un coup de carabine le malheureux dragon que son cheval avait renversé, et qui, tout meurtri de sa chute, essayait de se relever. Il retomba pour ne se

relever jamais. Son camarade gisait non loin avec deux dents du lévrier dans les jambes, et deux balles de Pipo dans la poitrine. Quant au brigadier, il avait éprouvé aux dépens de sa vie la fatale adresse du braconnier. Les morts, tant ceux de la cour que ceux du jardin, furent dépouillés en un clin d'œil par la bande avide des Calabrais, puis enterrés à cent pas de là dans une fosse improvisée dont on eut soin de dissimuler les traces sous les palmes et les cactus. La terre du Midi fut lourde aux pauvres étrangers qui regrettèrent en mourant les brouillards de la patrie.

Fabio assista sans y prendre part à cette triste cérémonie ; son insouciance et ses habitudes de soldat lui faisaient voir sans trop d'émotion ces funèbres soins. Les choses s'étaient passées selon les lois de la guerre, l'honneur militaire était satisfait. Après le combat on enterrait les morts, rien de plus simple. Et d'ailleurs ces morts n'étaient-ils pas les agresseurs !... des Anglais ?...

Boncévino était moins que jamais un refuge assuré pour lui ; les Anglais ne pouvaient manquer d'y revenir en force, et après un pareil éclat, il n'avait qu'à se bien cacher, mais où ? Parafanti résolut cette question difficile.

« Mon bel officier, dit-il à Fabio, qui avait jeté sa défroque de paysan et repris l'uniforme de son grade, vous ne me paraissez pas être ce qu'il y a de mieux dans les papiers des habits rouges ni les porter dans votre cœur; mais comme vous êtes seul et qu'ils sont quinze mille en Sicile, la partie n'est pas égale entre vous; vous ferez bien, si vous m'en croyez, de les attendre ici le moins longtemps possible : l'air de cet endroit n'est pas sain pour vous. Le plus prudent est de venir avec nous ; vous trouverez de bons vivants qui n'aiment pas plus les Anglais que vous, et qui leur font tout le mal que vous leur souhaitez. Est-ce dit? Acceptez-vous l'hospitalité calabraise? »

Fabio allait dire oui, lorsqu'un regard jeté sur les atroces figures de la bande qui encombrait sa cour, le fit hésiter. Ce spectacle, en effet, n'avait rien d'engageant; le chef lui-même, malgré la recherche et la richesse de son costume calabrais, malgré les rubans de son chapeau pointu et son gilet de velours à boutons d'argent, et le pieux agnus qu'il portait au cou, Parafanti, dis-je, était loin, comme on peut s'en souvenir, d'avoir une physionomie prévenante; son visage velu appartenait moins à l'homme qu'à l'animal;

son œil couvert et sombre inquiétait comme celui du chat-tigre à l'affût d'une proie. Quant au reste, c'était un ramassis de gens sans foi ni loi, déguenillés pour la plupart, manquant de tout et prêts à tout pour se procurer ce qui leur manquait. Rien au monde ne ressemblait plus à une bande de voleurs. Tout étonné de se trouver en présence de si singuliers auxiliaires, le braconnier les prit pour ce qu'ils paraissaient être ; mais Pipo rectifia ses idées à leur égard ; il n'était pas là sans avoir entendu parler des Calabrais campés à Sélinonte : quoiqu'il les haït en qualité de Sicilien et les méprisât en qualité de soldat, il leur faisait grâce en ce moment, et ne voyait en eux, pour l'instant, que les ennemis des Anglais et les libérateurs de son capitaine.

Fabio donc fut quelque temps indécis.

« Vous hésitez ? lui dit Parafanti. Je vois ce que c'est : vous craignez, parce que nous sommes Calabrais, de ne trouver parmi nous personne à qui parler ? Détrompez-vous : la Sicile est représentée à Sélinonte aussi bien que la Calabre ; nous possédons le régiment insulaire, commandé par l'illustrissime Spaccaforno, un Sicilien comme vous, qui se fera un véritable plaisir de recevoir un compatriote dans son état-major. »

Fabio ne put s'empêcher de rire du sérieux avec lequel Parafanti lui faisait cette burlesque proposition ; il aurait ri bien davantage s'il avait pu se représenter l'illustrissime Spaccaforno avec son habit rouge, son casque à queue et ses épaulettes d'or, passant en revue ses vingt-cinq ou trente recrues en haillons, car, hélas ! tel était le chiffre auquel la désertion avait réduit le fameux régiment insulaire.

« Va pour Sélinonte ! » dit Fabio entraîné par la curiosité.

Il n'était pas fâché de voir de près ces terribles et mystérieux partisans qui lui étaient apparus la nuit comme des spectres échappés du Tartare. Qu'avait-il à craindre, après tout ? Puisqu'il était hors la loi, *fuorbandito*, comme disent les Italiens, et condamné à la vie errante, aventureuse des contumaces, autant valait pour lui aller là qu'ailleurs, sauf à n'y pas rester s'il s'y trouvait mal.

« Rosario, dit-il à son ami le braconnier, tandis que Pipo lui sellait son cheval, nous nous reverrons plus tard ; j'irai quelque jour, bientôt, sans doute, vous surprendre à la Barbara, et alors nous irons ensemble courir ces grands bois que vous aimez tant.

— Eh ! qui ne les aimerait ? répondit le braconnier en tournant un regard d'amour vers les montagnes. L'odeur des forêts est si bonne à sentir.

— En attendant que nous la respirions ensemble, partez seul, vous le pouvez sans danger. Personne ne vous a vu à Boncévino et les morts ne reviendront pas vous dénoncer.

— Mais vous, capitaine ? J'ai répondu de vous sur ma tête à M. le comte Allégroni.

— Votre mission est remplie, et je rendrai bon compte de vos services. Mais j'en réclame de vous encore un ?

— Parlez, capitaine, parlez, vous êtes l'homme que j'aime le mieux au monde après monsieur le comte.

— En passant à Castelvétrano vous irez de ma part chez la dame que nous avons accompagnée hier.

— De tout mon cœur, seulement je vous ferai observer que vous ne m'avez pas dit son nom.

— Eh ! ne l'avez-vous pas deviné?

— Il ne m'appartient pas, répondit le métayer en levant respectueusement son chapeau, de deviner ces choses-là.

— Eh bien ! cette dame est la reine et c'est

chez elle que vous irez de ma part; vous lui raconterez ce qui vient de se passer et lui direz que je suis allé à Sélinonte attendre ses ordres.

— Suffit! vous serez content de Rosario et monsieur le comte aussi. Maintenant si vous voulez bien me permettre de vous dire mes idées ?...

— Parlez franchement, mais promptement, car mon cheval est sellé et les Calabrais n'attendent que moi pour partir.

— S'il faut vous parler avec une entière franchise, je vous dirai donc que j'aimerais tout autant les voir partir sans vous. Sauf le respect que je vous dois, vous vous encanaillez furieusement, et cette compagnie-là ne vaut pas mieux que celle des conciapelli, encore ceux-ci sont-ils Siciliens, mais des Calabrais!... Tenez, j'avais déjà pensé à un bois du Mont-Chinéa où le diable ne nous aurait pas découverts. Avec cela que vous ne serez pas trop en sûreté avec ces vagabonds ? Qui dit Calabrais dit voleurs.

— En tous cas, mon cher Rosario, ils ne me voleraient pas grand'chose. Et puis rassurez-vous, je ne cours aucun risque au milieu d'eux. A la manière dont leur parle Pipo, il leur dit, j'en suis sûr, que Sa Majesté me connaît, et ce titre me rend inviolable à leurs yeux. »

Fabio devinait juste : l'invalide n'avait pas manqué de raconter aux Calabrais comme quoi son capitaine était l'ami de la reine, qui avait honoré sa cassine de sa visite, et que même elle lui avait dit : « Pipo, je suis contente de toi. » Cette confidence eut pour effet immédiat de mettre Fabio en grande considération auprès de Parafanti et de sa bande : ces hommes féroces, qui ne respectaient rien, étaient aveuglément dévoués à Caroline, et Fabio dut aux vaniteuses indiscrétions de son fantassin de ne pas voir sa maison pillée amicalement du haut en bas, car tels étaient les adieux que ses libérateurs ménageaient à Boncévino. Il est vrai qu'ils ne perdaient pas grand'chose et faisaient de la générosité à peu de frais. Ils se consolèrent de leur sacrifice héroïque en emportant comme un butin légitimé par le droit de la guerre la dépouille et les chevaux des dragons anglais restés sur le champ de bataille.

Enfin la bande partit pour Sélinonte et Rosario pour Castelvétrano, sans oublier son inséparable caniche.

L'invalide suivit de l'œil son capitaine, aussi loin qu'il put l'apercevoir ; quand il le perdit de vue il poussa un gros soupir, essuya une grosse

larme, et se mit à siffler une marche militaire pour faire diversion à son attendrissement. Son premier soin fut de faire disparaître toutes les traces du combat : lavant à grande eau le sang répandu dans la cour et dans le jardin, il rendit si bien à la cassine sa physionomie pacifique, qu'elle pouvait défier les yeux les plus pénétrants et les plus soupçonneux. Cela fait, et redevenu simple concierge, il referma soigneusement la grille et attendit l'événement de pied ferme, non toujours sans rouler des pensées de vengeance contre la zingara.

« Que pourrais-je lui faire pour la punir ? » se demanda-t-il en bourrant sa pipe, la seule compagnie qui lui restât, car le lévrier avait fait la conduite à son nouvel ami le caniche.

Il craignait par prudence d'en trop faire, et, par vengeance, de n'en pas faire assez.

XLIV

ALCAMO.

Madame l'abbesse d'Alcamo, la sœur du baron, fit à sa nièce le plus tendre accueil : Rafaella était l'amour et la gloire de sa famille ; les religieuses au milieu desquelles elle avait passé son adolescence, et qui avaient conservé d'elle le souvenir le plus affectueux, rivalisèrent de tendresse et de joie avec la supérieure. Il y avait si longtemps qu'elles ne l'avaient vue ! Depuis sa sortie du couvent, c'était la première fois qu'elle les visitait.

« Voyez un peu, disait l'une en l'embrassant avec effusion, voyez comme elle est jolie !

— Et bien habillée ! disait une autre en frôlant dans sa main sa robe de soie.

— Et bien coiffée ! dit une troisième en passant les doigts dans ses belles boucles blondes.

— Et bien chaussée ! » ajouta une quatrième, pâmée d'admiration devant sa petite bottine de voyage.

D'exclamation en exclamation, d'examen en examen, les bonnes sœurs détaillèrent une à une, avec la minutie monacale, chaque partie de sa toilette et de sa personne.

Ces témoignages d'une affection naïve éveillèrent plus de remords que de satisfaction dans le cœur droit de Rafaella ; car, enfin, ce n'était pas pour les pauvres recluses qu'elle venait troubler la monotonie de leur prison, et sa conscience lui reprochait comme une tromperie les transports d'une amitié qu'elle méritait si peu. Mais pouvait-elle, devait-elle ouvrir son âme toute pleine d'émotions terrestres à ces filles du ciel vouées au renoncement et au silence éternel des passions ? Dans l'impossibilité de se confier à elles, il lui tardait de se soustraire à leurs prévenances en même temps qu'à leurs impor-

tunités. Afin de leur échapper, elle demanda à revoir sa cellule de pensionnaire et à s'y recueillir quelque temps dans la solitude. Tout le monde se retira en louant fort sa piété.

Alcamo est arabe, comme son nom l'indique. Alcam, son fondateur, commandait le premier débarquement des Sarrasins en Sicile; c'est le même qui détruisit la ville de Sélinonte; en revanche, il bâtit celle qui a gardé son nom. Il y avait au moins compensation. Christianisée depuis sept à huit siècles, la ville d'Alcamo n'en a pas moins conservé son aspect moresque. Ses clochers ont l'air de minarets, ses églises de mosquées, et l'on s'attend à voir paraître des turbans au sommet de ses murailles crénelées; il n'y paraît que des hirondelles, et les colombes y nichent depuis longtemps en paix.

Le site est pittoresque : la ville est assise sur une hauteur qui domine des vallées profondes, et qui est dominée elle-même par des montagnes pittoresquement découpées : l'une d'elles est le mont San Bonifato, à la cime duquel s'élevait la forteresse sarrasine de Calatub, transformée par l'empereur Frédéric II, roi de Sicile, en une forteresse chrétienne destinée à tenir en bride ces mêmes Sarrasins, mis sous le joug à leur

tour, mais toujours prêts à le secouer. Le couvent occupait la partie haute de la cité, et l'étroite fenêtre des cellules donnait sur l'amphithéâtre des montagnes ; les ruines de la citadelle arabo-chrétienne s'élevaient en face dans la région des tempêtes et des oiseaux de proie. L'austérité de ce paysage grandiose et mélancolique se mariait à l'austérité du cloître et jetait l'âme en des pensées sérieuses. Les rumeurs de la ville ne montaient pas jusque-là ; les seuls bruits qu'on y entendît étaient les sombres mélodies du vent dans les rochers, et le cri sauvage des éperviers dans la nue.

C'est là, c'est dans cette retraite poétique et sévère que Rafaella avait passé l'âge indéfinissable qui n'est plus l'enfance, sans être encore la jeunesse. La grandeur, la beauté du site n'avaient fait qu'exalter l'amour romanesque qu'elle portait dès lors au cœur, et la pensée de Fabio était indissolublement liée pour elle à cette mâle et fière nature ; son image planait sur les montagnes, s'asseyait sur les ruines, et si quelque cavalier lointain s'enfonçait, à l'*Ave Maria,* dans les sinuosités de la vallée, ce cavalier était Fabio.

En se retrouvant seule dans cette cellule où

elle avait passé tant de journées solitaires, tant de nuits pensives, elle fut assaillie violemment et pressée pour ainsi dire par la multitude de ses réminiscences ; il en surgissait de toutes parts, car les bois, les rochers, les ruines, en un mot tous les objets de la nature morte étaient consacrés, et s'animaient à ses yeux d'un souvenir vivant ; à chacun d'eux s'attachait un désir, un rêve, une espérance. Quel est donc cet attrait mystérieux, invincible, qui nous fait regarder impérieusement en arrière et nous reporte sans cesse à nos origines? Le passé était-il donc si beau? N'est-ce pas plutôt le présent qui est triste et plein de déceptions ? Il est rare que la réalité, quelle qu'elle soit, ne fasse pas regretter le rêve, quel qu'il ait pu être. Mais à quoi bon les regrets ? Que sert de récriminer avec la vie ? Une fois dans la carrière, il faut la fournir jusqu'au terme, dût-on s'y briser.

Rafaella, quoique bien jeune encore, avait déjà cependant l'expérience des passions : atteinte au cœur, presque en sortant du berceau, par cette fièvre âpre et sublime, elle avait lutté contre elle pendant toute son adolescence, mais ses efforts pour la combattre n'avaient fait qu'en redoubler, qu'en aggraver les accès ; puis, bien-

tôt, ce n'était plus par accès seulement que le mal avait sévi, il s'était converti en un feu continu qui, par degrés, avait tout envahi. Quel chemin la jeune recluse n'avait-elle pas fait depuis les jours du cloître, et qu'elle était loin de son point de départ ! Elle ne rasait plus, comme autrefois, timidement les côtes ; elle était en pleine mer, livrée à tous les orages, à tous les dangers.

Tandis qu'elle se retrempait dans les eaux tranquilles de la religion, son oncle errait comme une âme en peine dans les rues d'Alcamo, car, tout proche parent qu'il fût de l'abbesse, il n'avait pu pénétrer au delà du parloir : ainsi le veut la règle ecclésiastique. Que faire pour tuer le temps ? A Ségeste, à Trapani même, il n'en eût point été embarrassé ; mais à Alcamo ! une ville sarrasine, une ville d'hier !... car enfin c'est tout au plus si sa fondation remonte au IXe siècle, et qu'est-ce que dix siècles pour un homme qui méprisait profondément tout ce qui est postérieur au IIIe siècle avant Jésus-Christ ? Alcamo, évidemment, était indigne de lui.

« Eh bien ! cher baron, lui dit une ancienne connaissance, le baron don Lazio de Quiros, qu'il rencontra sur la place, vous savez la nouvelle ?

— Non.

— L'abbé Grégorio vient de découvrir des poésies de notre Ciullo où il est question du grand Saladin :

Se tanto avere donassimi quanto a lo Saladino...

C'est de la poésie indigène du xııe siècle ; tâchez de m'en trouver de plus ancienne.

— Pour moi, je connais un poëte indigène bien plus ancien ; il s'appelle tout bonnement Théocrite.

— Mais c'est du grec cela.

— Par Bacchus ! je le crois bien que c'est du grec, et du bon ! Que me parlez-vous de votre jargon du xııe siècle !

— Jargon tant qu'il vous plaira : Ciullo n'en est pas moins le père de la poésie italienne et la gloire d'Alcamo.

— Grand bien vous en fasse.

— Oui, oui, vous avez beau dire, sans Ciullo, Dante n'existerait pas, et les rois souabes, Frédéric, Mainfroy, Entius en faisaient le plus grand cas.

— De fameux juges, en vérité ; parlons-en ; Dante a fort bien fait, à mon avis, de les plonger

dans l'enfer, et lui avec. Quant à moi, voyez-vous, je ne donnerais pas ma dernière médaille de Syracuse, la dernière, entendez-vous bien, l'Aréthuse du petit module, pour tous vos poëtes du moyen âge, y compris vos rois de tudesque mémoire.

— Barbare !

— *Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.*

. . . .

— Venez, au moins, voir, ne fût-ce que pour passer le temps, notre tableau de frà Angelo de Fiesole, dans le couvent des Récollets, et les sculptures de Gagini dans la cathédrale.

— Que voulez-vous que je fasse de ces magots? Tout cela, mon cher, n'est pas de l'art. L'art est mort avec les Grecs, et les modernes ont perdu jusqu'au sentiment de la forme. Et puis le moyen de faire de la peinture et de la statuaire avec une religion de têtes de morts et d'os en sautoir comme celle de vos moines et de vos nonnains? Le froc et la béguine, voilà de beaux modèles! bien dignes au reste de vos Zeuxis manqués et de vos Phidias à la douzaine. Croyez-moi, mon cher, l'art a péri sous les ruines de l'Olympe.

— Quoi ! vous ne faites pas même grâce à Errante, notre peintre national ?

— Errante est mon ami, et de plus homme d'esprit. Il pense absolument comme moi sur son art et le traite comme il doit être traité, c'est-à-dire fort cavalièrement. Voulez-vous un Titien, un Raphaël, un Léonard de Vinci ? Il vous le livre selon la commande et dans la huitaine. Croyez après cela aux originaux. Au demeurant, Errante peint un portrait mieux que personne ; il vient d'achever celui de ma nièce, un véritable chef-d'œuvre.

— Vous voyez bien que vous croyez aux chefs-d'œuvre.

— Je crois à tous ceux que je paye, et encore plus à ceux que je ne paye pas ; Errante n'a rien voulu.

— Il se rattrapera sur Mac-Farlane ou telle autre vache à lait britannique, je dis vache, ajouta le citoyen d'Alcamo en riant d'avance de la pointe qu'il allait faire, car l'Angleterre est la mère du veau d'or.

— *Britannia ferox !*

— Oui, férocc, répondit le baron Quiros qui était un Sicilien de la vieille roche et qui abhorrait les Anglais ; mais, grâce à Dieu, leur règne

touche à sa fin ; les esprits fermentent, les rivalités s'enveniment, il se prépare quelque chose évidemment. Hier les conciapelli de Palerme ont traversé Alcamo en criant : « Mort aux Anglais ! » et la population tout entière a fait chorus avec eux. Croyez-moi, baron, nous ne tarderons pas à voir du nouveau.

— Du nouveau ! tant mieux. Il y a longtemps que j'ai dévoué les Anglais aux dieux infernaux. »

Homme de famille avant tout, Schininà ne voyait dans une révolution politique que la réalisation du plus cher de ses vœux, le mariage de sa nièce avec Fabio, et les feux de Bellone n'effrayaient pas trop notre baron mythologique pourvu qu'ils allumassent les flambeaux de l'Hyménée.

Rafaella passa la nuit dans sa cellule et fut toute la nuit visitée par les apparitions qui l'y avaient accueillie.

Quand vint l'heure du départ, elle fut prise d'une mélancolie inexprimable ; elle ne pouvait s'arracher à cette paisible enceinte où de tous les bonheurs elle avait connu le plus pur, le bonheur de l'espérance. Une voix intérieure lui disait que mieux eût valu pour elle ne la point quitter, s'y ensevelir à jamais, et qu'un jour

peut-être elle y reviendrait chercher la paix du cœur et l'oubli des orages que son amour bravait maintenant avec tant d'audace. Cette sombre vision de l'avenir la jetait malgré elle en de vagues alarmes. Quel danger la menaçait ? Elle n'en voyait aucun poindre à l'horizon, mais sa seconde vue de femme éprise lui en faisait pressentir un qu'elle redoutait confusément sans en deviner la nature. Elle avait été heureuse par Fabio, c'est par Fabio qu'elle devait souffrir.

Ces pressentiments sinistres la poursuivirent pendant le reste du voyage. Elle se retournait à chaque instant pour revoir le clocher du monastère, comme le navigateur, en partant pour affronter les mers lointaines, poursuit d'un œil ému le port qui fuit derrière lui. Quand le cloître, puis la ville, disparurent à ses regards, son cœur se serra ; une larme brilla au bord de ses longs cils d'or, un soupir étouffé souleva son sein virginal.

Heureusement pour elle, sa tristesse échappa aux yeux peu clairvoyants du baron ; plus que jamais absorbé dans ses chimères archéologiques, il explorait en marchant les deux rigoles emphatiquement baptisées des beaux noms homériques de Scamandre et de Simoïs ; il s'agissait pour lui

de résoudre ce problème ardu, savoir : Comment une armée carthaginoise avait pu se noyer dans un ruisseau sans eau ? Si vous êtes curieux de la solution trouvée par notre ami, allez la chercher... vous savez où.

Arrivée à Ségeste, Rafaella mit pied à terre et voulut remonter au temple avant que son oncle l'eût rejointe, afin d'être quelque temps seule dans cette solitude consacrée, et de s'y abandonner en toute liberté aux souvenirs que lui rappelait ce lieu chéri. Ces souvenirs étaient si présents, si vivants en elle, qu'assise au seuil du sanctuaire, elle frissonnait au moindre souffle et s'attendait presque à voir tout d'un coup Fabio paraître entre les colonnes. O jeunesse du cœur ! Instincts naïfs ! Chaste ivresse ! Noble sécurité de l'ignorance ! Fraîcheur immaculée du premier espoir, du premier désir ! Rêve auguste de l'inconnu ! Aspirations sublimes ! Culte sacré de l'idéal ! Age de bénédiction, d'innocence, d'enthousiasme ! Qu'on payerait cher plus tard une seule de ces émotions dont on était si riche alors et si prodigue ! La veille, on espère, on croit !... Le lendemain, on regrette, on doute... heureux encore quand on ne blasphème pas ! Rafaella n'en était encore qu'à la veille.

Une voix d'homme la fit tressaillir. Hélas ! ce n'était que le baron, qui arrivait tout essoufflé des rives du Scamandre et du Simoïs.

« Eh bien ! ma nièce, lui dit-il en l'abordant, à quoi penses-tu ?

— A Fabio.

— Je m'en doutais.

— Je me demande avec inquiétude où il peut être en ce moment. Si vous le savez, mon oncle, dites-le-moi.

— Si je le sais ! si je le sais, dis-tu ?

— Eh ! oui, nous nous sommes assez trompés tous les deux, et vos dissimulations sont inutiles ; il y a longtemps que je suis informée de tout.

— De tout ?... De quoi ?

— De la captivité de Fabio, que j'ai devinée le premier jour, et de sa délivrance, que j'ai sue avant vous.

— Avant moi ? répondit le baron, à qui la surprise fit faire trois pas en arrière, cela n'est pas sûr.

— Vous croyez, mon oncle ? répliqua Rafaella avec un sourire malin, mais en gardant son secret par modestie. Au reste, c'est comme il vous plaira, je ne tiens pas à vous convertir

sur ce point, je tiens seulement à avoir des nouvelles de Fabio. Parlez-moi avec sincérité, savez-vous où il est, oui ou non?

— Pas précisément, mais je suis tranquille sur son sort; mon vieil ami, le comte Allégroni, veille à sa sûreté, et m'a répondu de lui. Ainsi, ma chère enfant, tu peux être sans inquiétude; nous ne pouvons manquer de recevoir bientôt de ses nouvelles, en attendant qu'il nous en apporte lui-même. Bien loin de nous alarmer, son silence doit au contraire nous rassurer; les bonnes nouvelles sont boiteuses, c'est-à-dire qu'elles viennent lentement, *claudo pede*, comme dit Horace. »

Rafaella garda le silence et ensevelit au fond de son âme et ses espérances et ses doutes. Ramenée par les périls de Fabio au monde des réalités, elle se reprocha l'égoïsme de ses pressentiments et de ses préoccupations personnelles. Il s'agissait bien d'elle quand une vie si précieuse et si chère était menacée! Exaltée par l'obstacle, par l'absence, par le danger, elle aurait donné son sang jusqu'à la dernière goutte et souffert, comme les saintes de la Sicile, le plus cruel de tous les martyres pour achever son ouvrage en arrachant Fabio aux poursuites de ses ennemis.

« Ah çà! ma nièce, lui dit le baron un peu piqué d'avoir été si longtemps dupe, sais-tu bien que tu es un diplomate consommé ?

— Mais vous, mon oncle, vous n'avez pas été plus sincère avec moi; pourquoi l'aurais-je été avec vous?

— Ingrate, ce que j'en faisais, moi, c'était pour ne point t'alarmer, mais toi... Bah! je l'ai toujours dit, ce ne sont pas des ambassadeurs qu'il faudrait envoyer aux cours étrangères, mais des ambassadrices. Les hommes d'État seraient beaucoup mieux joués. Les femmes ont l'instinct inné de la ruse et de la dissimulation; elles en remontreraient à Machiavel lui-même. *O mulier fallax!*

— Ce qui veut dire?

— Que tes dix-huit ans ont eu raison de mes soixante. Va, tu as déconsidéré ma barbe grise à mes yeux. Mais, fourbe insigne, tu dois avoir eu des complices? Quelqu'un t'a mise au fait?

— J'ai un génie familier comme ce Socrate dont vous nous citez si souvent les sentences.

— Je crains fort que ton démon familier ne s'appelle Errante.

— Venez, mon oncle, je vous conterai cela pendant le voyage. »

Elle prit le bras du baron pour regagner sa litière, restée au pied de la colline, et ils repartirent à l'instant, non pour Saint-Julien, la villeggiatura était finie, mais directement pour Mazzara, où la baronne les avait précédés et où ils arrivèrent le soir sans accident.

Ainsi, après avoir été quelque temps séparées et dispersées par la fatalité des circonstances, les trois personnes dont les destinées étaient si étroitement liées l'une à l'autre, Fabio, Caroline et Rafaella, se trouvaient de nouveau rapprochées, Rafaella à Mazzara, Caroline à Castelvétrano, Fabio à Sélinonte.

Pendant ce temps que faisait Castoréo?

XLV

CATANE.

Si des maisons uniformes et peu élevées, des rues longues, larges, tirées au cordeau constituent une belle ville, Catane est la plus belle ville de l'Europe; elle a dans la physionomie quelque chose de Turin et de Manheim. Maintenant, que ce mode de construction soit approprié au climat, c'est une autre question. Quand le soleil du Lion darde à plomb ses rayons africains sur ces rues spacieuses, et en chauffe jusqu'à l'incandescence les dalles volcaniques, échappez, si vous le

pouvez, aux ardeurs dévorantes de cette zone torride. Combien on regrette alors les ruelles de Gênes et l'ombre des hautes maisons de Naples ; mais, sur ce dernier point, Catane a raison : élevez donc des maisons de six étages sur ce sol tremblant ! Le danger est si grand et remonte si haut qu'une ordonnance du comte Roger défendait aux architectes catanais d'outre-passer le premier étage. L'ordonnance aujourd'hui serait bien superflue ; l'instinct de conservation est plus puissant que toutes les lois et tous les décrets. La terreur trop justifiée des tremblements de terre passe un niveau inflexible sur les édifices privés et publics. Ce n'est pas à Catane que fût venue l'orgueilleuse et folle idée de la tour de Babel. Rêvez donc des Babels de brique en présence de l'Etna !

Comme le fabuleux phénix, et ici sans figure, Catane renaît périodiquement de ses cendres ; sans compter des ravages partiels qui ne comptent que pour mémoire, il est bien rare qu'un siècle se passe sans qu'un désastre universel frappe l'antique cité de Charondas : tantôt c'est le sol qui lui manque sous les pieds, tantôt c'est la lave qui la couvre d'un linceul ardent. Qui pourrait compter les villes superposées les unes

sur les autres, depuis les bibliques Tyriens, qui déjà venaient trafiquer à Catane, et Alcibiade, qui la conquit par le charme de sa parole, jusqu'à Vicenzo Bellini, qui y naquit, et qui, au temps de Caroline, n'était encore qu'un enfant rêveur et mélancolique? Pour peu que vous creusiez, vous trouvez, comme à Portici, des temples, des théâtres, des thermes, et jusqu'à des boutiques; creusez plus avant, vous trouverez une seconde couche de monuments souterrains, puis une troisième, et ainsi de suite, jusqu'au tuf primitif foulé par les Cyclopes. Arrivé là, on trouverait peut-être des os de géants, comme dans les cavernes de l'Éryx et du mont Pellegrino. Qui jamais nous révélera le secret de ces générations mystérieuses ensevelies dans les entrailles du globe? Qui rompra le sceau que la mort a imprimé sur leurs lèvres muettes?

En attendant la solution de ces problèmes insolubles, les modernes Catanais ne s'en préoccupent guère et dansent joyeusement, eux aussi, sur la poussière de leurs ancêtres. Insouciants à l'excès, et tout entiers absorbés dans le moment présent, ils ne se préoccupent même pas de leurs propres dangers; comment s'apitoieraient-ils sur les calamités de leurs pères? L'ennemi

est là qui les menace ; accoutumés à sa présence, et familiarisés avec lui, ils ne le craignent plus. Demain, aujourd'hui peut-être, ils seront incendiés, engloutis... N'importe, ils dansent au son des guitares, à l'ombre des orangers.

Cependant, on fait à Catane autre chose que danser. D'abord on y travaille avec goût l'ambre de toute couleur que le Symèthe y apporte du haut des montages de Pétralie ; ensuite, et ceci est l'industrie-mère de la cité, on y fabrique de la soie en grande abondance. Pourtant Catane est loin d'être une ville industrielle ; sa principale ressource pécuniaire, sinon intellectuelle, est son université ; si les professeurs répandent peu de lumières, les étudiants, en revanche, répandent beaucoup de ducats, et le bourgeois est d'avis que les ducats valent bien les lumières. Quant à la noblesse, qui pullule dans la patrie de Charondas, elle est fort rogue, quoique fort pauvre ; elle parade en carrosse à la Marine, mais elle dîne avec du fenouil et soupe avec des noix. La vanité généalogique console de la maigre chère ; ne descend-on pas en droite ligne de Jupiter Olympien ? L'Église est tout aussi fière, mais elle est beaucoup plus riche et moins sobre. Les révérends pères bénédictins, par exemple,

avaient, pour leur part, plus de cent mille écus de rente qu'ils mangeaient fort bien. Leur couvent, j'allais dire leur palais, est plus fait, avec son magnifique escalier de marbre blanc, pour des rois que pour des moines. Il est vrai que les moines étaient les rois de Catane. Leur nombre y était et y est encore prodigieux, sans compter les nonnes. Étonnez-vous, après cela, que l'herbe croisse dans ces longues et larges rues vouées à la solitude, au silence.

A l'époque de l'occupation anglaise, Catane jouait un certain rôle politique et passait, ainsi qne Castroné nous l'a dit, pour un centre d'opposition libérale; bien que sa qualité de cité domaniale l'eût préservée des abus les plus criants de la féodalité, elle s'était prononcée énergiquement et l'une des premières en faveur des réformes; mais chacun les entendait à sa manière : on savait ce qu'on ne voulait pas, sans bien se rendre compte de ce qu'on voulait. C'est l'histoire de toutes les révolutions qui débutent. En général, les novateurs abhorraient les Anglais et adoraient la France, où plusieurs, tels que Gaspard Vaccaro, qui plus tard présida les communes, et l'avocat Emmanuel Rossi, qui en fut le Mirabeau, avaient trouvé un refuge contre les

persécutions sanguinaires du président Lopez. D'autres, et de ce nombre était Emmanuel Réquécense, de Catane, n'obéissaient qu'à une seule passion, la haine de la noblesse. Robespierre et Thomas Payne étaient leurs dieux à tous ou presque tous, et la déclaration des droits de l'homme leur évangile.

La nouvelle constitution venait d'être proclamée au milieu des réjouissances publiques. Le peuple est partout si malheureux qu'il salue avec un enthousiasme aveugle et naïf tous changements, quels qu'ils soient, ceux-là même qui sont dirigés ou doivent tourner contre lui. Cette constitution si bruyamment promulguée n'était qu'un assez mauvais pastiche de la charte britannique : avec un roi inviolable, un ministère responsable, une chambre des pairs héréditaire et une chambre des communes élue par les propriétaires fonciers ; la chambre haute se composait des deux bras ecclésiastique et baronial de l'ancien parlement sicilien ; quant au troisième bras, le bras domanial ou bourgeois, il devait par la force des choses envahir les communes par les canaux souterrains et souvent impurs de l'élection censitaire. Le plus clair de cette métamorphose était l'abolition des droits féodaux qui

depuis cette époque n'ont pas été rétablis ; mais le despotisme seul y a trouvé son compte : le roi s'est mis à la place des barons et le peuple n'y a rien gagné ; au contraire, là où jadis il payait deux il paye quatre aujourd'hui, et s'il ne paye pas... on connaît la chanson :

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Mais alors ce beau résultat n'était pas encore obtenu, et en attendant la déception qui ne se fit pas attendre, Catane fêtait la plus belle de toutes les fêtes, la fête de l'espérance. Tout le jour on avait sonné les cloches et tiré les boîtes, voire le canon, car, en Sicile, plus il y a de bruit, plus il y a de joie, et l'on avait promené de rue en rue le voile de sainte Agathe, relique miraculeuse qui conjure dans les grandes circonstances les fureurs de l'Etna. Le soir, la fête s'était concentrée sur la place de l'Eléphant, la plus vaste de la ville et la plus fréquentée.

Cette place doit son nom à un énorme éléphant de lave placé sur une fontaine, et qui porte sur son dos un obélisque de granit égyptien tout chargé d'hiéroglyphes et surmonté d'une croix ; imprudent trophée dans une ville exposée aux

tremblements de terre! Au reste, il fait, en attendant qu'il tombe, un effet pittoresque. Une pelouse émaillée de fleurs et protégée par une grille en fer se déroule gracieusement autour de la fontaine qui rachète le mauvais goût de son architecture par le frais murmure de son onde. D'un côté s'élève le palais du sénat, le plus travaillé de tous, c'est-à-dire le plus contourné, tranchons le mot, le plus rococo. Catane n'a pas un seul édifice d'un style simple et sévère. La cathédrale elle-même, qui occupe le fond de la place, n'est qu'un grand vaisseau blanc inondé d'une lumière incommode, comme toutes les églises du Midi, et décoré, triste décoration! de fort méchants tableaux. De belles colonnes antiques soutenaient la nef, mais un évêque, imitant le barbare exemple de ses collègues de Gaëte et de Salerne, les a fait sceller et murer dans les grossiers piliers qu'on déplore aujourd'hui : plus heureuses, quoique assez gauchement adaptées à leur nouvelle destination, les colonnes de la façade construite en pignon ont échappé au vandalisme épiscopal ; mais échapperont-elles toujours à celui du volcan ? Tirées, il n'y a guère plus d'un siècle, du sombre amphithéâtre où les proconsuls livraient les premiers chrétiens aux

bêtes, on y trouverait sans doute encore, vicissitude étrange ! quelques gouttes du sang des martyrs dont elles ornent aujourd'hui les temples.

C'est donc là que s'était concentrée la fête. Le palais du sénat et l'obélisque étaient illuminés, mais non l'église, dont la masse obscure, rendue plus lugubre encore par le contraste des splendeurs voisines, se dessinait en noir sur le fond étoilé du firmament.

La place était en proie à la confusion la plus tumultueuse, la plus désordonnée. Nobles, bourgeois et peuple, prêtres et soldats, étudiants et professeurs, magistrats et mendiants, tous les rangs, tous les ordres, sans oublier les matelots du port, avec leur ceinture bleu de ciel et leur bonnet des dimanches, étaient réunis, confondus dans ce pêle-mêle étourdissant et bigarré. Les grandes dames elles-mêmes n'avaient pas dédaigné d'y descendre du haut de leur olympe aristocratique ; enveloppées jusqu'aux yeux dans les larges plis de leur mante discrète, les Vénus catanaises affrontaient, comme de simples mortelles, les coudoiements peu respectueux de la foule ; elles allaient partout, voyaient tout, écoutaient tout, enduraient tout, et même... Silence ! Vulcain pourrait nous entendre.

Moins audacieuses, mais non moins curieuses, les bourgeoises suivaient à distance les traces des patriciennes.

Quant à la fille du peuple, elle était là chez elle, et usait fièrement de tous les priviléges de sa position. Taille longue et jupon court, elle portait haut la tête, et, pour la mieux laisser voir, rejetait coquettement sa mante sur ses épaules. Son air fringant et résolu, sa désinvolture agressive lui ouvrait tous les rangs, tous les cœurs ; jouant de la langue et de la prunelle, elle agaçait ceux-ci, brocardait ceux-là, sans épargner personne. Malheur à qui engageait avec elle une lutte téméraire ! La victoire et les rieurs étaient toujours de son côté.

Cependant les divertissements allaient leur train : ici l'on dansait au son des cornemuses et des tambours de basque ; là des Amphions de carrefour chantaient sur la mandoline des couplets risqués ; plus loin Polichinelle, monté sur un tréteau, jouait je ne sais quelle farce au gros sel, où les docteurs des quatre facultés étaient impitoyablement immolés aux railleries des écoliers, qui ne s'en faisaient pas faute. Pendant ce temps, les boîtes continuaient leurs détonations furibondes, et les feux de joie unis aux feux d'ar-

tifice illuminaient le ciel de leurs clartés éblouissantes, mais fugitives.

Voilà pour les oreilles et pour les yeux : des spectacles plus substantiels étaient offerts aux estomacs : les pastèques et les jambons s'élevaient en montagnes appétissantes ; les fritures odorantes petillaient en plein air ; les sorbets et l'eau glacée des limonadiers ambulants rivalisaient avec les vins du Phare, et apaisaient la double ardeur du plaisir et du climat. On improvisait sur des tables volantes, et jusque sur les marches des palais et des églises, de petits soupers en partie double ou carrée dans lesquels régnait une bonne humeur tempérée par une retenue de bon goût. Si quelque ivrogne troublait la fête, on pouvait dire à coup sûr : C'est un Anglais. Quoique la cathédrale soit bâtie sur les ruines, ou du moins sur l'emplacement d'un temple de Bacchus, le trébuchant Silène n'est pas un dieu sicilien.

Tout à coup une procession (en Sicile, il n'y a pas de fête sans procession) déboucha de la rue Ferdinande, une des deux grandes artères qui vivifient Catane et qui se croisent à angles droits sur la place des Quatre Coins, *Quattro Cantoni.* Qui dit procession dit recueillement et pénitence,

mais celle-là était loin d'avoir ce double caractère ; tout, au contraire, y respirait la joie la plus expansive et la plus bruyante ; les bacchanales païennes ne devaient pas l'être davantage ; elle n'en était, au demeurant, que plus pittoresque. Outre les cierges de rigueur, les pèlerins portaient des bannières de couleurs vives et de petites madones en plâtre attachées au bout de longs bâtons blancs. La plupart brandissaient à la main des branches d'olivier, soit en signe de réconciliation et de paix, soit en mémoire d'une ancienne confrérie qui avait le privilége de couper du bois à volonté dans les forêts de l'Etna. Les uns chantaient des litanies du même ton qu'ils auraient chanté des couplets grivois; les autres dansaient à rendre l'âme comme des Aïssaoua marocains ; ceux-ci tiraient des coups de fusil, ceux-là se contentaient de lancer leurs bonnets en criant à tue-tête : « Vive sainte Agathe, notre bonne sainte ! Vive notre bien-aimée patronne ! Vive la constitution ! La constitution ou la mort ! » Il y avait à ces mots recrudescence de fusées et de boîtes ; sans compter les cloches qui carillonnaient en chœur sur toutes les gammes et dans tous les clochers. Polichinelle était détrôné, et la modeste mandoline des musiciens

ambulants étouffée par l'ouragan sacré qui venait de fondre sur la place.

Les hommes se découvraient, les femmes s'agenouillaient sur les pas de la procession qui se rangea lentement devant la cathédrale. En ce moment un moine à barbe noire et en robe de bure parut sur le haut des gradins et fit signe avec un crucifix d'ivoire qu'il voulait parler : le silence s'établit aussitôt :

« C'est le frère Agathon, » s'écrièrent plusieurs voix.

Ce nom révéré vola de bouche en bouche, et la foule donna des marques non équivoques de sympathie et de vénération.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

